This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

42557.10.9

FROM THE

BAYARD CUTTING FELLOWSHIP FUND

By the terms of the gift one-half the income of this Fund in any year when the Fellowship is not assigned is to be used for the purchase of books for the College Library, preferably in French or Italian Literature.

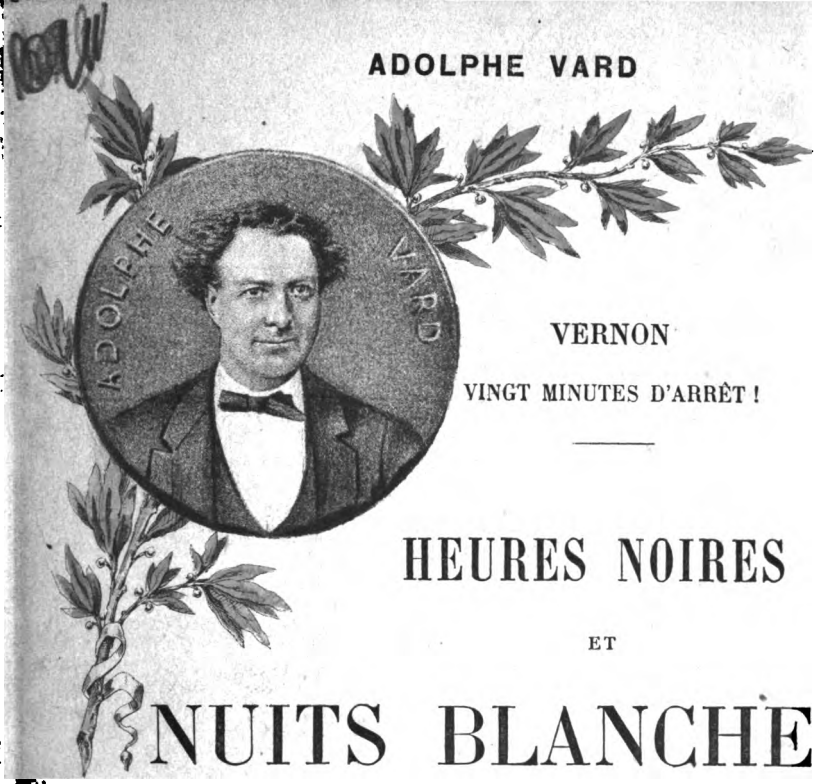
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



VERNON

VINGT MINUTES D'ARRÊT !

HEURES NOIRES

ET

NUITS BLANCHES

POÉSIES D'UN OUVRIER

PARIS

M. DE BRUNHOFF, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MONNIER, DE BRUNHOFF ET Cie

16, RUE DES VOSGES, 16

1886

Tous droits réservés.

Digitized by Google

Digitized by Google

HEURES NOIRES

ET

NUITS BLANCHES

Digitized by Google

CHATEAUROUX. — TYP. ET STÉREOTYP. A. MAJESTÉ

Digitized by Google

ADOLPHE VARD

VERNON — VINGT MINUTES D'ARRÊT

HEURES NOIRES
ET
NUITS BLANCHES

C'est l'appel d'une mouette,
C'est l'hymne d'une alouette,
D'un passereau c'est le cri.

POÉSIES D'UN OUVRIER

PARIS
ED. MONNIER, DE BRUNHOFF ET Cie, ÉDITEURS
16, RUE DES VOSGES, 16

1886
TOUS DROITS RÉSERVÉS

Digitized by Google

42557.10.9

HARVARD COLLEGE
NOV 8 1911
LIBRARY.

Cutting fellowship

Digitized by Google

PRÉFACE

Chateaubriand a dit : « Les lettres ne sont bonnes qu'à deux choses : entrer dans la vie et en sortir. »

J'ai de très bonne heure fait le plus grand cas des lettres ; je leur ai tout sacrifié au monde, excepté le devoir ; mais bien que j'aie consacré à la Muse tous les instants qui me restaient à moi-même, je n'ai jamais rien attendu de mes études que les voluptés de l'étude. Né sans fortune, c'est au travail, à un travail manuel, que j'ai sans cesse demandé d'assurer ma subsistance et celle des

Digitized by Google

miens. Aujourd'hui que le sacrifice de mes plus belles années m'a assuré le triste avantage d'achever de vieillir à l'abri de la faim, j'ai le droit, à même le temps qui me demeure à vivre, de consacrer aux lettres tout le temps que me laisseront mes arbres et mes fleurs, que j'aime encore mieux que mes vers.

Le public trouvera peut-être que je suis un écrivain dont on peut rire, et il sera dans son droit ; ceux qui me connaissent personnellement savent que je ne fus jamais un travailleur pour rire, et si j'invoquais leur témoignage, chacun d'eux s'empresserait de s'écrier :

Poète, je ne sais ; ouvrier, j'en réponds.

A quatorze ans, mon père m'ayant arraché à l'école communale et aux leçons d'un vieux prêtre, me mit à aider les maçons. Je montais sur mon dos, aux échelles et jusque sur les établis le mor-

Digitized by Google

tier, la brique et les moellons, et j'enfonçais de mes pieds, chaussés de gros sabots, la paille dans la terre délayée dont se compose le torchis des constructions rustiques. A dix-sept ans, devenu « compagnon », je commençai à mettre à mon tour pierre sur pierre et, deux ans après, j'abandonnai ce labeur, peu lucratif alors dans nos parages, pour entrer homme de peine sous les ordres d'un jardinier qui m'occupait, suivant la saison, à traîner les arrosoirs ou à manœuvrer la bêche et le râteau de cinq heures du matin à huit heures du soir, dans un vaste enclos dont je retournais la glèbe plusieurs fois par an. Je passai de là au chemin de fer, où j'ai rempli pendant trente années consécutives quelques-unes des plus humbles fonctions et des moins rétribuées [1], celles qui exposent

1. Sans parler de la pénible tâche imposée et de l'extrême exactitude qu'il faut y apporter, les risques de mort auxquels sont

Digitized by Google

davantage aux roues, et cela dimanches et fêtes, douze heures par jour et six mois de nuit par chaque année.

Or, je n'ai pas déserté ce dernier poste volontairement ni par caprice, en homme qui restreint et limite lui-même sa tâche, mais tout à fait à la façon dont se retire de la mêlée un soldat qui, malgré ses efforts, ne peut plus venir à bout de se dresser en ligne de bataille. C'est dans les loisirs forcés que m'a fait la maladie que j'ai mis en ordre et donné la dernière main aux pièces dont se compose le présent recueil.

Les débuts, on le sait, sont toujours difficiles dans les arts, mais surtout dans les lettres : le pu-

constamment exposés les graisseurs de wagons et de locomotives valent, pour qui tiendrait le moins du monde à sa peau, une somme quelque peu supérieure aux trois francs par jour dévolus en moyenne aux sacrifiés que la société utilise à cet office.

Digitized by Google

blic et la critique se montrent à l'envi exigeants envers les inconnus. C'est sans aucun succès que j'avais remis ou adressé, à diverses reprises, quelques de mes essais à des célébrités, aux Revues et aux Concours académiques, et que ma Muse inexpérimentée et craintive formulait ainsi, après tant d'autres, la touchante prière de Mignon : « Laissez-moi paraître en attendant que je sois ! » — Sainte-Beuve, qui connaissait bien ce qu'il en retourne, a dit : « Pour que les hommes fassent attention à un talent et à un génie, il faut qu'il leur apparaisse avec plénitude et surcroît, et qu'il leur donne toujours un peu trop. »

Un peu trop : rien que cela.

Le jour où j'ai commencé à divulguer le secret, très étroitement gardé jusqu'alors, de mes études, — ce jour est très rapproché du jour où nous sommes —

Et j'avais cinquante ans quand ceci m'arriva ;

Digitized by Google

quand j'ai annoncé à quelques personnes affectueuses et à d'autres simplement bienveillantes l'intention où j'étais de faire appel à une souscription, — sorte de vente anticipée, — « à l'exemplaire », la plupart des personnes consultées cherchèrent à me dissuader d'un tel dessein. On m'objecta le peu de gens qui lisent aujourd'hui autre chose que les faits divers des journaux et leurs feuilletons, et parmi ce peu de gens, le nombre infiniment restreint de ceux qui aiment les vers, s'y connaissent, se mettent en peine de les apprécier et se soucient assez de livres pour en faire emplette. J'eus les oreilles rebattues à satiété de ces choses, que je connaissais déjà trop par moi-même ; je persistai pourtant dans mon dessein et ne fût-ce que pour faire mentir le reproche que Voltaire fait implicitement à la Providence [1],

[1] « Il semble qu'on ait proposé au peuple de jouer à la boule ou de faire des vers, » dit Voltaire : et il ajoute : « Non ; mais

Digitized by Google

je résolus d'adjurer le public de s'occuper un peu de poésie.

Je n'ignorais pas non plus que si l'on eût su autour de moi, et peut-être au-dessus de moi, que j'écrivais — et surtout en vers, — on fût parti de là pour m'imputer infailliblement toute chose à démérite. Je serais aussitôt devenu, par ce fait seul, incapable de bien m'acquitter de ma tâche et de quoi que ce fût au monde, et cependant le poète en moi n'a jamais nui au manœuvre : c'est le manœuvre qui a fait tort au poète. Je le demande en outre à tout homme impartial : quel est l'individu si affairé, si occupé, si laborieux qu'il puisse être, qui ne s'accorde forcément quelque relâche? Je n'ai jamais consacré à la poésie que le temps que j'ai

ceux qui ont des organes grossiers cherchent des plaisirs où l'âme n'entre pour rien et ceux qui ont un sentiment plus délicat veulent des plaisirs plus fins : il faut que tout le monde vive. »

VOLTAIRE, notes de l'édition de Pascal, *Pensées*, 1776.

Digitized by Google

vu bon nombre de mes pareils se laisser prendre par le désœuvrement et l'ennui, ou donner au jeu, à la boisson et aux affaires du voisin [1].

« Si celui qui cultive sa force cultive la force de tous », ainsi que l'affirme l'auteur du livre éloquent de *l'Immortalité* [2], le poète qui s'adonne à la poésie n'est pas une « voix sans écho », car la poésie aussi est, quoi qu'on dise, une force du plus grand nom-

1. C'est à la médisance et à la calomnie, qui s'y rattache étroitement, que les cerveaux bornés et incultes demandent le plus souvent une bonne part des distractions que ne leur fournissent pas les lettres, les arts ou les sciences ; et cependant la médisance et la calomnie sont assimilées par toutes les morales religieuses et philosophiques aux plus épouvantables crimes, qui sont : « le meurtre et l'empoisonnement. » Combien de personnes se croient honnêtes qui se donnent à cœur joie de ces deux débauches dont les conséquences sont si fâcheuses qu'elles contrebalancent à elles seules tous les avantages de la vie en société sur l'état sauvage.

2. M. Alfred Dumesnil.

Digitized by Google

bre; et si quelqu'un a plus d'esprit que Voltaire, et que ce quelqu'un soit vraiment Monsieur Tout-le-Monde, ce Monsieur Tout-le-Monde est certainement un poète non moins inspiré qu'Homère, Shakspeare ou Victor Hugo.

Parmi ceux qui ont consenti à prêter leur concours à ma tentative, il en est qui se soucient médiocrement de poésie; il s'en trouvent même quelques-uns qui m'ont demandé ce que c'était; certains autres ne le demandent pas et pensent le savoir, qui n'en sont pas plus avancés pour cela, et peut-être que moi-même je n'en sais rien qui ai, dans ce moment, l'air de viser à m'y connaître davantage.

On est loin d'être d'accord sur la signification de ce simple mot : « poésie » et on l'interprète souvent de façon diverse et même contradictoire. Je n'ai

Digitized by Google

pas la prétention d'apprendre quoi que ce soit à personne, cependant ceux qui liront cet ouvrage trouveront çà et là les définitions que j'ai données du mot au point de vue de l'idée que je me fais, — avec beaucoup d'autres personnes, — de la chose en elle-même ; mais pour ceux qui n'iraient pas jusqu'au dernier feuillet, j'en dirai quelques mots dès celui-ci. La poésie, à notre avis, — qui est conforme à celui de bien des gens, — ce n'est pas seulement l'art de faire de beaux et bons vers et on se tromperait du tout au tout si on y voyait l'apanage des seuls rimeurs. Les griffonneurs à la brasse qui font des refrains idiots pour les cafés-concerts ne sont pas des poètes, et les stupidités ou les turpitudes, dont ils salissent leur papier et nos oreilles, ne sont pas de la poésie. La poésie ce n'est pas davantage l'harmonie prétentieuse et banale que revêtent des mots vides de sens, sous la plume de métromanes amoureux de la phrase

Digitized by Google

seule et qui enluminent leur style, d'où la pensée est absente, d'images accumulées et disparates. Nul n'est exclusivement poète et tout le monde l'est plus ou moins : chacun a reçu en partage un atome de l'étincelle sacrée. Il n'est personne, ou presque personne, qui n'ait l'instinct du bien, le culte du beau, le sentiment et le souci de la perfection idéale ; et celui qui a cet instinct, ce sentiment et ce souci, à la fois très sublimes et très peu rares, possède à coup sûr des aptitudes poétiques.

La poésie est partout et s'exhale de tout ce qui fait impression sur nous, de tout ce qui pense, sent, vit et agit sur nous ; c'est une musique « qui a pour instrument l'âme humaine tout entière ; » les fibres les plus intimes qui mettent en branle nos cerveaux et agissent sur nos cœurs sont les touches de ce clavier, qui s'étend à toute l'humanité, à toute la nature. Il est poète et grand poète, sans doute, celui qui vient à bout de tirer de

Digitized by Google

cet instrument immense les ineffables mélodies dont nous raffolons, qu'elles aient nom : la *Tristesse d'Olympio*, le *Crucifix*, *Rolla*, *Manfred* ou *Werther ;* mais ils sont poètes aussi ceux que ces concerts sacrés émeuvent et passionnent, et plus d'un, qui n'a jamais touché à une plume, peut s'écrier à l'aspect des splendeurs de la palette des maîtres que « lui aussi est artiste [1], » et il l'est en effet s'il ressent, dans toute leur étendue, la fièvre et les élans dont le poète était le jouet et l'organe quand il écrivait ce qu'ils lisent. N'est-elle pas éternellement vraie d'ailleurs cette pensée profonde du Sanzio, qui allait jusqu'à dire que « comprendre c'est égaler » ?

La poésie c'est surtout l'amour ; celui qui aime devient poète, soit qu'il fasse des vers ou non, soit

1. C'est, comme on sait, le cri même du Corrège : *Anch'io son pittore.*

Digitized by Google

qu'il parle ou qu'il se taise, et surtout peut-être s'il se tait. Les plus poètes de tous les hommes sont les natures les plus aimantes, et celui qui aime davantage est le bien venu dans le giron de la poésie comme dans le ciel de Jésus-Christ. L'amour, qui est l'*abrégé de la loi*, est aussi le code de l'art. Le saisissement qui étreint l'âme du pâtre, comme celle du roi, à l'aspect de la beauté et qui, — soit que cette splendeur émane d'une femme, d'une étoile ou d'un lis, — nous communique un frisson plus ou moins ardent, plus ou moins intense selon les natures, mais pareil en tous tant que nous sommes, c'est le démon de la poésie qui s'éveille et bat des ailes en notre âme, comme un oisillon dans son nid. Quand on nous rapporte, ou que nous découvrons, quelque trait saillant de courage, d'abnégation ou de dévouement, quelque belle action qui se dérobe, toute honteuse de son désintéressement, de son hé-

Digitized by Google

roïsme, l'admiration qui nous transporte et qui excite en nous l'émulation plus ou moins active, plus ou moins persistante « d'en faire autant, » c'est de l'enthousiasme sans doute, mais qu'est-ce que l'enthousiasme si ce n'est le souffle même de la poésie ? A l'homme que ce souffle anime toutes les cimes sont accessibles, y compris la vérité même et même la vertu. Nous ne nous lasserons jamais de le répéter : tout ce qui est beau, noble, grand et, à quelque titre que ce soit, admirable, est du domaine de la poésie ; et non seulement les aurores vermeilles et les couchants empourprés, les jours radieux et les nuits étoilées, mais encore l'aspect de la moindre fleurette des champs ou des bois qui s'épanouit au soleil, oscille à la brise et embaume l'air de son haleine délicieuse. La vie est la poésie « en action » et depuis les plus solennelles jusqu'aux plus banales circonstances, jusqu'aux plus vulgaires détails de la plus vul-

Digitized by Google

gaire existence, tout confine à la poésie autant qu'à la réalité ; toute réalité a d'ailleurs sa poésie : il ne s'agit, pour être un poète, que de percevoir avec plus d'intuition et de lucidité, de ressentir et d'exprimer avec plus de vérité, de puissance et de charme, et de condenser mieux en des expressions « fixées et non flottantes », cette harmonie latente, cette essence volatile et suprême qui s'exhale des êtres et des choses.

Pour revenir de ces grandioses théories générales à ce qui me concerne en particulier, moi le moindre des derniers venus, obscur et militant « champion de l'art, » je dois avouer que, lorsque je me mis en tête de m'essayer à la poésie écrite, manquant de leçons et dénué de conseils, je n'avais que des exemples. On comprendra dès lors comment, doutant de mes « ailes » et doutant même si j'avais des « ailes », j'ai commencé par suivre les traces d'autrui ; empruntant çà et là les

Digitized by Google

rythmes qui m'avaient frappé, soulevant tour à tour et les essayant à mon souffle le clairon de celui-ci et les pipeaux de celui-là : aussi quelques analogies de forme apparaîtront-elles forcément dans ce recueil, mais je puis affirmer, et tous les lecteurs de bonne foi reconnaîtront tout d'abord avec moi, que ce ne sont que des ressemblances de forme et des analogies de rythme. On peut n'être pas très riche de son fond et n'emprunter ni une idée, ni une sensation à personne. Je sais d'ailleurs que la plus ingénieuse imitation serait dangereuse et souverainement maladroite par le temps qui court ; qu'on s'expose à se voir contester aujourd'hui toute invention sur un seul soupçon de pastiche, et que la critique et le public croient généralement faire une grande concession aux débutants en n'exigeant pas absolument de chacun d'eux qu'il ait de toutes pièces inventé l'alphabet.

Digitized by Google

Pour ce qui est du succès de mon livre, je ne me suis jamais fait d'illusion sur le sort qui l'attend et m'attend moi-même à son occasion. J'ai prévu que, sur cent personnes, quatre-vingt-dix-neuf se moqueront de lui et de moi et qu'on s'en moquerait davantage si on était forcé de reconnaître en lui et en moi quelque mérite. J'ai compris que celui qui me verrait, la bêche à la main et la serpillière aux reins, allant à mes herbes et à mes rosiers, se paierait le plaisir de m'insulter sous prétexte de raillerie, mais que m'importent, à moi, l'outrage gratuit et la moquerie des malfaisants et des sots ? C'est le partage des talents le plus souvent, c'est toujours celui des vertus : est-ce qu'on n'hésitera pas à me gratifier de cet honneur suprême, après qu'on s'est donné tant de peine à m'honorer de tant de dédain et de calomnie, comme si j'avais été moi, simple croquant, un illustre et un sage ?

Digitized by Google

Je ne me dissimule pas « que le premier succès étant de vouloir réussir » comme l'a dit J.-J. Rousseau, « il manque toujours quelque chose à celui à qui il manque de prétendre au succès, » ainsi que le remarque un autre penseur. Si la plupart des pièces dont se compose le présent recueil ne sont guère dignes d'être offertes au public, la principale cause en est peut-être qu'elles n'ont pas été faites pour le public. Et pour qui et comment ont-elles été faites ? [1] La Muse ressemble à la maî-

1. La marquise de*** s'étant brouillée avec Alfred de Musset et liée avec J. Janin, avait donné pour motif de cette rupture et de cette liaison que J. Janin avait « plus d'esprit » ; peut-être l'auteur de *Rolla* n'a-t-il composé ses proverbes, si étincelants de verve et de finesse, que pour prouver à la maîtresse infidèle qu'il avait des avantages sur son rival, et peut-être n'a-t-il réussi qu'à en convaincre la postérité. — Le but qu'un auteur se propose est souvent peu de chose, mais il n'est pas indifférent d'avoir un but ou d'en manquer, ne fût-ce que pour avoir une réponse toujours

Digitized by Google

tresse de Nicaise des *Contes* de Boccace : elle est femme, bien que déesse : il faut la prendre quand elle se donne, et celui qui ne peut lui ouvrir son seuil quand elle vient y frapper, ne la revoit pas souvent quand il est disposé à se donner à elle. Je sens très bien les imperfections de mes œuvres, mais je ne pouvais leur consacrer, ainsi que leur titre l'indique, que les heures de veillées et d'insomnie d'un manœuvre quitte de sa tâche, mais harassé de lassitude, obsédé, excédé de dégoûts et de taquineries ; or depuis Homère, s'il n'est pas devenu moins vrai « que la Divinité reprend à tout homme privé de liberté la moitié de son âme », ce que ce grand homme a encore observé est toujours aussi exact, à savoir : « que la fatigue du corps abat l'esprit ».

Les pages qui suivent ont été pêchées un peu

prête à cet éternel « *à quoi bon ?* » qui énerve, paralyse et stérilise les mieux doués.

Digitized by Google

au hasard, et à tâtons, dans le fouillis de mes ébauches, et je n'ai pas besoin de prévenir le lecteur que toutes ne sont pas des perles fines. Tout au contraire, je dois l'avertir que ce sont de véritables épaves. Épaves d'amour surnageant sur l'abîme où se sont ensevelis mes vingt ans ; échos lointains des affections et des haines mortes, vestiges de sentiments méconnus et de passions effacées ; reflets de rayonnements éteints, mais qui ont illuminé, à un moment donné, ma route obscure à travers la vie. Qui me poussait à exhumer ces poudreuses reliques du passé, à disputer ces débris à la marée toujours montante des jours qui amène et remporte l'homme, ses rêves et ses œuvres ? Qu'avais-je besoin de mettre sans vergogne à contribution l'attachement absolu d'un ami dont le dévouement et l'affection ne m'ont jamais fait défaut ; cœur d'or, s'il en fut, âme d'élite si constante et si sincère ? Devais-je souffrir qu'il s'ex-

Digitized by Google

posât tant de fois pour moi au refus et à quelques acceptations de mauvaise grâce, pire que les refus eux-mêmes [1] ?

Ah ! c'est que mon isolement ici-bas me pèse quelquefois « aux heures sombres » ! C'est que pareil à ces oiseaux qui frappent çà et là les airs de quelques cris pour attirer près d'eux leurs semblables, dénués, errants et isolés comme eux, j'éprouvais, pauvre âme en peine, le besoin instinctif de me mettre en quête « d'âmes sœurs », d'aller au-devant des sympathies de certaines natures identiques à la mienne, et aussi de douleurs et d'affections qui répondissent à ma voix, à mes douleurs et à mes affections.

1. Cet ami d'enfance, compagnon de mes bons et mauvais jours, est M. Hélie Ducosté. Je manquerais à ce que je me dois à moi-même si je ne lui rendais ici un témoignage public d'estime et de reconnaissance. C'est à lui qu'est adressée la pièce du présent recueil intitulée « A un questionneur ».

Digitized by Google

Un nombre inespéré de souscripteurs ont répondu à mon appel : je dédie les pages qui suivent à tous en général et à chacun en particulier. Lisez ce livre, vous tous qui avez contribué à le tirer des limbes et à lui permettre d'arriver au baptême de la lumière, mais redites-vous souvent, en le lisant, que vous avez sous les yeux l'œuvre d'un paysan et d'un ouvrier ; que cet ouvrier et ce paysan ne doit le peu qu'il sait qu'aux efforts solitaires qu'il a faits pour apprendre, efforts restreints par ceux qu'il était obligé de faire en même temps pour vivre. Quant à moi, je redeviens rosiériste. Pourquoi non ? M. Josse était bien orfèvre. Le métier de jardinier est de tous ceux dont j'ai tâté celui qui a toutes mes prédilections. Vous voyez en moi « l'éternel manœuvre ». Bon nombre de gens, qui ne séparent pas ici-bas le mérite d'une certaine ostentation prétentieuse, pensent que l'homme d'un peu de talent déroge à rester

Digitized by Google

simple et à se prêter de bonnes grâces aux exigences d'une destinée terre à terre : je plains ceux-là autant qu'ils me plaignent et leur rends avec usure la monnaie de leur mépris ; mais peut-être si mes poésies ont quelque charme ne leur en sera-t-il pas trouvé moins, venant d'où elles viennent, qu'à la giroflée qui tapisse les éboulis des murailles et les anfractuosités de l'humble borne des champs, et dont les rameaux d'or fauve illuminent et parfument le sentier, et quelquefois tout l'horizon, ou qu'à ces feux follets qui sortent d'une carcasse de chien et qui deviennent des étoiles.

N. B. La poésie ne souffrant de notes que strictement ce qu'il faut pour l'entendre, il n'a été inséré dans le cours de l'ouvrage que les remarques et informations absolument indispensables ; mais quelques notices renfermant des détails susceptibles d'intéresser ont été réléguées à la fin du volume.

Digitized by Google

Digitized by Google

HEURES NOIRES
ET
NUITS BLANCHES

I

Jamais, hélas ! d'une noble harmonie
L'antiquité ne m'apprit les secrets ;
L'Instruction, nourrice du génie,
De son lait pur ne m'abreuva jamais.
Que demander à qui n'eut point de maître ?
Du malheur seul les leçons m'ont formé ;
Et ces épis que mon printemps voit naître,
Sont ceux d'un champ où rien ne fut semé.

BÉRANGER.

AU JARDINIER PHILOSOPHE
JEAN LABÈCHE

Tour à tour, après vous, moins heureux que vous n'êtes,
J'ai passé, moins fécond en pensers moins touchants,
Des labeurs du manœuvre au labeur des poètes,
N'empruntant à personne et surtout aux méchants

Digitized by Google

Ni mon pain ni mon rêve, à la fois miens et vôtres,
Et laissant se gorger de la sève des autres
Orobanches aux bois, mélampyres aux champs,
En nos cités faux sage, oisifs et faux apôtres.

Quand se fourvoie, ô Maître, et se perd maint bienfait,
Ce que vous demandez pour la bétoine agreste,
A moi, comme au chervi, manque et comme eux je reste
Ce que Dieu, le hasard et mes instincts m'ont fait ;
Comme eux on me délaisse autant qu'on me méprise,
Et ma part de soleil, la rosée et la brise,
D'autres en ont la joie et l'aubaine et l'effet,

Privé, frustré de tout — hormis de calomnie —
J'ai du moins ce mérite, en dépit des railleurs,
Qu'à défaut de succès, à défaut de génie,
Je sais me résigner aux rangs inférieurs
Où me jeta le sort, où le devoir me cloître,
Où je m'étiole et souffre et vois souffrir et croître
Quelques-uns des plus grands que leurs maux font meilleurs.

a Foi m'avait quitté, l'Espoir déserte, avide,

Digitized by Google

Plus seul de jour en jour, d'heure en heure mieux vide,
J'aime et c'est sans raison que j'aime et qu'on me hait ;
Une sève plus rare en moi court sous l'écorce
Et j'ai l'audace à peine, à peine ai-je la force
De nourrir un regret, d'enfanter un souhait.

Mais le joug qui m'étreint quelque jour se relâche,
Quelque jour en un coin j'aborde en paix ma tâche,
Tout à vous, tout aux miens, à nos fleurs, à mes vers,
Je me consolerai, lui cédant l'univers,
De cette tourbe humaine aussi sotte que lâche,
Que le génie irrite et que la vertu fâche,
Qui méprise les bons et se plaint des pervers.

Digitized by Google

Digitized by Google

II

Quel est ton sort, dis-moi ? — D'être homme et de parler
MOLIÈRE (*Amphitryon*).

A M. EUGÈNE NOEL

En cette obscure et rude joûte
Où le pain du jour, poursuivi,
Manque à la vie et souvent coûte
La vie au manœuvre asservi,
Au moment où la lutte cesse
J'emporte le prix du débat.
Il était temps, je le confesse ;
Vainqueur et vaincu je m'affaisse
A tout jamais hors de combat.
Qu'importe ! brisé je m'élance
Et voudrais rompre quelque lance

Digitized by Google

En d'autres tournois désormais,
Ou du moins rompre le silence
Avant de me taire à jamais,
Et l'unique but où je tende
Quand mon souffle va s'exhaler,
C'est de parler, c'est qu'on m'entende
Et qu'on me réponde ; parler
Et — *comme on dit :* — me révéler...

Parler... c'est la tâche équivoque,
L'œuvre unique de notre époque
Et le labeur, cher à chacun,
De beaucoup qui n'en ont aucun.
Nul ne parvient sans qu'on s'en choque
A quelque chose et n'est quelqu'un
Que s'il parle, et c'est à me taire
Que j'ai gagné mon dénûment.
Un muet compte-t-il sur terre ?
Ceux dont ce siècle est le moment
Sont les jaseurs, car, franchement,
Qui se met en quête d'ouvrage,
D'héroïsme, de dévouement ?

Digitized by Google

Qui réserve un discret suffrage
Pour un louable agissement ?
Hors la lèvre aujourd'hui tout ment ;
Hormis les bavards nul ne pense,
Et l'action point ne compense
Un loquace désœuvrement.
L'homme vaut ce que vaut sa langue :
Le Thersite qui nous harangue
Est l'Achille de nos débats ;
Il ne nous faut que des Tyrtées
Et des Stentors en nos combats.
La probité n'est plus un titre ;
C'est la fiche échue au bélître :
Il ne peut arriver à rien,
Lui seul demeure homme de bien ;
Mais un tréteau haussant le pitre
Dont il ennoblit l'écriteau
Lui mettra les pieds sur nos têtes.
Nul n'est sublime incognito.
Les seuls agenceurs de sornettes,
Sycophantes et charlatans,
Sont illustres et méritants ;

Digitized by Google

Pour eux seuls nous sommes constants
Et pour nous eux seuls sont honnêtes.

Ce n'est pas là, Maître, un vain flux
De paradoxes superflus
Ni d'assertions erronées ;
Trop de preuves en sont données :
En voulez-vous une de plus ?
Montyon, sans bruit ni système
Fit le bien, fut la vertu même ;
Et Condorcet valut-il moins ?
D'un vrai tribun eut-il les vues?
Sa mort, sa vie en sont témoins.
Or tous deux, — vos yeux les ont vues, —
Avaient eu longtemps des statues
En l'Hôtel-de-ville à Paris,
Dont, par l'incendie abattues,
Il ne reste que des débris.
Nos pères à ces grandes ombres
Avaient donné droit de cité ;
Le palais sort de ses décombres ;
Sous ses cendres il est resté

Digitized by Google

Des fétiches de tous les âges :
Ecrivains, artistes divers
Très connus par tout l'univers.
On rendra vite à nos hommages
Ces oisifs et ces amuseurs,
Et s'il s'y trouve des danseurs
On en refera les images ;
Puis, avec vénération,
Celles-ci seront redressées ;
Mais Condorcet et Montyon
Étant des hommes d'action
Qui n'ont laissé que des pensées
Et des faits, resteront proscrits ;
Et jusqu'aux égouts de Paris
On balaîra leurs effigies.
Quelques fraîches gloires surgies
Reprendront leur place à bon droit
On soupçonnait, et plus d'un croit,
Que dans Athène et les deux Romes
On compte peu d'aussi grands hommes,
Qu'en nos fastes nul n'est plus grand ;
Mais il paraît qu'on le comprend

Digitized by Google

D'autre sorte au siècle où nous sommes ;
D'autre sorte nous les trions,
Et conteurs, chanteurs, histrions
Dont on n'a que faire qu'en rire
Traînent tout le peuple en délire ;
Et voyez que les millions
Ne vont plus qu'à leur tirelire.
A leurs pieds on a tout jeté ;
A leurs pieds seuls la charité
Vient chercher, trouve son obole.
Qu'est-ce, auprès d'un ténor vanté,
L'homme d'État, sans hyperbole ?
César même l'eut éprouvé.
Le sacerdoce et l'auréole,
Ce qu'on a de plus haut trouvé,
Ils l'ont, et le haut du pavé
Leur revient. Rois, tribuns ni prêtres,
Ne sont plus nos guides, nos maîtres,
Et tel prince hyperboréen
Sortant du cotillon qu'il mène
Entre au « concert européen »
Qu'il conduit dès qu'il s'y démène :

Digitized by Google

Toute la sarabande humaine
Suit ce branle, tristement gai.

Je ne suis pas fort intrigué
Et ne me courrouce ou chagrine
De ce fait qu'une ballerine
Ait, — ce que je n'ai point brigué —
Le pas sur les fronts à panaches,
Sur les poitrines à « crachats » :
Les pieds experts en entrechats
Guident le cerveau des ganaches,
Que m'importe ? Je n'y veux voir
Qu'un sujet d'y rêver, d'en rire ;
Et c'est à d'autres à savoir
S'il leur plaît ou non d'y souscrire.
Mais je ne puis, Maître, prévoir
Avec la même indifférence
Que tant qu'on mettra les talents
Trop au-dessus de tout en France,
Donnant par trop la préférence
Aux effrontés sur les vaillants ;
Tant qu'on y prendra la faconde

Digitized by Google

Pour jauge des dons excellents,
Et sur cette assise on se fonde
Qu'au plus loquace on confîra
Notre empire et celui du monde ;
Tant qu'à des rhéteurs on paîra
Le tribut dont on privera
Muettes vertus méprisées
Tant qu'un étourneau primera
L'honnête homme qui se taira
Après deux paroles sensées...
Nous irons aux billevesées !

Nous irons où je viens ici
Car par grand hasard me voici
Rentré sans encombre en mon thème,
Savoir : démontrer impromptu
Que tel par système s'est tû
Qui devra parler par système.
Mon destin donc et mon devoir
Sont qu'aux discours je me hasarde ;
On touche à ce qui me regarde
Trop souvent, Maître, pour n'avoir

Digitized by Google

A tout ce qu'on fait rien à voir.
Je n'y songeais que par mégarde.
Que de fois me suis-je écrié :
Deviens tel que tu devais naître
Et vise à faire reconnaître
Que tu n'as jamais varié,
Ni rien fait qui te valut d'être
En rien vanté ni décrié.
Le bras seul en toi soit fertile !
Instrument passif, diligent,
Accepte de n'être qu'utile
Et ne l'être guères, songeant
Qu'il t'en revient si peu d'argent
Et de mérite. Vis moins triste
Redis sans orgueil ni dépit :
L'artisan vaut mieux que l'artiste,
La rose ne vaut pas l'épi !
Mais toujours l'instinct assoupi
Comme un feu couvert qui chemine
Me ressaisit et me domine.
Non que je donne en ce travers
De penser, si l'homme est pervers,

Digitized by Google

Que le changer soit tâche aisée,
Et que vos vertus et mes vers
Puissent réformer l'univers :
La goutte à la source puisée
Et versée au vaste océan
N'adoucit pas le flot géant
Et devient elle-même amère.
Je me confine en mon néant :
Un meilleur cède à sa chimère,
Brave les contacts vénéneux ;
Aimant les hommes, qu'il s'enfonce
Sans s'y perdre en leurs flots haineux
Le houblon s'enlace à la ronce
Et ne devient pas épineux ;
Las des hommes, de leurs sévices,
Vieux, et sans orgueil ni besoins,
Je les laisse à leurs maux, leurs vices,
Et leur rends trop peu de services
Mais j'en attends d'eux encor moins.
Et j'irais renouer ma chaîne !
Une revanche veut des soins ;
J'oublie avec si peu de peine !

Digitized by Google

Car le mépris naît de la haine
Mais la haine meurt du mépris.
La pitié ne vaut pas mieux qu'elle :
De l'une et l'autre je souffris.
Vouons à l'humaine séquelle
La pitié : des hommes j'appris
Maître, que c'est la plus cruelle ;
Et leur rends pour tout don leur don
Plus amer qu'un sanglant pardon
Ou qu'une haine décevante.

Je vois, et non sans épouvante,
Où pas à pas je suis venu.
Tout long discours est saugrenu,
Sottes les longues sérénades.
Les Muses sont sœurs des Ménades :
Quand en leurs chœurs on est entré
Il faut suivre, aller à leur gré.
Ce sont mes seules promenades :
Je renonce aux excursions,
Je reviens à mes visions,
Je rentre en mes rêvasseries.

Digitized by Google

Les chrysanthèmes sont flétries,
L'hiver fait rage, à peine on vit,
La bise avec fureur sévit.
Le vieux chêne aux rugueuses branches,
Où fut tout un bois, resté seul,
Semble un spectre sous le linceul
Que tend le givre sur ses hanches.
La neige aux vastes nappes blanches
Couvre le val et l'horizon.
Plus de fleurs et plus de gazon,
Les heures gémissent, obscures.
Quand reprendront leurs teintes pures
Et leurs rayons nos cieux ternis ?
Quand les bois auront-ils des nids,
Les sources des eaux, des murmures ?
Quand l'herbe et la faux aux sillons ?
Quand les zéphyrs, les oisillons,
Sur nos seuils et sous les futaies ?
Quand reverrons-nous refleuris
Dans les étangs les bleus iris
Et les blancs sureaux dans les haies ?

Digitized by Google

III

Amo, Credo, Canto

L'envie a demandé, pour me fermer la bouche,
Ce qu'est la poésie et quel oiseau farouche
Au poète docile, à tout autre inconnu,
Un rêveur apprivoise et qu'il nomme sa « Muse ».
Et pourquoi, sans espoir, il se consume et s'use
En soins obscurs, dont nul au grand jour n'est venu.

Et l'indignation, la colère et leur fièvre
En moi font affluer tout mon être à ma lèvre,
Mais un sourire éclos sous ton aile, ô pitié !
Prend la place des cris sur ma bouche muette :
Car le poète seul comprend bien le poète
Comme un regard le jour et le cœur l'amitié.

Digitized by Google

Brute où s'allie un dieu qui déprave la brute,
L'homme, — un monstre sublime, — offre à l'œil qui le scrute
Tout un chaos étrange, obscur et lumineux,
Où le mal et le bien sont en lutte éternelle,
Où l'esprit se débat sous l'étreinte charnelle
Dont le doigt de la mort vient seul rompre les nœuds.

Tout ce que Dieu nous donne et qui rayonne et prête
A nos yeux des clartés, un nimbe à notre tête :
Génie, amour, vertus, rêve, science, foi,
Attributs plus qu'humains, sens d'un être suprême,
Hôte mystérieux et que l'homme, en soi-même,
A lui-même étranger, sent valoir mieux que soi ;

Le serrement de main, le regard, le sourire
De celle dont le nom, qu'on puisse ou non l'écrire,
L'aspect, les pas, la voix, le contact adoré,
Comblent de volupté, d'extase et d'harmonie
Notre âme, qui devient flamme, audace, génie,
Et notre cœur de joie et d'amour enivré ;

Aurore, éclair, printemps, joie, amour, ambroisie,

Digitized by Google

C'est la vie et son souffle et c'est la poésie ;
Tout un rayon des cieux, le plus pur, le plus beau,
Qui pour transfigurer une immonde substance,
En notre âme répond comme une autre existence,
Prête à nos sens obscurs un sublime flambeau.

Valse, au souffle des vents, de la feuille qui tombe,
Course de jeune fille ou blanc vol de colombe,
Lent essor du zéphyr dans la nue enfermé
Bonds du ruisseau qui croule aux flancs de la colline,
Tressaillement du lis qui frémit et s'incline
Sous les pleurs de l'aurore, aux haleines de mai ;

Tout mouvement empli de charme, empreint de grâce,
Nous conduit sur ses pas, nous ramène à sa trace ;
Tout accent, qui de grâce ou de charme s'emplit,
Rire ou sanglot, soupir du regret qui s'envole,
Vœu du désir qui nait et, sublime ou frivole,
Monte du cœur à l'âme et des lèvres jaillit ;

Toute voix à sa voix se mêle et s'y décèle,
De la cloche sonore à la sourde crécelle

Digitized by Google

Et du clairon d'airain des cités ou des camps
Aux rustiques pipeaux à la gamme nasale,
C'est son cri qu'on entend ! son souffle qui s'exhale
En confuses rumeurs, en rhythmes éloquents !

Digitized by Google

IV

Dys-moy, Madame, au vray, dys-moy...
Etienne de la Boetie (*Sonnets*).

A RISETTON

Puisqu'ainsi ton cœur dur et ta voix douce et brève,
Qui m'ont dit non toujours, me diront toujours non,
Et qu'il n'est pas permis, fut-ce à voix basse, en rêve,
A ma lèvre en émoi de murmurer ton nom ;

L'Aurore admet qu'il naisse et souffre qu'il s'achève
Le cri que son aspect arrache au froid Memnon ;
La plainte est au mourant, le blasphème au démon,
Et s'il faut que je souffre et me taise et j'en crève,

Laisse, ô, laisse à mes vers, vanter à tout venant
La beauté radieuse et la grâce timide,
Le charme, ô mon trésor, sur tes pas survenant,

Ta lèvre aux fins contours, ta prunelle candide,
Et ces trois tresses d'or bruni, fauve et splendide
Qui couronnent ton front, joyeux et rayonnant !

Digitized by Google

Digitized by Google

V

A M. Paul Noel

J'ai voulu malgré toi te sauver de toi-même

LE PHALÈNE ATROPOS

N'ouvrant qu'aux nuits ton aile et n'allant qu'aux flambeaux,
Toi qui hantes les airs à l'heure où les tombeaux
S'ouvrent, nids d'où s'envole une âme,
Tu ramènes ton vol sur mon livre et mon front
Ainsi qu'une Chimère, un Reproche, un Affront,
Le Doute, la Honte ou le Blâme...

On ne peut te chasser, on ne peut te saisir.
Morne comme un regret, furtif comme un désir,
Qu'on te supplie ou te menace,
Subtil comme un regard, brusque comme un frisson,
Importun, indécis, léger comme un soupçon
Et comme le remords tenace,

Digitized by Google

Quel nécroman vers moi prit soin de t'envoyer ?
Non loin du buis bénit, sur l'huis de mon foyer
As-tu vu la sanglante marque
Que fit l'ange de mort aux seuils Égyptiens ?
Que me présages-tu, monstre ? — Parmi les tiens
Tu portes le nom de la Parque !

Ton vol saccadé, brusque, inquiet, secouant
Un lourd bruit de crécelle enroule en se jouant
Ses spirales ; un rien t'amuse ;
Démon familier, de quelle part viens-tu ?
Fée, essence inconnue, intime voix, vertu,
Chétif insecte... es-tu la muse ?

Peut-être c'est un sylphe, amant des fraîches fleurs,
Qui, dans l'urne des lis, de la nuit boit les pleurs,
Se suspend au muguet qui plie
Et, foulant des splendeurs que n'ont point nos palais,
Trouve un gîte, une tente, un lit, un trône, un dais
Dans les conques de l'ancolie...

Ah, s'il en est ainsi, ce phalène imprudent
Qui tournoie, obstiné, frôlant ce suif ardent,

Digitized by Google

Rêve aux corolles favorites,
Et prend ces blêmes feux, des ombres émergeant,
Pour les rayons de lait brunis de fauve argent
Du disque d'or des marguerites !

Qui que tu sois, va-t'en ! Toute volupté mord.
Fuis ces mornes reflets : leur embûche est ta mort,
Regagne mes vitres ouvertes,
Et si l'aube et les fleurs sont tes suprêmes vœux,
Vois : les champs de l'azur sont émaillés de feux,
Des feux sèment les herbes vertes !

Fais un choix, laisse-toi par ton vol entraîner...
— Ah, si j'avais une aile, ô toi qui peux planer,
Je voudrais, ardent à te suivre,
Chercher plus près de Dieu, mieux doté de rayons,
Un monde où, de concert, hommes et papillons
Se sauraient meilleur gré de vivre...

Pars : je te suis d'un œil gros d'angoisse et d'émoi...
— De l'ombre ainsi que moi tu sors et, comme moi,
Au but, dont tu seras la proie,
Tu t'élances joyeux sans douter ni savoir,

Digitized by Google

Avide de saisir, enivré rien qu'à voir
Ce qui resplendit ou flamboie !

Du souffle ou de la main si je veux t'éloigner,
Plus rétif, plus ardent, tu reviens t'acharner
Autour de cette splendeur terne ;
Il eut fallu, marqués du même sceau fatal,
Pour me sauver éteindre ou voiler l'idéal,
Et pour te sauver ma lanterne...

C'en est fait : ton aigrette et tes flancs sont en feu.
— O toi, qui que tu sois, farfadet, demi-dieu,
Gnome ou chétive bestiole,
Comme en sa pourpre un roi n'a souvent qu'un linceul,
La flamme ne revêt que ton cadavre seul
D'une lumineuse auréole...

Oui, certe, un même instinct nous guide au même sort.
— La taupe, sœur du lynx, dira que c'est un tort
De convoiter ce qui dévore,
Que trop de jour égare autant que trop de nuit,
Et qu'on trouve souvent, allant à ce qui luit,
Un traquenard dans une aurore!

Digitized by Google

VI

Aux Jardiniers mes Confrères

Patriotisme ! Patriotisme !
(Cri de l'officier prussien conduisant Debergue à la mort.)

A FRANÇOIS DEBERGUE

Quand le prétorien du drapeau se détache,
Que la jactance altière ou se tait ou se cache
Et que la lâcheté se démasque et s'enfuit ;
Quand chacun dit : « Que faire ? » et plus d'un « que m'importe ! »
Et tous avec l'État, nef qu'une trombe emporte,
Vont se perdre aux écueils et sombrer dans la nuit ;

Quand la dernière issue est l'opprobre ou la tombe ;
Qu'avec le dernier droit le dernier espoir tombe,
Qu'en nous comme au dehors tout s'écroule, insulté ;
Quand la brèche est aux murs et l'épouvante aux âmes;

Digitized by Google

Quand s'effondre à l'égoût le Capitole en flammes
Sous la torche et la hache, au cœur de la Cité*...

Quand le clan des « sauveurs » renonce aux auréoles,
Que leur orgueil s'affaisse au-dessous des grands rôles,
Qu'ils sentent à leur poing leur glaive se briser ;
Que les tribuns muets s'exilent; que les phrases
Ont, ballons dégonflés, revomi leurs emphases,
L'héroïsme surgit, — qu'on feint de mépriser.

Enfant du peuple, ô toi, père de la patrie,
Debergue ! vers ton ombre et j'accours et je crie :
Ton dévouement d'hier lègue à nos lendemains
Un grand et noble exemple à vénérer, à suivre,
Et prouve que, si bas qu'on ait pu naître et vivre,
Une vertu dans l'âme est une arme en nos mains.

Ce travailleur vulgaire et ce martyr sublime
Qui n'obtint qu'un renom douteux, presque anonyme,
Humble artisan, vécut du plus humble métier :
Une bêche exerçait son bras rude et noirâtre...

* La colonne de la Grande-Armée n'a-t-elle pas été renversée sur un amas de fumier ?

Digitized by Google

— Ainsi Cincinnatus fut bouvier, David pâtre,
Jeanne d'Arc filandière et Jésus charpentier.

Qu'un autre hésite, un autre ou transige ou faiblisse,
Debergue peut sans honte éviter le supplice :
Arbitre de son sort il n'a qu'à dire un mot...
Il se tait ; et trouvant le trépas face à face,
Il se découvre à l'heure où s'affaisse et s'efface
César, qui sur son front ramène son manteau.

Et quand les étendards devant Varrus s'inclinent,
Quand ses titres pompeux, que des héraults déclinent,
Fanfares, cris, bravos et faisceaux des licteurs
Volent devant ses pas ; lui, vaincu qu'on renie,
Il me faut disputer à l'oubli du génie
Ce mort, presque inconnu du peuple et des rhéteurs !

O plébéïen obscur, je viens, obscur poëte,
En larme et frémissant suspendre sur ta tête
La couronne de chêne aux nœuds trop usurpés ;
Indigne que je suis de hanter cette tombe
Une tâche sacrée à ma faiblesse incombe :
Les adroits et les forts sont ailleurs occupés.

Digitized by Google

Les faits seuls, exposés sans art, sans vaine glose,
Suffisent à mes vers, comme à l'apothéose
De celui que des yeux — des yeux seuls, — nous suivons,
Et dominant un peuple, un siècle de la taille,
Quand discute un sophiste et quand le traître raille *
Dit : mourons et qui meurt... alors que nous vivons !

Type antique et sacré d'un idéal civisme !
Sans prétendre à rien, — fût-ce à son propre héroïsme,
Sans convoiter de gloire ou briguer d'honneurs vains,
Du trône et du pouvoir quand on trébuche, on tombe,
Lui qui rampe en la vie il gravit à sa tombe
De plein-pied... et quelle aire aux essors surhumains !

Que ce simple homme est grand, et qu'il ravale, accable,
L'athlète du Forum, ergoteur impeccable
Qui fulmine, s'escrime et rêve qu'il agit ;
Le rodomont vantard et le vanté poète
Qui pousse de fiers cris, mais courbe une humble tête,
Et lion sycophante en fredonnant rugit !

* « Vous avez donc du patriotisme, vous ! » Réponse de Bazaine à un habitant de Metz.

Digitized by Google

Tous se sont prosternés du lâche au magnanime !
Et si quelque serment, téméraire et sublime,
De leur lèvre et leur cœur, solennel, a jailli,
Avec Guillaume Tell, Horace ou Machabée,
Ont-ils su relever leur parole tombée
Que le mépris public arrache à leur oubli ?

Debergue, lui, pouvait sans affront ni parjure
Renouer de ses jours la trame honnête et pure ;
L'air vif, le grand soleil, les siens, son toit, ses fleurs
Tout lui reste... Mais rien, — fut-ce sa propre vie, —
N'a conservé de prix ni de charme... — O patrie,
Il succombe à tes maux, tué par tes douleurs !

France ! redresse-toi, romaine ! La victoire
T'échappe ? On t'a ravi ton or avec ta gloire ?
Il t'est resté des fils fiers, généreux, loyaux,
Qui, — veuve détroussée et non pas avilie, —
Mieux que ces deux Gracchus, orgueil de Cornélie,
Sur ton sein maternel sont tes plus beaux joyaux.

Codrus ! Léonidas ! Vinkelried ! il se hausse,
Géants, à votre taille et, couché dans sa fosse,

Digitized by Google

Près de vous dans l'histoire est debout, surgissant ;
Ignorant votre trace il l'a d'instinct suivie :
Des rois pour leur pays ont marchandé leur vie,
Ce manœuvre gratis a versé tout son sang !

Rappelons l'espérance ! exilons l'épouvante !
Les dieux nous sont restés ! la patrie est vivante !
Un seul de ces trépas, mieux que mille discours,
Prouve qu'elle est intacte en nos rangs cette race
Des Gaulois qui, vantés de César et d'Horace,
S'ils n'ont su toujours vaincre ont su mourir toujours !

Digitized by Google

VII

Esprit, doux esprit....
Écoute... écoute, et réponds-moi !
Mistress Félicia HEMANS.

UNE VOIX DES NUITS

PRÉLUDE

Le doux printemps renaît, le doux printemps ravive
Terre et cieux, germe obscur, blonds ceps et noire olive,
Les blés restés six mois un brin d'herbe hésitant,
Et l'ajonc, sous le givre accoutré d'or, prêtant
Au flanc nu des hivers sa parure vermeille.
Tout ce qui semblait mort fait voir que tout sommeille.
Abeille active et pâtre oisif, grillon chantant,
Tout tressaille, s'anime, aime et vit, militant.
L'avenir partout rit, tout aux espoirs convie...

Digitized by Google

L'avenir... à mes yeux, quand j'entrai dans la vie,
C'était un vaste espace au sol vierge, aux cieux chauds,
Une Délos flottante, un royaume à Sanchos ;
Un nid de sylphes blonds, de Calypsos, de fées,
D'où, sur l'aile d'azur des brises étouffées,
Rumeurs de fête, échos du rire et des baisers
S'échappaient, apportant à mes sens embrasés,
A mon âme en délire, aux rêveuses tendresses,
Une musique chaste, aux voix enchanteresses ;
Hymne suave et pur, céleste, intime et doux
Où vibrait mieux en moi ce qui vaut mieux en nous.
Maintenant tout se tait, ma pensée est muette ;
A peine par instants me sens-je encor poète,
Et je compte si peu par ce qui compte en moi,
Qu'un noir dégoût profond énerve tout émoi
Et tarit en mes flancs mon audace et ma sève.
La lutte pour le pain du jour remplit mes jours ;
En vain je tends ailleurs, une aile en vain soulève
Mon âme qui languit et s'affaisse toujours,
Et je doute en marchant du but même où je cours.

Digitized by Google

LA VOIX QUI ME PARLE EN MES RÊVES

Au triomphe suprême on va de chute en chute ;
Il faut avoir rampé pour gravir en haut lieu.
La vie est une joûte obstinée, une lutte
Contre tout, contre tous, contre soi, contre Dieu...
— Et Jacob te dira d'où lui vint sa puissance
Et le nom d'Israël. — C'est le fort qu'on encense,
Lui qu'on craint, qu'on vénère et qu'on estime ; c'est
Lui qui donne la gloire et revêt l'innocence
Et fait aux innocents, aux héros le procès.
Sois juste, mais sois fort : ménage-toi l'accès
Du prétoire où s'assied l'aréopage illustre
Qui conserve ou ravit aux héros tout leur lustre,
Et résume, consacre ou détruit les succès.

MOI

Quand mon âme et mon corps débattent leur divorce,
Tu viens parler d'espoir et d'audace et de force,
De lutte, de succès, de but vaste et lointain
Et, quand je touche au soir, de projets du matin. .

Digitized by Google

A qui se sent mourir vaincre est-il une amorce!
Et crois-tu me tromper ou tromper mon destin?

LA VOIX

Poète, connais-toi : le vrai gît dans ce rêve.
L'homme naît ébauché, c'est l'orgueil qui l'achève.
De tout grand savoir-faire orgueil est le levain
Et qui s'ignorerait serait Dieu même en vain.
J'aime en toi la fierté, sel que n'a pu corrompre
Nul contact ; la fierté, ressort mâle et divin
Que rien n'a fait plier et que rien n'a su rompre,
Mais si tu n'as la foi tout le reste est sans fruit ;
Si tu doutes de Dieu, du sort et de ton âme,
Il n'est point de lumière où n'est aucune flamme :
Nul s'il ne croit en soi n'y fera croire autrui.
Hésiter c'est faiblir ; ose et tends où t'emporte
Le souffle né de moi qui dans ton âme avorte.
Combien d'autres n'ayant que tes droits pour tous droits
Ont plané dans la lice où meurtri tu te traînes :
Alain Chartier, baisé par la lèvre des reines,
Ronsard mis par un roi fort au-dessus des rois...
Les plus précieux dons sont aussi les plus frêles ;

Digitized by Google

L'aiglon, comme un chat-huant, naît sans yeux et sans ailes.
Qu'a-t-il de plus ? l'instinct ; que lui faut-il ? du temps ;
La proie encor vivante aux serres maternelles
Et l'éclair, éperon des nuages flottants,
Qui stimule à dompter la foudre et les autans,
Enseigne à convoler aux grands essors sublimes,
A traverser l'espace, à fréquenter les cimes,
A plonger comme un trait dans la nuit des abîmes,
A nager dans les feux de l'aube et des couchants,
A planer au-dessus des dangers alléchants ;
A confondre, — à l'envi de l'aigle et des prophètes, —
En ses dédains jaloux les gouffres et les faîtes,
Les îles et les mers, les cités et les champs,
Et planer dans les cieux au roulis des tempêtes.

MOI

Toute conquête est éphémère,
Toute gloire a vite vécu ;
Le Sphinx lutte avec la Chimère
Et par la Chimère est vaincu.
Chaque instant remet tout en cause :

Digitized by Google

L'effet à son tour devient cause,
Éternelle métempsycose ;
Le sage y marche à pas craintif,
En dépit de l'homme chétif
Le hasard seul recueille et sème ;
Naissance et mort sont un problème.
Dans la vie et la tombe même
Rien n'est vraiment définitif...
— Je cherche là haut qui scintille
Aux plis du bleu manteau des nuits
Un joyau cher à mes ennuis :
Terne paillette, à peine il brille
Et son bruit meurt loin de nos bruits.
A peine s'il compte aux noirs dômes
Parmi les mondes, ces atomes,
Lui, ses monts, ses mers, ses royaumes,
Le double anneau qui ceint son front,
Les sept lunes qu'il amoncelle,
Fleurs d'or d'un invisible tronc,
Les splendeurs dont son flanc ruisselle,
L'immensité qui s'y décèle,
Ne sont qu'un point, qu'une étincelle

Digitized by Google

Dans l'œil de l'homme et du ciron...
— O gloire, ainsi l'oubli t'efface !
Ainsi la distance amoindrit :
Qu'importe au voyageur qui passe
Le passant dont le pied s'inscrit
Sur la voie où meurt toute trace ?

LA VOIX

Ne descends pas des cieux ouverts
Au vaste essor de tes pensées :
Laisse à ces voûtes embrasées,
Parmi ces essaims d'univers,
Errer tes regards et tes vers.
O poète aux veilles fécondes,
Dieu fit-il l'échelon des mondes
Pour que nul n'y pose le pied ?
La raison, — celle qui te sied, —
Est en ces sublimes démences
Où ma plainte à ton cri s'unit,
Et c'est une aire que ton nid.
Il faut, pour des œuvres immenses,

Digitized by Google

Flamme au bronze et fer au granit ;
Des moissons que l'été jaunit
L'hiver féconde les semences.
Un instinct t'invite à grandir ;
Pourquoi lui crier anathème ?
Suis cette impulsion suprême
Qui pousse à croître et resplendir
La brute et la matière même.
Enfante, ô toi qui les conçus,
Tes rêves d'audace et de gloire ;
Reviens toujours, pour y mieux croire,
A tes efforts, toujours déçus,
A tes vœux dont j'eus les prémices !
Tes jours, prix de tes sacrifices,
Demandent-ils tant d'artifices,
Tant de soins pour les racheter ?
Remplis d'eux-mêmes ils restent vides :
O fils de Prométhée avides,
Un seul éclair vous rend livides ?
A leur source il faut remonter !

Digitized by Google

MOI

J'avais fait ce rêve naguères
D'être éloquent, d'être inspiré ;
De boire aux divines aiguières
Convive du festin sacré...
Mais l'ambition nous abuse,
Des moindres et des plus mauvais
Le contact m'avilit, il use
Le meilleur qu'en mon flanc j'avais.
La nécessité qui me brise
Courbe ma tête et stérilise
Mon génie ; un noir souffle épuise
Jusqu'à mes pleurs et mes pensers.
Insensible au joug qui m'oppresse,
Du désespoir j'ai l'allégresse
Et, quand j'ai raillé ma détresse,
Mes tourments en sont moins amers.

LA VOIX

A ceux dont l'orgueil te rejette
Et te voudraient diminuer

Digitized by Google

Impose, bruyante ou muette,
Ton admiration, poète :
Ne sens-tu pas sourdre et muer
A tes flancs une aile inquiète ?
Que la tourbe aux abois végète
Où la brute vient échouer...
Leur âme est au corps asservie ;
Ils vont au hasard dans la vie
Et, comme étrangers à leurs pas,
Ils errent, détresse profonde,
Loin de leur pensée inféconde
Comme si toute chose au monde
Eux-mêmes et Dieu n'étaient pas.
Qui charme en ceux que rien ne charme ?
Leur existence et leur trépas
Valent-ils une seule larme ?
Vos maux, à vous, ont des appas.
Les obstacles étant vos preuves
Votre œuvre est souvent tout un pleur ;
Vous avez, serfs de la douleur,
Par vos talents droit aux épreuves,
Par vos vertus droit au malheur.

Digitized by Google

Il ne dépend pas de vous-mêmes
De renier ces dons suprêmes :
C'est un gage qu'humilité ;
J'ai toujours vu que le plus digne
Plus facilement se résigne
A plus d'ombre et d'indignité !

MOI

C'est tout ce que m'offre la muse :
Planer très haut, aller très loin,
Pour que, revenu, l'on s'amuse
A prendre qui rampe à témoin
D'un essor qui lui porte ombrage.
Pousser l'envie à cette rage
Dont il lui prend de noirs accès
En face de tous les succès,
Et, s'exposant à maint outrage,
Humble, mendier le suffrage
De l'envie, hargneuse en son coin...
J'aurais ce néant en partage :
Montrer de l'esprit davantage

Digitized by Google

Pour avoir des sots mieux besoin.
Je prendrais ce stupide soin
De m'offrir au monstre en otage...
Est-ce assez vain, stérile assez :
Prendre les vaincus distancés
Pour arbitres de sa victoire ;
Dire aux grimauds qu'on a froissés :
« Faites-moi ma part de mémoire ! »
Je vous ai domptés, méprisés
Très justement, donc soyez justes :
Décidez à quel point augustes
Dignes d'estime et de bravos
Sont mes vertus et mes travaux.
Couronnez Hercule, ô Procustes !
Versez, ô mes obscurs rivaux,
Sur mon œuvre et mon existence
La lumière, et vous que l'oubli
Aura ce soir enseveli,
Vous que j'ai tenus à distance,
Vous l'absurdité, l'inconstance,
L'opprobre et l'erreur, accourez ;
Et quand vous vous déshonorez

Digitized by Google

Et vous vous oubliez vous-mêmes,
Rendez-moi des honneurs suprêmes;
Donnez-moi l'immortalité,
Tourbe éphémère... ô vanité !
— Laisse de côté toute ruse
Comme j'y laisse tout espoir,
Mais reste-moi fidèle, ô Muse,
Que je retrouve chaque soir
A mon foyer désert et noir !
Chaque soir, avec ou sans rimes,
Quelques instants entretiens-moi
Des vertus rares et sublimes;
Verse en mon âme un peu d'émoi.
Le rossignol se tait ou cherche
Un écho qui, loin, dans les champs
Et les âmes, porte ses chants;
Sur la plus haute branche il perche
Du plus grand arbre du vallon ;
L'humble alouette du sillon
Sur nos fronts, de la nue, égrène
Ses vocalises de sirène
Qui tombent d'où vient le rayon ;

Digitized by Google

Mais moi, plus chétif oisillon,
C'est de mon trou que je fredonne,
Comme le rustre et le grillon,
Des chants qu'à l'oubli j'abandonne
Et certain lourdaud persiffleur
Sans les connaître, — avant d'apprendre
A s'y connaître, à les comprendre, —
Critique, stupide et railleur ;
Mais qui, féconds, ont su me rendre
Plus calme, moins triste, meilleur.

STRETTE

Quand s'envole la nuit, ô Muse, tu t'envoles !
Je retourne aux labeurs sots, abjects et frivoles,
Conduit par le devoir, sublime et sérieux,
Qui relève ma tâche ennoblie à mes yeux.
Déjà tout luit, tout vit dans la vaste campagne,
De la brise et des eaux la rumeur accompagne
Le cri des oisillons, leurs sifflets et leurs chants :
Tout ruisselle d'amour, tout resplendit de joie,
Car tout y suit en paix ses instincts, ses penchants,

Digitized by Google

Et, sous les pleurs d'argent que sème à travers champs
L'aube qui dans les cieux en souriant larmoie,
La fleur de nacre et d'or étincelle et chatoie.
La véronique bleue azure au pied des pins
La clairière où le nid rit dans les aubépins,
Où la fraise, du sein des herbes, sous les branches,
Parmi ses jeunes sœurs encore étoiles blanches
Mêle au thym ses festons grêles et purpurins,
La discrète ancolie ouvre ailleurs ses écrins
Où luit comme un joyau quelque insecte de moire...
- Oh, que les champs sont beaux ! que d'attraits ! quelle gloire !
Que n'y puis-je porter un pied furtif, un front
Qui penche sous le poids de sa pensée active ;
Ainsi que sur mon seuil une branche chétive
Sous le poids de ses fruits plie et languit et rompt
Avec tout ce qui vit que ne puis-je aussi vivre
Et puiser à la source où tout puise et s'enivre !
Mais il faut approcher quelque goujat méchant :
Le faix mis de côté hier au soleil couchant
Plus accablant retombe et, cessant d'être un homme,
Je redeviens l'ilote et la bête de somme.

Digitized by Google

Digitized by Google

VIII

Je pensais au regard de la Sirène absente,
Calme comme la nuit, trompeur comme la mer.
Achille MILLIEN.

Anges enluminés des gothiques missels,
Doux profils crayonnés sur les pages bibliques
Par la plume de paon des minstrels bucoliques,
Trempée au teint des fleurs, délayé dans leurs sels ;
Michol, Esther, Judith, fantômes symboliques;
Vierges des vitraux d'or, peintes aux basiliques,
Dont le regard d'azur flotte et teint les autels !

Images de sylphes, de fées,
Dames prophétesses coiffées
De gui, d'anémones, d'iris !
Héroïnes, châtelaines,
Les Laures, les Magdeleines
Couvrant vos marges hautaines,

Digitized by Google

Parchemins des manuscrits
Où se retrouvent inscrits
Les contours du doigt des reines
Dans l'eau de leurs pleurs écrits,
Quand elles baisaient jadis
De leurs lèvres d'ennui pleines
Vos beaux fronts endoloris,
Poètes, chimères vaines,
Au luth d'or ceint de verveines,
Au cœur de chimère épris !

O follets incertains, indécises Péris,
Willis aux pieds légers, frôlant l'herbe des plaines,
Sanglante Valkyrie au cœur ivre de haines
Amours au vol de colibris,
Psychés aux robes de phalènes,
Que le caprice berce et suspend aux haleine
Des aubes de seize ans, ces intimes avrils '

Vierges sur un bûcher dérobant à la flamme
L'aile des alcyons ou les ailes de l'âme ;
Daphné, couvrant son sein de fleurs teintes de sang ;

Digitized by Google

Galatée empruntant un souffle au cri « je t'aime ! »
Et — dans sa puberté — naissante au jour naissant,
Plus pure que n'est le jour même
Qui des cieux sur nos fronts et dans nos yeux descend ;
Vous tous que crée un rêve ou qu'un art réalise,
Types fiers et sacrés que l'âme idéalise
Et que le cœur revêt d'un attrait tout-puissant :
Fille de Pandion et fille de Nérée,
Grêle enfant de Jephté par le fer massacrée,
Muses aux douces voix, Phœbés au doux rayon,
Quoique vous puissiez être, ou chair ou vision,
Nulle de vous, d'attraits ou de vertus parée,
Des dieux ou des rois rejeton,
Ne peut être en rien comparée
A ma blondine Risetton.

Digitized by Google

Digitized by Google

IX

Et deux voix tour à tour montaient du noir silence
Dont l'une à l'autre répondait.

LES DEUX MUSES

LA MUSE DU SIÈCLE

La haine au cœur surgit quand l'œil au mal s'attache.
La vertu discrète se cache,
Le crime impose, affreux, son révoltant aspect ;
Faut-il livrer son âme et fermer sa prunelle !
Et quand Dieu même à l'homme est devenu suspect,
Quand la manne a fait place à l'ivraie éternelle,
Prostituer l'estime et vautrer le respect ?

LA MUSE ANTIQUE

Nul n'a soif d'autant de mémoire
Que le stupide ou l'insensé.

Digitized by Google

Un temps fut où, par sa victoire,
L'impuissant était renversé ;
L'imposture était avilie ;
La déraison était folie,
Le vin pur surmontait sa lie,
Et c'est en vain que s'agitait
La sottise, qu'orgueil suscite ;
La nullité, qu'envie excite...
Sa lâcheté souillait Thersite
Tout sophiste et roi qu'il était !

LA MUSE DU SIÈCLE

L'outrage atteint, flétrit tête blonde et front chauve,
Rien n'arrache à l'opprobre et du mépris ne sauve :
Ni gloire ni génie, obscurcis tour à tour ;
Rien... fût-ce la vertu, rien, fût-ce l'innocence.
Tout est à prix d'or : la puissance,
Droit, honneur, liberté, la prière et l'amour !

LA MUSE ANTIQUE

A toi l'estrade ! à toi le socle,
O Pasquin ! — Codrus éclipsé,

Digitized by Google

Au but stérile d'Empédocle,
Par Erostrate est devancé.
Toute justice est dérisoire.
Quand penché du haut de l'histoire
On regarde au fond de la gloire
En ce néant que trouve-t-on ?
L'erreur, l'ambition, le crime ;
Brutus moins grand que sa victime ;
Horace, dont le cri sublime,
Loue Octave et siffle Caton !

LA MUSE DU SIÈCLE

De vénérer quelqu'un s'il nous vient fantaisie,
Si nous pâmons toujours, toujours on s'extasie,
On taille encor le marbre, on chauffe encor l'airain,
C'est pour dresser debout les images muettes
De quelque faux grand homme au type absurde ou vain ;
Et les frivoles silhouettes
De loquaces jongleurs aux facondes sans frein.

LA MUSE ANTIQUE

A moins qu'on ne le rémunère

Digitized by Google

D'un peu d'harmonie et de bruit
Dans Hérodote ou dans Homère,
Où va l'héroïsme ? à la nuit !
Au silence ! à la foule obscure !
A l'oubli que rien ne conjure !
O temps ! ainsi sous ton injure
La pourpre s'émiette en haillon...
Tout s'écroule à l'ignominie !
Tout s'effondre dans l'ironie :
César avoue, à l'agonie,
Qu'un César n'est qu'un histrion * !

LA MUSE DU SIÈCLE

La chance aveugle étreint le hasard imbécile :
Blücher bat Bonaparte et Pâris tue Achille ;
Bourmont meurt plein de jours, Marceau jeune est tombé.
Sous le joug énervant d'une brute en furie
Tel génie âpre et fier s'étiole, humble et courbé ;

* « Quel comédien le monde va perdre ! » soupirait Néron pleurant le jongleur qui s'effaçait dans l'empereur sommé de disparaître.
« Ai-je bien joué mon rôle ? » demandait Auguste mourant.

Digitized by Google

Le sort est une loterie :
Hérode a le pavois et Jésus le gibet.

LA MUSE ANTIQUE

Un sort plus vil s'attache aux plus purs, tout l'atteste.
Au meilleur la vertu souvent est plus funeste :
Socrate n'y parvient qu'au seul prix du poison.
Athène échappe au Perse et n'aura point de maître :
Thémistocle, accusé, pour fuir fers et prison,
Infamie et trépas des traîtres,
Proscrit, n'a qu'un recours... et c'est la trahison !

LE POÈTE

Ainsi j'entendais deux fantômes
Sur des tombeaux et des débris,
Pleurant tous deux plèbe et royaumes
Tous deux pousser les mêmes cris.
Tous deux remuant sang et fange
Gémissaient le même hymne étrange...
Car rien ne dure et rien ne change.
Tout pour donner peu promet tant!

Digitized by Google

Toujours, dans la même tourmente
La voix du présent qui lamente
Semble en mon vers qui la commente
L'écho du passé lamentant!

Quel joug choisir? quel chemin suivre :
Foi, négation, doute, espoir?
Que doit-on rejeter, poursuivre?
Qui mène au but : croire ou savoir?
Faut-il qu'on rie ou qu'on larmoie?
Qui mieux féconde : est-ce toi, joie?
Toi, douleur, dont la serre broie?
Ombre ou lumière qui vaut mieux!
Qui vaut mieux, prier ou se taire?
Et quel est le plus salutaire
D'abaisser ses yeux vers la terre
Ou d'élever son âme aux cieux?

Qu'importe! il faut suivre la foule
Y croupir morne et dépouillé.
En nous comme au-dehors tout croule :
Espoir éteint, amour souillé;

Digitized by Google

Ce qui vaut mieux et plus cher coûte
Se dérobe en notre âpre route ;
Les principes font banqueroute
Au genre humain mystifié ;
La foi, longtemps dernier refuge,
N'a plus pour nous de subterfuge :
Le prêtre, des autels transfuge,
Passe et rit du Crucifié !

Digitized by Google

Digitized by Google

X

Ne réveille pas la Grèce, elle est réveillée ;
Mais réveille-toi toi-même.

Lord Byron.

UNE RÉVOLUTION A ATHÈNES

Ce roi dont l'humble pourpre eût été ton linceul,
Ainsi c'est sans effort, Grèce, et d'un bond, d'un seul,
Que, nous prouvant ta force en montrant sa faiblesse,
Tes mains rompent ses fers, ton cou brise ta laisse,
Et, comme un vieux lion fort, sans être irrité,
Tu recouvres l'audace avec la liberté...
Ah ! tes fils sont vraiment fils du Pélasge antique !
Les héritiers de Sparte ont reconquis l'Attique !
Le despote allemand, ce tyranneau sans but
Dont un ramas niais de Nestors de rebut
Vous avait imposé la tutelle arbitraire,

Digitized by Google

Flétri par tes mépris, frappé par ta colère,
Loin de tes bords, empreints des pas de Périclès,
Fuit et cherche un refuge, emmenant ses valets,
Tandis qu'un prompt oubli d'un doigt sévère efface
Sur les lèvres son nom, sur les chemins sa trace...

O géante sacrée au renom sans pareil !
Tes plages ont la gloire et tes cieux le soleil.
Terre illustre à ce point de l'être plus que Rome,
D'où te venait ce maître et quel était cet homme
Qui comptait sur le sol des fils de Danaüs
Plus que les Botzaris et les Odysséus !
Lui qu'un peuple héroïque à vingt héros préfère,
Qu'avait-il fait ailleurs? ici que vint-il faire ?

C'était un fils de prince, un barbare accouru
D'un sol vulgaire, un rustre, un pédant terne et brut ;
Grêle tige des Huns greffée aux champs d'Athènes
Sur la racine où bout la sève des Hellènes,
Qui dut trouver encor, lui le nain étiolé,
Bien lourd le fer qui rampe aux flancs d'un roitelet.
Il ne faisait que vivre et n'avait fait que naître.

Digitized by Google

Quand on lui dit : « Venez et soyez ! » il crut être ;
Il vint et prit le sceptre, aux autres, comme à soi,
Essayant de donner ses caprices pour loi.
Mais au lieu qu'à sa tâche en grec s'identifie
Ce Saxon, qui ne sut vivre en lui de ta vie,
Penser de ta pensée et croire de ta foi,
Ni susciter en lui, ressuscitée en toi,
Cette âme des vieux jours que nos jours reconnaissent
Et, des ancêtres morts, passe en leurs fils qui naissent,
Lui, stupide, engoué d'absurdes préjugés
Comme lui-même, ô Grèce, à ton sol étrangers,
Edicta fièrement, maniaque tudesque,
Les lois d'une étiquette insipide et grotesque
Et, mannequin fétiche entouré de Crispins,
D'alguazils à plumet, de serviles Scapins,
De cités en cités vint, friand de parade,
César de carnaval traîner sa mascarade !

Et pourtant quel beau rôle à cet Othon déchu,
Rare faveur du ciel, était sur terre échu !

Achever d'arracher à l'étreinte farouche

Digitized by Google

D'Othmann, à ses fureurs, à son joug, à sa couche,
Dont il n'est que l'eunuque, à sa couche où se tord
Depuis les trois cents ans qu'il la souille et la mord
Celle pour qui l'Olympe était un gynécée :
La veuve des dieux morts aux bras des Turcs glissée ;
Et pour la redresser sous un baiser puissant,
Infuser au corps froid son souffle avec son sang ;
Puis, — comme ces géants mis au lit des déesses, —
De quelque ardent hymen aux fécondes caresses
Donnant au monde entier le spectacle et l'effroi,
Repeupler les cités de héros, nés d'un roi ;
Courir alors, glanant de rivage en rivage
Cet essaim d'alcyons dispersés par l'orage,
Abrités en ce siècle à l'ombre du rempart
Où, l'airain dans les dents, veille le Léopard :
Leucade, où de Sapho l'ombre est encore errante ;
Ithaque aux champs déserts, Céphalonie et Zanthe,
Et Corcyre, et leurs sœurs baignant leurs flancs poudreux
Aux flots qu'Achéloüs vient rafraîchir pour eux.
Du Croissant qui pâlit suivre la défaillance ;
Couver du regard Crète et tendre à sa vaillance
La main du combattant à l'heure du combat ;

Digitized by Google

Puis, tandis que l'Islam à la dompter s'ébat,
Éveiller, ameuter, exciter sur sa trace
De Thasus à Casos, de Rhode à Samothrace,
Sur l'ennemi commun les ruant tour à tour :
Lemnos, la montueuse ; Imbros, berceau du jour ;
Lesbos et Ténédos ; Psara, qui contre eux crie,
Psara fumante encor ; Chio qu'ils ont meurtrie ;
Pathmos, Samos, Icare et Cos : ces nids d'aiglons
Où couvent la vengeance et les rebellions.
A mesure que l'une aux autres se rallie,
Y voler ; enflammer Epire et Thessalie ;
S'allier au Bulgare, au Serbe et disputer
Tout ce qu'on peut au Turc reprendre et contester :
Les rives de l'Hermus et celles du Méandre ;
Ces mêmes champs de Troie et ce même Scamandre
Sur qui, depuis que tant de Grecs s'y sont couchés,
Les Grecs ont tous les droits à Priam arrachés.

Digitized by Google

Digitized by Google

XI

Remember !

A UN TOURISTE *

Ton désespoir qui nous demeure
Et toujours et partout te suit
Eut, comme l'hiver et la nuit,
Son heure, mais n'eut que son heure...
Sur toi qui pleures quelqu'un pleure,
De ceux qui t'aiment prends pitié ;

* Le comte de ***, à qui cette épître était adressée, voyageait pour se distraire d'un veuvage douloureux à la suite d'une union qui n'avait été ni heureuse, ni féconde. La personne qu'il a épousée depuis et qui lui a donné ses fils, attendait son retour ; il lui avait laissé sa parole, il avait emporté la sienne et l'auteur était au courant des délais arrêtés entre eux.

Le comte de *** cultivait des talents multiples et dignes d'une célébrité à laquelle ils l'auraient conduit infailliblement s'il se fût soucié d'y parvenir.

Digitized by Google

Laisse à la vie aller ton âme :
N'es-tu pas assez châtié ?
Si tu crois en mon amitié
Reviens ici, tout t'y réclame :
Les vieux deuils, les jeunes espoirs...

La rive aux limpides miroirs
Jusqu'en un frais lointain bleuâtre
Profile, aux feux pourprés des soirs,
Dresse, étage en amphithéâtre
Ses massifs rideaux des manoirs,
Où s'enlacent aux aunes noirs,
Sureaux aux corymbes d'albâtre...
Le tronc d'argent des ypréaux
Faucille au sein mouvant des eaux
Comme un pilier toscan qui croule,
Comme un serpent qui se déroule
Et disparaît sous les roseaux.
L'arbre de Judée aux troncs grêles,
Aux longs bras d'ébène, couverts
De purpurines étincelles,
L'if échevelé dans les airs,

Digitized by Google

Les lilas fleuris et tout verts
Sont pleins de voix, de brises, d'ailes ;
Les grands amandiers frémissants
Neigent aux moussons caressants ;
Nos fraîches îles reverdies
Trempent leurs osiers ruisselants
Aux lourdes vagues attiédies ;
Les cormiers revêtent leurs flancs
D'amples ramures dentelées
Aux vastes feuilles ciselées ;
Les peupliers dorés et blancs,
Les cyprès aux funèbres flèches
Dans la brume s'ouvrent des brèches
Pour gravir à l'azur, tremblants.
Au fond des criques les vieux saules
Tordant leurs noueuses épaules
Bercent, rêveurs et somnolents,
Leurs sveltes branches agrandies
De chatons dorés alourdies...
Les cœurs aussi vont refleurir :
Je ne suis pas seul à nourrir
Vœux et regrets, seul à souffrir,

Digitized by Google

Ami, d'une absence cruelle.
La fête immense va s'ouvrir,
La fête émue et solennelle,
Éphémère, bien qu'éternelle :
Je ne te vois pas accourir...
La joie arrive à tire d'aile.

Tu m'écris pourtant et t'enquiers
De l'autre bout de l'univers
Si je m'applique et je travaille...
Qui prêterait, vaille que vaille,
Sans ton souffle un souffle à mes vers?
C'est ton ardeur qui me pénètre :
Sans toi sur eux faut-il compter ?
La meilleure part de mon être,
Tu le sais, n'a pu te quitter :
J'ai conçu plus d'un beau poème
Mais je t'attends pour l'enfanter :
Reviens, et me rends à moi-même.

Où sont l s t mps, — lointains déjà, —
Où tu m'écrivais de Cordoue,

Digitized by Google

Des rives du Guadalaja
Qui murmure et s'attarde et joue
Au pied des murs d'Alcantaja ?
Sa vague à vos noirs seuils échoue,
Donjons croulants qu'un vent secoue
Et dont le fâîte aux eaux plongea ;
Puis, — reine qu'un maure outragea
Et répugne à la violence*,—
Elle s'échappe, elle s'élance
Hors des atteintes et déjà
Bondit, fuit, court de lieue en lieue,
Sans page au loin traînant sa queue
Qui remue et perle et tessons,
Accrochant sa tunique bleue
Aux rocs calcinés, aux buissons
Tout remués de ses frissons,
Tout rafraîchis de son haleine.
A ta missive madrilène
Était jointe, pour tes bessons **,

* Touchante légende locale dont M. de *** avait fait une délicieuse ballade.

** Monsieur de *** avait deux frères ; tous trois étaient jumeaux.

Digitized by Google

Quelque rêveuse cantilène
Dont amour soupirait les sons.
De poésie elle était pleine
Ta vie, autant que tes chansons :
Le soleil ardent de l'Espagne
Vous vêtissait, vous et vos vers,
Et rayonnait en tes pensers.
Ta jeunesse était ta compagne ;
Et tu glissais dans chaque pli
Un pourpre œillet de la montagne
A mon intention cueilli ;
Un myosotis de la rivière,
Un pâle disque d'épervière
A peine mort et desséché,
Des fentes du mur arraché
Au front de l'Alhambra superbe ;
Et tu datais ; « écrit sur l'herbe,
Dans la cour des Marbres, là haut... »
Tout s'y retraçait dans un mot.
Tu moissonnais à pleine gerbe
Vestiges, souvenirs, échos
Que le pied du songeur réveille,

Digitized by Google

Il en naissait quelque merveille :
Refrain, croquis fait à huis clos,
Au souffle de la Muse éclos...
Et j'avais part à ta corbeille.

Je te suivais du coin du feu,
Blotti dans l'ombre où je me noie,
Errant là-bas, sous le ciel bleu
Qui te versait lumière et joie.
Je me disais : « En ce moment
Que fait-il ? Quel enchantement
L'émeut et l'inspire et l'enivre ?
Quel bouquet, quel rêve ou quel livre
Effeuille-t-il ? Quel soin charmant
L'occupe ? » Et j'oubliais à vivre
Et sur tes pas je retournais,
Évoquant des scènes étranges
Où sur-le-champ tu survenais :
C'était la marchande d'oranges,
D'œillets, de grenades, trônant
Peinte à Marly ; l'air avenant,
Accorte non moins que hautaine,

Digitized by Google

Espagnole, andalouse et reine
Qui, dédaigneuse du manant,
Pour l'hidalgo fait la sirène.
Ailleurs, c'était l'hostalero
Faux, servile, un gros rire aux lèvres ;
Un ermite, un pâtre et ses chèvres ;
Un Don Quichotte, un Figaro
Aux airs de valet de carreau.
Ou l'estaffier croquemitaine
De recruteur fait capitaine,
L'ergot sortant de l'escarpin,
L'œil de la tête, et par toi peint
Sous la rubrique « maître d'armes »,
Silhouette aux fantasques charmes,
Fier carabin, réunissant
Sous sa souquenille de serge
Lancette, rasoir et flamberge ;
Expert à soutirer du sang
Au fiévreux non moins qu'au passant ;
Gibier de hallier et d'auberge,
Escogriffe à faire pâmer,
Qu'on voit contre six s'escrimer

Digitized by Google

Et fait rêver sur son passage
De Meissonier et de Lesage,
De Tant-pis et de Sangrado..,
Puis je t'entrevois au Prado
Lorgnant sous les noires allées
De ces señoras long voilées
Dont nous entretenait Musset :
Eventails, mantilles... Dieu sait
Comme elles sentent la romance,
Comme elles fleurent le roman,
La folie et l'ombre, et comment
Au passage elles ensorcèlent
Quand certains éclairs se décèlent
Sous leurs sourcils de nécroman...

Mais l'Espagne « à fui comme un songe
Qui s'évanouit au matin. »
A peine un doux grelot lointain
Qu'un écho dans nos cœurs prolonge
Nous rappelle, cyclopéens,
Les muletiers pyrénéens ;
Désormais ton pas se replonge

Digitized by Google

Aux climats hyperboréens.
Adieu Cadix ! adieu l'arène
Où, stimulé des picadors,
Le taureau que sa rage entraîne
A fond de train, à bout d'haleine
Se rue aux fiers toréadors...
Adieu rumeurs, cris, banderolles,
Echarpes flottant dans les airs,
Coups d'œil vifs comme des éclairs,
Rires vibrants, amours frivoles,
Chants confus que des brises molles
Portent aux africaines mers...
Adieu, blonds figuiers, vignes folles,
Doux oliviers aux fruits amers.
Du pôle que l'hiver assiège
Salut, ô désolants tableaux !
Le sombre pin de la Norwège
Tordu des vents, chargé de neige ;
La balise, au-dessus des flots
Dressant ses flancs couverts de glace
Où la vague en fureur fracasse
Et l'esquif et les matelots...

Digitized by Google

Salut, cieux mornes et funèbres
D'où tombent d'épaisses ténèbres
Et de sépulcrales lueurs
Qui se dissolvent dans la brume
Comme aux flots noirs leur blanche écume,
Comme aux yeux obscurcis de pleurs
Regards éteints, où se consume
L'âme en butte aux sombres fureurs...
Tu te plais parmi ces horreurs :
Avide de voir et d'apprendre
Tu restes, tu te laisses prendre
Aux charmes affreux des saisons
Stériles, âpres, désolées,
Dont se parent monts et vallées
Aux scandinaves horizons...
Prends garde à la brusque avalanche
Qui des pics éraffle la hanche,
Comble précipices béants,
Effondre la toiture frêle
Et roule au gouffre pêle-mêle
Ours, bisons, pâtres, troncs géants !...
Dieu te sauve ! un ami t'abrite !

Digitized by Google

Ne fût-ce qu'au fond d'un noir gîte
Plein de fumée et plein d'ennuis,
Antre d'oisives lassitudes
Où, sous les tristes latitudes,
Par mois se mesurent les nuits !
Au diable ces Lapons fortuits
Et même le Scythe et le Dace !
C'est assez de constance, fuis
Si tu peux reculer encore ;
Fuis, si tes pas ne sont cernés
Par cent fléaux trop acharnés,
L'amitié par ma voix t'implore ;
Reviens à toi, reviens à nous ,
Je t'en adjure à deux genoux.
Ta soif de savoir ne s'étanche
De rien et de tout se nourrit.
L'impossible à tes vœux sourit
Comme une taquine revanche
Du difficile qui l'aigrit.
Si beau que ce soit la mer Blanche
Par un clair de lune, au cap Nord,
La mare d'Auteuil, me plaît fort.

Digitized by Google

Je sais que d'Auteuil, en revanche,
On voit plus mal et de moins près
Et l'ourse et l'étoile polaire...
Le peu que j'en ai de regrets
N'ira certes pas jusqu'à faire
Que j'en arrive à me déplaire
En nos foyers : assez d'attraits
Leur restent. J'ai voulu t'instruire
Que mars prend fin, qu'avril va luire,
Que nos cieux sont très beaux, très doux.
L'orchestre ailé des solitudes,
Repeuplé, s'emplit de préludes ;
Nous avons revu les coucous.
Là bas la farouche inclémence
De l'hiver prolonge les coups
Où revit sans fin sa démence.
Toujours décembre y recommence.
On l'aime, ici, plus inconstant,
Aussitôt venu repartant.
Fi des boréales aurores,
Splendides, soit, vaines pourtant :
Ce ne sont là que météores

Digitized by Google

Qui naissent des nuits, n'enfantant
Que la nuit. J'aime presque autant
Sous un climat plus pacifique
Que l'aube, au cap Nord magnifique,
Ait chez nous un flanc moins vermeil
Et qu'elle accouche du soleil...

Digitized by Google

XII

Fays plus, je feray mieulx.
ANCIENNE DEVISE

RISETTON

Ce n'est que par hasard si mon œil entrevit
Ta jambe svelte et fine et ton pied de Chinoise,
Ta prunelle aux reflets d'opale et de turquoise
D'où ton regard suave en doux éclairs jaillit ;

Oui, je t'avais fait tort : j'en conviendrai sans noise
J'avais parlé d'Aurore... et dit que de son lit...
Dans les airs, — mais j'errais à tâtons et — narquoise,
Quand tu sors de ta couche, Aurore aux cieux pâlit.

Plus beaux que ses rayons ruissellent sur ta joue
Tes longs frisons bouclés qu'un doigt distrait dénoue ;
Moi, tout à ton amour et tout à mon dessein,

Je n'ai rien vu, je veux tout louer... et j'échoue ;
Mais dirai mieux et plus si tu veux que se joue
Mon vers avec mes yeux égaré sur ton sein.

Digitized by Google

Digitized by Google

XIII

C'est une voix de plus, mais qu'importe une voix ?
Et qui voudra l'entendre ?
Nul n'écoute que soi, tous parlent à la fois ;
A celle-ci d'ailleurs eût-on bien pu s'attendre ?

POÉSIES INÉDITES

LE CRI DU POÈTE OBSCUR

Jouet d'un instinct téméraire,
J'ai dit, jaloux de resplendir :
Plus on gravit mieux on s'éclaire,
Pour rayonner sachons grandir.
Montons vers la trouée ardente !
Suivons Homère, Eschyle, Dante,
Thémistocle, Napoléon!
Des plus grands dressons-nous, émules.
Il est, mépris des âmes nulles,
Au Forum des chaises curules
Et des tombeaux au Panthéon !

Digitized by Google

L'audace, élan vaste et suprême,
Dompte la terre, étreint les cieux ;
Forge ou détruit un diadème
Fait et défait et rois et dieux.
L'audace peut tout ce qu'elle ose !
Un trône, un dais, l'apothéose
Ne sont qu'une étape, un jalon,
Un vestige de sa conquête ;
Du seul sublime elle est en quête
Et le sublime n'est qu'un faîte
Où son pied rêve un échelon !

A des splendeurs inaccessibles
Dont les voyants font leur trépied,
Et mes vœux ont choisi pour cibles
Le génie entre de plain-pied ;
Le génie asseoit sa mémoire,
S'y revêt de flamme et de gloire :
C'est son Thabor, l'Horeb sacré
Où le Dieu qui nous interpelle
Nous dicte ce que l'ange épèle,
Le ciel à la terre rappelle,

Digitized by Google

L'homme sans l'homme eût ignoré.

Mais l'Idée en vain m'illumine
De son jour intime et profond :
C'est en rampant que je chemine.
Je fais ce que les moindres font ;
J'ai des devoirs que me dispute
La plus lourde et stupide brute
Qui mange, qui dort et qui boit ;
Mon âme, énervée et stérile,
Traîne aux abois la terreur vile
Que n'a pas la brute servile,
De manquer de maître et de toit.

Muet en face de l'infâme,
Qui m'accuse en poussant des cris.
Je ne repousse ni le blâme,
Ni les soupçons, ni le mépris.
Je dis au nain : d'où vient ta haine ?
Tu planes : vois, ma taille à peine
Au niveau de mes maux atteint ;
Je murmure à l'envie abjecte :

Digitized by Google

Tu me souilles, on te respecte ;
Rayonne, aiglon, je pleure, insecte,
Mon génie à ton souffle éteint !

Tes dons sacrés, la gloire, ô Muse,
Où vont-ils ? aux scribes marchands !
La foule admire ou s'en amuse :
Ils vendent leur âme et leurs chants !
Laissant les cerveaux en jachère,
Faux prêtres, leur dogme est l'enchère ;
Bouffons, coupe-jarrets ou pis,
Nul d'entre eux ne me vaut peut-être :
Je suis ce qu'ils veulent paraître
Et ne puis me faire connaître
En paraissant ce que je suis !

Et pourtant, je sens trop qu'une aile
Qui secoue un foudre en éclairs,
Pousse en moi ma pensée hors d'elle
Comme l'aigle aux gouffres des airs.
Un monde en mon âme tressaille.
Une fièvre intime m'assaille.

Digitized by Google

Une voix crie en mon sein : « Va ! »
L'archange au fier profil farouche
Du charbon saint brûle ma bouche
Et je me dresse sur ma couche
Job remué par Jéhova !

A cette étreinte surhumaine,
Insecte élu, je céderai !
J'irai, Seigneur, où ton doigt mène,
Comme Baruch, j'obéirai !
J'obéirai comme Isaïe !
Ma voix, acclamée ou haïe,
N'est que ta voix, ô vérité !
L'inspiration solennelle
Étendant son souffle et son aile
Met très haut son aire éternelle
Et monte où va le cri jeté.

L'aube est l'heure ardente et sublime
Dont la pourpre éternellement,
D'astre en astre et de cime en cime,
De firmament en firmament

Digitized by Google

Émigre, féconde et limpide ;
Toujours dure et coule rapide ;
Renaît et meurt à tout instant :
L'aube du génie est l'image,
Comme elle écartant tout nuage
De front en front et d'âge en âge
Il se transmet, — phare éclatant !

Digitized by Google

XIV

Chascun monstre ce qu'il sçait faire.
Jehan le Houx

A JULES PRIOR

LE TONNELIER-POÈTE DE BEAUMONT-LE-ROGER

A chaque instant tu le répètes :
Un seul instant l'as-tu pensé ?
Quoi ! le moment serait passé,
Prior, de nous montrer poètes ?
Tu dis qu'à nos lèvres muettes
Ne sied sourire ni sanglot ;
Qu'en vain nous briguons vent et flot,
Vent et flot, tout serait funeste
A notre essor... Chacun l'atteste ?
Est-il contre nous un complot ?

Digitized by Google

Tu demandes ce qui nous reste
Pour tout espoir et pour tout lot ?
La question est dérisoire...
Ce qui nous reste ? Mais Dieu, l'art,
L'invraisemblable, le hasard,
L'impossible, à peine illusoire.
L'insecte aux aigrettes de moire,
Au corset d'or et de brocard,
Quand il se transforme et dépouille
Une défroque qui le souille,
D'où lui vient, à lui, ver rampant
Plus immonde que le serpent
Son aile à la fois frêle et forte ?
Il se vautrait où nous grouillons ;
Il dormit, chrysalide morte,
Dans l'humus fangeux des sillons ;
Aujourd'hui, grisé de rayons,
Il vogue où la brise l'emporte,
Vit et nage et plane au ciel pur
Dans la lumière et dans l'azur,
De repoussant fait admirable
Et sublime de misérable...

Digitized by Google

Suivons son exemple, essayons :
Zoïle aboie à nos haillons,
Il nous dénigre : est-il coupable ?
Qui de nous n'est un peu capable
De faire ce qu'il fait ? Luttons.
Affranchissons-nous, revêtons
Une auréole aussi ; que diable !
Tu ne t'en prends qu'à ces brouillons ?
Nous aussi, rimeurs en guenilles,
Nous célébrons les papillons
Et nous écrasons les chenilles !

Aussi pourquoi rester couverts
D'opprobre et d'oubli ? Si nos vers
Ne doivent prendre leur volée,
Étouffons-les en notre sein
Comme en sa ruche un blond essaim ;
Où que vers la voûte étoilée
Ils s'élancent, capricieux,
Ayant pour guides, pour modèles,
Ces insectes délicieux,
Atomes splendides et frêles

Digitized by Google

Dont Dieu tailla les brusques ailes
A même la robe des cieux !

Si nous voulons « qu'on nous connaisse »
Vœux et regrets sont superflus :
A l'œuvre ! Nous ne comptons plus,
Prior, dans la « verte jeunesse, »
Mais sans qu'un passé mort renaisse
Tous les temps sont-ils révolus ?
De l'avenir sont-ils exclus
Ceux-là que le présent repousse ?
Le « destin » n'a-t-il son reflux ?
L'expérience amère et douce
Meurtrit, féconde : c'est sa loi.
Les dons acquis sont seuls bien nôtres ;
Il faut pour planer sur les autres
Qu'on s'élève au-dessus de soi :
C'est ma croyance. Et crois-tu, toi,
Que, filleuls de propices fées,
Ils sont nés tels ces coryphées
Qu'à révérer on nous forçait,
Qu'au septième ciel on hissait ;

Digitized by Google

De tout instruits sans rien apprendre,
Pour obtenir, pour mériter,
N'ayant eu qu'à tenter, prétendre,
Ou seulement à convoiter ?
Ils ont des palmes à revendre,
Soit : à convaincre je suis dur ;
Malgré maint exemple moins sûr
Et moins concluant que superbe,
Tant qu'en nous l'homme n'est pas mûr
Le poète y demeure en herbe.
Il faut s'exercer à penser
Avant de se mêler d'écrire,
Sinon que fait-on ? retracer
Ce qu'on lit, ce qu'on entend dire,
Tout au plus apte à ressasser
Variantes et synonymes.
Tous les grimauds sont unanimes
A nier l'obligation
D'apprendre : « l'inspiration »
Leur suffit. C'est l'enchanteresse
Qui prostitue à leur paresse
Les trésors de la diction ;

Digitized by Google

Des ignorants c'est l'Égérie
Qui, du dédale obscur des mots,
Tire, providence des sots,
L'écrivassière confrérie.

L'inspiration ! comme si
L'étude n'en frayait la route !
Meyerbeer sait ce qu'elle coûte :
Il ne prit d'elle aucun souci
Et l'eut par surcroît. Dieu merci
Son ombre illustre et qu'on écoute,
Révèle, affirme à tel qui doute,
Par combien d'informes essais
On s'achemine aux grands succès ;
Que de tâtonnements, d'années,
Chutes, essors rampants ou faux
Précèdent, fruits d'obscurs travaux,
Les vastes œuvres couronnées.

Et, rabâcheurs inappliqués,
Des poètes de contrebande
Qui bâclent des vers de commande

Digitized by Google

Sur tous les sujets indiqués,
Ramas d'intrus, engeance naine,
Sans façon ceindraient de verveine
Un crâne vide et déprimé...
— Ils n'ont rien senti, rien aimé
Ni rien appris : pas même à rire,
Pas même à vivre et viendront dire
Le verbe haut, à tout venant,
Qu'ils savent, peuvent ; soutenant
Qu'une phrase bien cadencée
Peut tenir lieu d'une pensée
Et, creuse, prend des airs profonds ;
Que sonore et bien agencée,
Burlesque et de leurs mains troussée
La « forme » dispense du « fonds »...

Les vins plats, grossiers et vulgaires
Des crus fins ne diffèrent guères
Que pour quelques palais gourmets ;
Il en est ainsi de nos mets ;
C'est pire encore pour nos œuvres.
Il faut avaler ces couleuvres ;

Digitized by Google

Entendre exalter les déchus
Et voir les plus beaux prix échus
Aux derniers entre les manœuvres...
Et pourtant, — sans parler de nous
Qui ne leur allons qu'aux genoux, —
Certes il existe des modèles
Au bien, au beau restés fidèles :
Ces gens-là, que nous coudoyons,
Sont très grands : nous les voyons
Tout vils, tout rampants que nous sommes,
Que comme émules et comme hommes ;
A peine ils attirent nos yeux ;
Mais les fils des futures races,
Mais ceux qui viendront sur nos traces
Et sur les leurs, connaîtront mieux
Leurs titres, leurs œuvres, leur taille :
Vous serez sacrés demi-dieux
Quand nous serons tarés racaille,
Vous tous qu'on récuse, qu'on raille
Et qui n'avez pas même un nom :
Nés pour dormir au Panthéon
Et vivre accolés aux comparses,

Digitized by Google

Aux « virtuoses » d'orphéon ;
Quand, bouffons de cyniques farces,
Il est tant de faquins gourmés,
Histrions maîtres des grands rôles
Devant leur nullité pâmés,
Et qui, sublimes proclamés,
Ne sont pas même toujours drôles...

Qu'ils puissent en paix remporter
Les couronnes qu'ils nous escroquent ;
Contre tant de honte ils les troquent :
Vengeons-nous par les mériter.
L'estrade est faite pour le pître
Comme pour le roi ; sans compter
Qu'un bonnet d'âne est une mitre...

Prétendre à pouvoir éviter
Tous les blâmes, tous les outrages,
Aspirer à tous les suffrages,
C'est un double rêve de fou.
Le sublime est un casse-cou,
La gloire est une péronnelle,

Digitized by Google

Elle est « facile » elle est « cruelle »
Et prend ses amants... Dieu sait où.

Un instant j'ai cherché quel titre
Je donnerais à cette épître ;
J'écris en tête à tout hasard :
« Ose, espère, lutte ; » tout l'art
Tient dans cette courte harangue ;
La vie elle-même y tiendrait.

Pardonne à mon zèle indiscret :
J'ai voulu t'emprunter ta langue...
— Tu penseras : qui le croirait ? —
Mes vers ont un faux air de prose :
Un autre s'en excuserait ;
Moi, je tiens, Prior, quand on cause
Que du grand vers toujours au trot
La pompe en France est certes trop
Solennelle, prétentieuse,
Et sent trop l'affectation.
Chez nous la conversation
Brusque, osée et capricieuse,

Digitized by Google

Veut du feu comme une action.
En outre il convient qu'on lui laisse
D'un plus franc parler la mollesse,
L'âpre allure ; un champ mieux pourvu
De soudaineté, d' « imprévu » ;
Ce style aisé dont la fringance
Peut, sans raideur ni négligence,
Au ton mesuré s'allier,
Et permet de concilier
Le naturel et l'élégance,
L'austère et le familier.
Il faut que son rythme s'exhale
Comme une haleine, et qu'il soit mâle,
Et suave, et sache plier :
Son secret, c'est un équilibre
Qui se prête à tout, souple et prompt :
Qu'un seul mot traîne, adieu : tout rompt.
— Le vers de huit pieds, vif et libre,
Glisse comme une flèche, et vibre
Comme un cri brusquement jeté
D'échos en échos répété ;
La strophe éparse et dénouée

Digitized by Google

Miroite en mobiles tableaux,
Tournoie et s'attarde, enjouée,
Comme des guêpes sur les eaux ;
Luit, fuit comme une secouée
D'éclairs, ou comme une nuée
De clameurs, de traits et d'oiseaux...

Digitized by Google

XV

A M. le marquis de Blosseville

In solis sis tibi turba locis...
Tibulle.

Les sens de l'homme se fatiguent, son intelligence se perd à saisir les rapports de sa vie avec l'univers qui l'entoure, et, pour lui, le fil de cette trame immense se brise sans cesse.

Alfred Dumesnil (*L'Immortalité*).

HYMNE A LA PENSÉE

Où courez-vous chercher l'immense et l'insondable ?
Pourquoi tant d'incessants, de périlleux exils ?
L'insondable et l'immense, insensés, où sont-ils
Mieux qu'en vous? Quel abîme au monde inabordable
Autant que l'âme à l'âme ? Éternels voyageurs,
L'inconnu vous attire, et l'inconnu suprême,

Digitized by Google

C'est vous. — C'est toi, savant qui t'ignores toi-même.
Toi, vulgaire passif, champ neutre où l'erreur sème.
Vous fiers, ardents, chétifs et sanglants et rageurs,
Conquérants qui ruez de royaume en royaume
Un peuple contre un peuple et l'essaim sur l'atome...
Et nous tous qui suivons, remueurs, dérangeurs,
Insectes inquiets, inconstants et songeurs,
Mites qui chatouillons le corps géant du monde
Du prurit incessant de nos reptations...
Où nous pousse à travers les airs, la fange ou l'onde,
L'essor de nos migrations ?

Guides sourds aux yeux clos, voyez, tourbes humaines,
A votre tête errer fourvoyés, trébuchants,
Les faiseurs de pathos, incertains et tranchants,
Nourris du paradoxe et de formules vaines,
Et tous ces assembleurs de systèmes faussés
Qui, pour nous éclairer, en leur nuit abusés,
Vont à tâtons, palpant les arguments usés,
Jonglant avec les mots, friands de phénomènes,
De l'absurde au banal quêtant du merveilleux
Et délaissant le bien pour s'enquérir du mieux...

Digitized by Google

— Moïses attardés des modernes exodes,
Philosophes, tribuns, novateurs oublieux
Prompts à créer un dogme ou raturer nos codes,
Explorateurs ardents, durs pionniers, fiers rapsodes,
Sur vous-mêmes rouvrez vos regards studieux...
Vous, Herschell, toi, Rœmer, redescendez des cieux!

En nous il est de vierges terres,
Un monde délaissé, d'oisifs germes sans prix,
Des dons incultivés, stériles, incompris,
Qui languissent mort-nés, obscurcis de mystères;
L'espace sans limite et des trésors austères
Qu'en nous-même ont souillé nos aveugles mépris...

Oui, le monde est splendide et la vie est sublime.
L'univers, quel que soit le souffle qui l'anime,
Est fait pour éblouir et tenter les humains,
Et qu'ils aient nom Cyrus, Césars, devins ou mages,
Les hommes, soulevant le voile des images,
Se sont dit, stimulant leurs regards et leurs mains :

Digitized by Google

A nous, Pan, la conquête immense !
A nous l'éther peuplé de feux,
Fourmillère où, comme en démence,
Soleils, mondes, cirons et dieux,
Tout erre, vit, plane, gravite.
A l'œuvre ! à l'assaut ! osons vite !
Un instinct à la lutte invite
L'homme, insecte abject, frêle et nu ;
Néant qui vit, gravit, chemine ;
Nain et géant, point qui domine
Le temps, l'espace, l'inconnu...

Tant que le jour obsède et borne nos prunelles
Nos vœux rampent avec nos paupières charnelles,
L'idéal assoupi se replie en nos seins,
La convoitise endort ses ardeurs éternelles,
Distrait de ses pensers, tout aux vices malsains,
L'homme aux riens se résigne ; un rien l'émeut, l'absorbe ;
Mais dès que du soleil se voile et s'éteint l'orbe,
Quand, occulte, renaît l'heure aux vastes desseins,

L'heure où vers l'idéal tout tend, où se soulève
L'œil fasciné qui suit de la nue à la grève

Digitized by Google

Jusqu'au sombre océan glauque, énorme et serein,
Tous ces globes de flamme, essaim de perles blondes,
Qui de l'azur des cieux glisse à l'azur des ondes
Ainsi que des joyaux qu'on changerait d'écrin ;

Alors l'âme se sent à l'étroit dans l'espace,
Le pied boiteux aspire où va l'aile qui passe,
L'esprit veut tout saisir, mieux scrute et mieux conçoit ;
Par un retour sur tout revenant vers soi-même
Tout fils d'Ève, avec Job, sent le besoin suprême
De sortir de ce monde et s'exiler en soi.

Il comprend que c'est œuvre ingrate, absurde et vaine
De défricher, savant, sa mémoire avec peine,
Pâtre, avec ses sueurs de féconder la plaine
Et nomade ou parqué, de restreindre en tout lieu
A la gloire, à du pain ses efforts et son vœu ;
Qu'il est non moins urgent, épris d'une autre flamme,
De faire un choix suprême et rentrer en son âme,
Et d'y rechercher l'homme et d'y rencontrer Dieu.

Dieu... qui soupçonnera son essence éternelle,

Digitized by Google

Qui nous rapprochera de lui, sinon ton aile,
Tes instincts, tes ferveurs, tes élans renaissants,
Pensée, aube étoilant nos intimes ténèbres,
Jour furtif qui, glissant en nos ombres funèbres,
Des splendeurs de l'esprit illumine les sens !

Sans la pensée en vain ruisselle
Un flux de mots, lourds, froids et creux ;
Bien qu'éloquent, l'esprit sans elle
Muet et bavard, reste oiseux ;
Elle seule fournit des armes
Et prête un sens au rire, aux larmes,
Ouvre leur source, accroît leurs charmes
Et vibre quand le cœur s'est tu ;
C'est le pur flambeau dont s'éclaire
En la tourmente séculaire
Ce couple auguste et tutélaire :
Le sentiment et la vertu !

C'est la sève et c'est l'étincelle
L'outil sacré, force et grandeur,
Creuset magique où s'amoncelle

Digitized by Google

Tout secret et toute splendeur !
Boussole obstinée et furtive
Malgré nous en nous-même active
Qui se tourne, libre ou captive,
Vers Dieu, pôle unique et béni !
Vœu suprême que rien n'élude...
— O douce muse au labeur rude,
La profondeur est altitude !
Le fond de tout, c'est l'infini !

Pensée, oisif fantôme ou chimère agressive,
Tu hantes nos chevets, fée ou chaste ou lascive,
Nue ainsi que Psyché, voilée autant qu'Isis ;
Puis juge clandestin, exécuteur intime,
Tu te fais noir remords, tu fustiges le crime,
Tu deviens Némésis !

C'est en toi que, — pressé des combats et des ruses
De la matière immonde aux étreintes obtuses, —
L'homme se réfugie et se retrempe ; en toi
Il se recouvre intact, il ressaisit son âme,
Il retrouve éperdu les vestiges de flamme

Digitized by Google

Où l'amour se ranime, où s'allume la foi !

Au chaos des instincts quand l'âme en deuil se noie
C'est toi qui nous conduis ! Ton vaste éclair flamboie
Et fait pâlir les feux de ces foyers dansants
Qu'on nomme passions : follets du précipice
Qui, d'erreurs en erreurs, et qui, de vice en vice,
Nous amènent au gouffre, — eux rôdeurs, nous passants.

Puits d'Agar, où la soif de voir et de connaître
A travers le désert des jours et de notre être
Ramène tôt ou tard notre espoir et nos pas,
Oui, la pensée, — et même ou chétive ou profane, —
C'est un souffle d'en haut qui de Dieu même émane,
L'échelle de Jacob et le fil d'Ariane,
Le spectre attendant Saul au chemin de Damas;
C'est l'escalier debout sur Babel écroulée ;
C'est le foyer conquis dont Prométhée est las :
Lampe à qui notre sang sert d'huile et qui, — voilée,
Non éteinte, — phœnix, revit, immaculée,
Et plane et règne et luit sur tout : vie ou trépas !

Digitized by Google

XVI

Il est mort aujourd'hui un homme qui faisait honneur à l'homme.

Paroles de MONTÉCUCULLI à la mort de Turenne.

IMPROVISÉ

AU RETOUR DU CONVOI FUNÈBRE DE

M. LEBLANC

DIRECTEUR DE LA MAISON CENTRALE ET MAIRE DE GAILLON

J'ai vu, Seigneur, j'ai vu, selon votre parole,
Sous les yeux du méchant, à cet aspect troublé,
Souffrir en paix le juste en ses maux consolé ;
S'il eut des ennemis son trépas les désole ;
Il trouva sans frémir la mort à son chevet :
C'est pour son devoir qu'il vivait,
C'est à son devoir qu'il s'immole.

....

L'effort pénible, amer de consacrer sa vie
Aux déchus, aux flétris que la société

Digitized by Google

Expulse de son sein et séquestre et convie
Aux expiations.... il l'avait accepté ;
Et ceux chez qui la haine est un instinct suprême,
A le craindre forcés, sont forcés de l'aimer ;
Il sut contraindre à l'estimer
L'homme qui, dégradé, se méprise soi-même...

Qui l'eût dit, — ô retour sur quoi nul n'eût compté ! —
A ce froid ennemi de toute impunité
Qui d'une infraction flairait d'abord la trace,
Rien ne coûtait autant que la sévérité,
Et ce n'était qu'à lui qu'il ne faisait pas grâce.
L'ensemble et les détails il voit tout, tout embrasse ;
Il n'est que vigilance, il n'est qu'austérité ;
Tous tremblaient devant lui, tous vantaient sa bonté,
Tant est grand l'ascendant des vertus sur le vice...
— Sa force lui venait de son intégrité ;
Sa bonté... c'était sa justice !

D'un avide ennemi la rapace milice,
Les armes à la main, ne put l'intimider
Et, des fers menacé, menacé du supplice,

Digitized by Google

On lui crut arracher, il sut ne pas céder,
Ce que sa conscience interdit d'accorder...
— Voilà le citoyen, type accompli de l'homme
Qui subjugue la force et s'impose aux pervers,
Et c'est par ses pareils qu'on vit Athène et Rome
Conquérir tour à tour et régir l'univers...

.....

Ses bienfaits si nombreux n'ont pas fait un ingrat.
La cité dont il fut le premier magistrat
A pris part toute entière au deuil de sa famille
Et, riche ou pauvre, jeune ou vieux,
Tous les cœurs sont navrés, un pleur à tous les yeux
Monte et les obscurcit et brille ;
Lui, disparaît ainsi que s'efface un flambeau...
— Des élus désormais le jour sans fin l'éclaire,
Un peuple en gémissant l'escorte à son tombeau :
De la réalité qui de nous a su faire
Un plus pur rêve, un rêve et plus triste et plus beau !

Digitized by Google

Digitized by Google

XVII

Oblier... las! ne s'entre-oblie
Par ainsi son mal qui s'en deult;
Chascun dist bien: oblie! oblie!
Mais il ne le faist pas qui veult!
Alain CHARTIER.

A RISETTON

Elle n'est plus aimante, elle est toujours aimée
L'humble beauté qui, — faite au gré des ans laideur, —
Émue avait ému ma jeune âme charmée,
Cœur de vierge indécis, fraîche fleur embaumée
De naïve pudeur ;

O mes rayons éteints ! ô guirlande effeuillée
Qu'a flétri l soupçon, mais je n'ai pas souillée ;
Gerbe éparse aujourd'hui ;
De rire chatoyante et de larme mouillée
Où tout un ciel m'a lui...

Digitized by Google

Ainsi que les esprits des forêts et des grèves
Une ronde, en mon âme, ouvre un discret sabbat ;
Toutes viennent errer, fantômes en mes rêves :
Là germent, Souvenir, mes regrets, fleurs sans sèves
Où ton aile s'abat !

Car, l'espoir est un piège et la joie est un leurre,
Le bonheur qu'on poursuit pas à pas, d'heure en heure,
Nous fuit de jour en jour ;
Mais le plus cher de tous au cœur qui tous les pleure
C'est un dernier amour !

Digitized by Google

XVIII

A M. le Comte Fernand de Rességuier

Sed tantum dic verbo.

LA BALLADE DU « MOT »[1]

Un mot ! vienne un mot ! rien qu'un !
Celui, — s'il en est aucun, —

1. J'étais malade, exténué de fièvre, sur un lit de détresse et de douleur à l'hôpital. Dans cet état, une idée fixe m'obsédait et remplissait mes insomnies ardentes où le délire entrait fréquemment : je voulais mordicus achever une pièce de vers que je comptais adresser au concours des Jeux-Floraux, à Toulouse, et qu'un camarade alité à mes côtés, et qui mourut de son mal, m'avait promis de copier. Un mot me faisait défaut obstinément : je ne pus trouver ce mot et fermer mon cadre. Alors, comme Boileau quittant des vers commencés, où s'était glissée une équivoque, pour faire une satire contre l'équivoque, je laissai là mon thème et j'écrivis d'une haleine la « Ballade du Mot ». La dédicace est un tribut de reconnaissance envers un dilettante Toulousain, fils du

Digitized by Google

Nœud d'ombre ou de flamme,
Note entrée en mes accords
Qui prête à mon rêve un corps
Et lui doive une âme !

Ce n'est qu'un mot qu'il me faut,
Net, exact, précis, sans défaut
Et j'en suis en quête ;
Seul à mon dire il convient,
Rime, vit, fuit et revient,
Et me fait moquette.

Ma chimère est aux abois
Et l'éloquence est sans voix
S'il ne les féconde,
Perle dont l'éclat jaillit
Et noie et roule en son lit
Ton flot, ô faconde !

Mes soupçons l'ont entrevu
Ce frêle atome pourvu

comte Jules de Rességuier, poète lui-même comme son père et qui s'était fait, m'a-t-on dit, l'avocat de quelques-unes de mes pièces aux Jeux-Floraux.

Digitized by Google

D'un souffle et d'une aile,
Qui prend l'essor brusquement
Ou pleut du noir firmament
Comme une étincelle.

Il rampe aux joncs éplorés,
Murmure aux boutons nacrés
Du nymphœa pâle ;
Juche aux bouleaux tremblottants ;
Traîne au cristal des étangs
Sa robe d'opale,

Il rôde aux muguets éclos,
Glisse au plus tiède, au mieux clos
Du corset, ô vierge,
Que ton cœur bat de son heurt,
Dans ta gorgerette où meurt
Le thym sous la serge,

Spectre, il hante les tombeaux,
Phalène court aux flambeaux,
Lutin aux abîmes ;
Raille, orfraie, Hamlet blessé

Digitized by Google

Et perche au mât fracassé
Comme un aigle aux cimes,

Il est fruit, racine, fleur,
Écho, parfum ou couleur,
Astre ou luciole ;
Il est larmes ou gaîté,
Ombre ou subtile clarté,
Idée et parole.

Il soupire avec Syrinx,
Il menace avec le sphynx,
Tue avec Œdipe ;
Guérit par Christ ou, narquois,
Se fait arcane en nos lois,
En nos mœurs principe.

Il foudroie, arrêt sanglant,
Et flamboie au mur croulant
A Suze ou Ninive ;
Epithalame il conduit
Aux pieds de Booz séduit
Noëmi, la juive.

Digitized by Google

C'est le « Sésame ouvre-toi ! »
Le « parce que » du « pourquoi »
Qui remue un monde.
Fanfare il crée ou détruit :
Jéricho croule à son bruit
Et Thèbes se fonde.

Chiffre inscrit sur mon écu
Quand par lui j'aurais vaincu
Au tournoi d'Isaure,
Parangon tant invoqué,
Talisman, m'a-t-il manqué ?
Trompé, météore ?

Il eût, joyau souverain,
Fait mieux qu'un royal écrin
Du sabot d'un pâtre :
Comment s'est-il échappé,
Glissant de mon poing crispé
Aux cendres de l'âtre ?

Le dernier tison est mort,
Mon seuil, ma verve, mon sort

Digitized by Google

Tout redevient morne ;
L'espoir défaille en mon cœur...
— Qui me fit ce don moqueur,
La Muse ou la Norne ? [1]

La Muse, archange ou péri,
Qui réveille avec un cri
A travers les âges
L'essaim des échos sans fin ;
Sœur du jeune séraphin,
Mère des vieux Mages.

La Norne, au deuil permanent,
Du même souffle éteignant
La gloire et la joie...
— O tombe, ô gouffre au noir flux,
Quoi ! n'aurai-je eu qu'un naulus
Pour gage et pour proie ?

1. Les Nornes sont, comme on sait, les Parques de la mythologie scandinave.

Digitized by Google

XIX

O mes illusions, combien vous m'êtes chères !
O principes, vertus qu'un morne feu d'enchères
Affiche à tous les coins, disperse à tous les vents
Au gré d'hommes vendus qui trafiquent des hommes,
Ce n'est donc point assez qu'en tous tant que nous sommes,
La vie use les corps, faut-il que, decevants,
Les vices effrénés usent aussi les âmes
Et, pour nous mieux prouver que sans souffle et sans flammes,
Sont les morts,—laissent vivre un mort dans les vivants!

Rien ne nous est resté de sacré ni d'auguste ;
Nul ne s'enquiert du vrai, nul n'a souci du juste :
On ne sait que maudire, on ne sait que nier,

Digitized by Google

L'insulte ou l'anathème, au lieu de la prière
Monte aux autels souillés ; on ne va qu'en arrière ;
On ne croit qu'en celui qui sait calomnier.
La tombe revomit les monstres fatidiques,
C'est à qui crachera sur les vertus pudiques,
Judas cherche en tous lieux un Christ à renier.

On voit gravir sans honte au pouvoir qu'ils exercent
D'incapables rhéteurs, — que des rhéteurs renversent,
Relancés à leur tour d'un ramas d'agresseurs, —
Leurs actes, décriant la liberté qu'ils vantent,
Pour la liberté même en secret m'épouvantent ;
Ce qui hante leur lèvre est proscrit de leurs cœurs.
C'est au rang des tyrans qu'aspirent les esclaves :
Les opprimés d'hier, secouant leurs entraves,
Aujourd'hui triomphants demain sont oppresseurs.

Digitized by Google

XX

...Quid me alta silentia cogis
Rumpere

VIRGILE. (*Eneide*)

A MM. LES RÉDACTEURS DU JOURNAL *L'AVANT-GARDE*

RÉPONSE A UNE OFFRE DE COLLABORATION

La vie aux meilleurs se fait pire ;
Ingrate au talent qui surgit,
Mieux souille et dévore ou déchire
Qui pense mieux et mieux agit.
Allant au conflit qu'on affronte
Il faut qu'on sache et qu'on y compte
A qui la gloire, à qui la honte,
Butin au hasard recueilli....

Digitized by Google

Si j'insulte à vos espérances
Pourquoi provoquer mes souffrances ?
Amis, vous irez à mes transes !
Nous allons ensemble à l'oubli !

Ames hautes à la voix fraîche,
Quand vous me voyez lâcher pied
Ne descendez pas de la brèche,
Ne renoncez pas au trépied !
A peine à la robe virile
J'avais droit, votre élan fébrile,
Me secoua... flamme stérile !
Aux yeux éteints tous cieux sont noirs.
Frères, je succombe aux épreuves :
La gloire récuse mes preuves ;
Notre amante a fait bien des veuves...
Mais votre aube est loin de mes soirs !

Luttez donc, sans borner vos rôles
A du bruit, des cris, des concerts ;
Sans dépenser rien qu'en paroles
Votre énergie et vos pensers

Digitized by Google

Citoyens non moins que poètes
Ne rêvez pas seulement... faites ;
Cœurs éloquents et voix discrètes
Occupez votre âme et vos mains
Les hommes n'ont pas que la lèvre ;
Il est, ferments d'une autre fièvre,
D'autres instincts dont l'orgueil sèvre...
— Quant aux rapsodes surhumains

Le seul chemin n'est pas leurs traces
Ni leur gloire le plus haut but ;
Les talents, quoi qu'en dise Horace,
Sont dons de luxe et de rebut.
C'est vraiment une ignominie
Qu'on exalte ainsi le génie
Et qu'on voue autant d'ironie
Et de mépris aux dons meilleurs ;
Qualités plus humbles, plus saines,
Non moins divines, plus humaines,
Qui rendent les âmes moins vaines
Et qui fécondent mieux les cœurs.

La vertu sifflée et proscrite

Digitized by Google

Qui comblera-t-on d'honneurs vains ?
Un vain savoir, un faux mérite,
Des jongleurs ou des écrivains ?
Un sophiste qui nous enchante ?
L'histrion qui danse ou qui chante ?
L'illustre apôtre sycophante...
Pour qui le socle ? à qui le dais ?
A la loyauté suspectée
D'un augure, pontife athée ?
Est-ce pour Zeuxis ou Tyrtée ?
Arthémidore ou Naucydès ?

Pendant ce temps la terre ingrate
A tué Brown : — Falstaff en rit ; —
Les sages pleurent sur Socrate
Et laissent frapper Jésus-Christ.
En naissant, chacun semble apprendre
Le nom, les hauts faits d'Alexandre ;
Vieux redemande sans comprendre
Ce que fut Codrus ou Cécrops...
Cambyse est un dieu pour son ère
La foule en la vôtre vénère

Digitized by Google

Presque un poète en Lacenaire,
En Bazaine presque un héros !

Ainsi va le monde et l'histoire,
Écume flottante d'horreurs,
Surnage en ton gouffre, ô mémoire,
Lourd d'épaves et noir d'erreurs !
Vices, vertus, crimes sans nombre,
Tout pêle-mêle y croule, y sombre ;
L'oubli recouvre de son ombre
L'héroïsme et la lâcheté ;
La vérité, comme un vain songe,
D'abord s'éclipse ; le mensonge
Plus lent s'efface... enfin tout plonge
Sous le flot à peine agité.

Mais à l'écart s'ouvre une voie,
Étroit chemin, fort peu hanté,
Où, meurtri, s'avance avec joie
Le renoncement insulté.
Maint sage s'y traîne et n'existe
Que pour les souffrants qu'il assiste

Digitized by Google

Plus d'un génie obscur et triste
S'y réfugie, effarouché,
Illustre y croupit dans la fange
Et le pain qu'il gagne et qu'il mange,
Fruit de quelque labeur étrange,
Est accordé moins qu'arraché.

Triomphez ! Moi, rien ne m'abuse ;
Morts sont mes vœux, morts mes désirs ;
Et je ne demande à la Muse
Que des travaux, mes seuls plaisirs.
Jetant les saints germes voraces
Au sein fécond des fortes races,
Je rattache mes pas aux traces
Des penseurs et des agissants ;
Des vertus l'aspect seul m'anime ;
La plus humble est une âpre cime.
Avec elles tout est sublime,
Sans elles tout n'est que néants.

Digitized by Google

XXI

Et toi, tendre *Zéphyr*, va lui dire à l'oreille
Que les vœux de son cœur vont bientôt s'accomplir ;
Baise ses blonds cheveux et sa bouche vermeille :
Ton message est doux à remplir.

REINE GARDE.

A RISETTON

Ton souvenir en ma mémoire
Toujours renaît, plus doux toujours ;
De tes beaux yeux, qu'un rayon moire,
Je sens les regards de velours.
Émue ou tremblante d'ivresse
Ta voix vibrante me caresse ;
Son doux accent, chaste et vainqueur,
Ainsi qu'un doigt vivant me touche ;
Tes refrains, ton rire moqueur,

Digitized by Google

Tes baisers, mon oiseau farouche,
Pêle-mêle errants sur ta bouche
Vont de tes lèvres à mon cœur.

Comme d'un pur lis qui s'entr'ouvre
S'exhalent parfums et splendeur,
Quels trésors d'amour, de pudeur,
En ton âme l'âme découvre,
Et quel rayonnement te couvre
D'éclat, de charme et de candeur !
Ta douce prunelle limpide
Au bleu si pur et si profond
Où la pensée, aile rapide,
Passe et laisse un éclair au fond,
Ta lèvre fine et demi close
Où, comme un papillon furtif
Qui revient sans cesse à sa rose,
Glisse un sourire fugitif
Qu'on voit moins qu'on ne le soupçonne...
— En ta grêle et douce personne
Tout est charme, perfection
Et native distinction.

Digitized by Google

D'un chaud regard de tes prunelles
Rassure mon cœur agité ;
Laisse-moi toucher tes mains frêles,
Tes blanches mains d'enfant gâté.
Permets à mes vœux, à ma lèvre...
Non ? tu crains mon souffle, ma fièvre ?
Ah ! rigueurs sans cause et sans nom !
Mon respect lui-même te blesse ?
Du moins laisse à ton cou mignon...
Au linon blanc qu'il froisse... laisse
Aux blonds frisons de ton chignon...
Aux rubans roses de ta coiffe...
Eh quoi ! non encor, toujours non !
Ah ! que je meure ou je t'ensoiffe
De mes désirs, de mes ardeurs,
De mes tourments, de mes ivresses ;
Fais-moi partager tes froideurs
Ou partage enfin mes tendresses

Digitized by Google

Digitized by Google

XXII

Omnia sicuti est.

UNE PLAINTE

L'homme est la vision qui surgit et s'efface.
Vers l'espoir il se tourne, au destin il fait face,
Fait choix d'un vaste but, marche à quelque néant,
Enfante un vain projet qu'il caresse sans trève,
Souffre, lutte et s'affaisse au seuil de son beau rêve
Comme Moïse meurt au seuil de Chanaan.

J'ai trop mal distingué, trop épris du mensonge,
Le vrai du chimérique et le réel du songe :
Pour moi rêver fut vivre et vivre était rêver.
O réveil du tombeau, fais-moi tout mieux comprendre :
En mon œuvre il est temps que je sache m'y prendre
Quand sonne l'heure d'achever...

Digitized by Google

J'ai vécu... mais comment? A quel prix? — Est-ce vivre
Que manquer de loisirs et sans trève poursuivre
Un denier dérisoire en des labeurs grossiers,
Accouplé pour remplir une tâche insipide
A quelque affreux goujat vicieux et stupide,
Moi qui meurs du dégoût des seuls écrivassiers !

Le sort et l'enfer seuls ont ces rigueurs sans borne
De river côte à côte et meurtrir d'un joug morne
L'antilope des monts et le bœuf du sillon ;
La souffrance et l'espoir, le martyre et la honte ;
Impur anneau qui rampe, aile qui plane et monte,
Le crapaud immonde et l'aiglon !

Ce qui mêle de biens nos maux, de miel l'absinthe :
Amour chaste et vainqueur, amitié pure et sainte
N'ont qu'un éclair furtif comme un jour des hivers ;
Innocence, vertus, dévoûments, héroïsme
Sont des masques trompeurs que revêt l'égoïsme
Et dont l'hypocrisie, en sœur, nous a couverts.

O désillusion ! ô spectre au doigt farouche
Qui viens clore mes yeux et fermer notre bouche,

Digitized by Google

Et souffler en nos cœurs sur le céleste feu,
Tu restes aux souffrants quand tout les abandonne;
Toi qui sais combien peu la vie aux hommes donne
Et combien la mort leur prend peu !

Seule tu nous dis vrai... viens, sois ma seule amante!
Sois ma muse ! fais-toi pour moi douce et charmante,
O fantôme sinistre au noir flanc décharné !
Reçois-moi dans tes bras : voici ma dernière heure ;
Toi qui vins me bercer dans notre humble demeure
Quand j'étais petit nouveau-né !

Mais obscur même, et même en ce siècle où nous sommes,
Le poète encor donne à ses frères, les hommes,
Sa pensée et son bras, son sang et ses sueurs ;
Il doit chanter sa mort, il doit gémir sa vie,
Et quand à son flambeau l'étincelle est ravie
Son front verse plus de lueurs.

Des langes au linceul, chrysalide avortée,
L'âme se traîne ; l'âme, avide et dégoûtée,
Trouve partout mécompte, imposture et douleurs ;

Digitized by Google

Mais aux maux d'ici-bas il est un prix céleste ;
Mais Dieu demeure à ceux à qui la vertu reste :
Dieu, la foi, la tombe et des pleurs !

Digitized by Google

XXIII

A M. DE BRUNHOFF

Vernon semper viret.

VERNON — VINGT MINUTES D'ARRÊT

Le merveilleux certes abonde
Aux climats que vous visitez,
Et le site où vous habitez
Offre un spectacle unique au monde ;
Mais si, de loisirs rebuté,
Tout au changement qui ranime
Vous allez, en flâneur hâté,
A toute vapeur emporté
De Paris, la cité sublime,
Vers Rouen, superbe cité,

Digitized by Google

Dès que vous entendrez qu'on crie :
« Vernon ! Vingt minutes d'arrêt ! »
Prenez terre, ami, je vous prie.
C'est l'escale ! le lazaret !
C'est la cité blanche et fleurie ;
Le coin le plus gai, le plus vert
Du plus doux ciel d'azur couvert
Au seuil de ma chère Neustrie.
Depuis vingt ans c'est la patrie
Où mes pas se sont attachés
Moins que mon cœur. Ici j'habite
Des murs bien nus de cénobite ;
Mes jours y rayonnent, cachés.
Là sont mes fraisiers, mes abeilles,
Mes bouquins et mes manuscrits,
Mes semis de roses vermeilles ;
Quelques oiseaux, l'hiver nourris,
Sur mon seuil vendangeant mes treilles
Y trouvent, l'été, des abris.
Comme en joie ils se mettraient vite
Le cœur du poète et son gîte
Si, pinson moins familier,

Digitized by Google

Donnant vos chansons pour loyer
Vous preniez, ami que j'invite,
Mon foyer demain pour foyer !

A fuir son Louvre ou sa chambrette
Et Paris, — l'ardente prison, —
Le temps qu'il fait et la saison
Tout pousse, et vous que rien n'arrête
Laissez au clou la clé des champs !
Aux *extra-muros* alléchants
Prêtez-vous donc, quand tout s'y prête...

Si vous saviez la fraîche paix
Et les verts ombrages épais
Au centre même de la ville !
Le bois, par couple de tilleuls,
Descend jusqu'au fleuve tranquille ;
Par couples aussi, seuls à seuls,
On a, du fleuve aux rives nues,
Le choix entre les avenues
Pour monter jusqu'aux bois remplis
De sources, d'oiseaux et de nids.

Digitized by Google

Il en est jusque dans les rues
Des sources, des nids, des oiseaux;
Partout des feuillages, des eaux,
Et vous apprécîrez le charme
Que fauvettes, chardonnerets,
Rossignols même des forêts,
Jusque sur notre Place d'Armes,
Si furtifs aux heures du bruit,
Viennent boire et jaser la nuit...

Aimez-vous et trouvez-vous gaies
La hêtrée aux dômes mouvants
Où les lueurs tremblent aux vents,
Et les sombres châtaigneraies ?
Aimez-vous les grands pins altiers.
Et les âpres et doux sentiers
Qui conduisent sous les futaies
Très loin de tout vestige humain?
Aimez-vous les bruyères vierges ?

Les pèlerins portant leurs cierges
Vers Saint-Mauxe, un rosaire en main,

Digitized by Google

Ont l'aspect et le voisinage
De ces trésors. Sur le chemin
Est un autre pélerinage
A des tombeaux non moins sacrés
De non moins de culte entourés.
Là sont tombés, — est-ce une chute? —
Frappés en face dans la lutte
Entre deux grandes nations
Pour de mesquines questions
Quelques héros, soldats de France.
Là, Vernon recueillit leur os :
Vernon leur a dû sa défense ;
Eux, ils lui devront le repos
Ensemble, à l'abri de l'offense,
Comme autrefois sous nos drapeaux...

Là tout parle un langage austère
A l'âme en muette oraison.
Nul jamais sans y faire taire
Son pas, son rêve, sa chanson,
Ne hante ce lieu solitaire ;
Et jamais le pâtre, attardé,

Digitized by Google

Sur l'inscription tumulaire,
Sans frisson ne s'est accoudé...

L'œil de là voit au loin les rives
Des deux fleuves mêlant leurs flots,
Les côteaux rocheux, les îlots,
Les clochers, la Tour-des-Archives.
Le plus varié des tableaux
Y déroule ses perspectives :
Voici les Valmeux devant nous,
Grand-Val, sa gorge où, sous les saules,
Les genêts d'or vont aux épaules
Et les menthes jusqu'aux genoux.

Dans son moins bienséant chapitre,
Dont Voltaire a transcrit le titre
En laissant aux choses leur nom,
Rabelais a vanté Vernon
Pour sa « septembrale purée »
Dont le bouquet et le renom
Seraient allés jusqu'à... Chinon.
— Qu'en d'autres lieux soit Vernon autre

Digitized by Google

Je n'en veux savoir qu'un : le nôtre ; —
Quoiqu'il en soit de ce point-ci
Ce n'est pas moins chose avérée
Qu'on court aux bouchons de Bizy
De tous les points de la contrée,
Comme ailleurs aux caves d'Ezy
Et qu'il s'y trouve, les dimanches,
Nombreux couples le bras aux hanches,
Danses, chansons, jeux et festins,
Rires, intermèdes clandestins,
Et jours lumineux et nuits blanches...
Nous tâterons ensemble aussi
Des distractions de Bizy :
Vous raffolerez de ses charmes ;
Et si vous êtes bientôt las
De grosse joie et de vacarmes
Une retraite est à vingt pas
Très riche en tout autres appas :
Nous y fuirons jeux, ris et danses ;
Nous reprendrons nos confidences
Avec la rêverie à deux...
Là ce sont gerbes jaillissantes

Digitized by Google

Et nappes liquides glissantes
Sous de grands massifs ténébreux
Aux clairières resplendissantes ;
Discrets sentiers, gîtes ombreux,
Grottes, noirs quinconques superbes,
Ruisselets épars dans les herbes :
Tout s'y trouve ; un vaste horizon
S'y déplace et s'y renouvelle
A chaque pas sur le gazon.
Sphinx ailés, Chimères, Statues
De mousse ou de lierre vêtues,
Portiques, terrasses, gradins,
Y font rêver à ces jardins
Où le conteur arabe amène
Ses Hassans et ses Noureddins,
Où s'attardent les paladins
D'Arioste, où la « Docte Reyne »
Après Boccace a convié
Toute une immortelle semaine
Un docte siècle émerveillé... [1]

1. La reine Marguerite de Navarre et l'Heptaméron.

Digitized by Google

La vaste et splendide demeure!..
Pour qu'on vienne en paix s'y grouper
A peine faut-il y frapper :
Elle est close, or, presque à toute heure,
En ce lieu de délices plein
On laisse à tous liberté pleine,
Et l'hospitalier châtelain
Est moins connu que son domaine...

A la bénir habitués,
Les souffreteux, les dénués,
Savent quelle est la châtelaine...

Digitized by Google

Digitized by Google

XXIV

Aimez pour être belle, aimez pour être aimée.

A LOUISE ***

L'amour revêt nos corps des splendeurs de notre âme
Et comme le jour naît à l'heure où l'aube luit,
L'aube de la beauté monte au front de la f mme
Quand l'amour en son cœur naît et s'épanouit.

Jais ou saphyr, son œil épanche aux yeux la flamm
Qu'un pleur tremble à ses cils, un prisme y monte et luit ;
Sa voix est harmonie et son souffle est cinname :
Tout en elle séduit, charme, énivre, éblouit.

Mais un jour le duvet et l'éclat de la pêche
Abandonnent la joue et délaissent le teint,
La lèvre se flétrit et le sein se dessèche ;

Quand s'est éteint l'amour l'œil se voile et s'éteint,
L'accent qui caressait devient morne ou revêche
Et, sur l'or de la nuque, un givre à flots déteint.

Digitized by Google

Digitized by Google

XXV

Plus tost mourir que changer ma pensée.
Clément Marot.

RÉPONSE

A M. M***, QUI M'AVAIT ENVOYÉ UNE PIÈCE DE VERS
ÉCRITE EN UN STYLE
UN PEU VIEILLOT MAIS EXCELLENT

Vous me reprochez « que j'oublie
Les nœuds que nos cœurs ont formés, »
C'est une erreur ; ces nœuds aimés,
A jamais leur faisceau nous lie ;
Et dès que vous m'avez souri,
Au premier mot, au premier cri,
Vous le voyez, je me rallie.
Ce sont d'éphémères liens
Que le temps brise, — oui, j'en conviens,

Digitized by Google

Sous l'âge avant l'âge je plie ;
De peu de gens je me souviens ;
A peu de gens, hors ceux que j'aime,
Je m'intéresse et vous préviens
Qu'à toute peine je parviens
A m'intéresser à moi-même.
Aussi hors vous, meilleur qu'autrui,
L'univers entier m'abandonne
Et moi-même, dans mon ennui,
Je crois vraiment, — Dieu me pardonne, —
Que je fais un peu comme lui !...

Dans votre sévère exigence
Quelques vers, bien ou mal tournés,
Qu'à vous seul j'avais destinés
Vous les taxez de négligence...
Mais renoncer au sans-façon
Qui sied fort à mon indigence
Serait me priver sans raison
De mes titres à l'indulgence ;
Car on exige plus de fonds
Et des aperçus plus féconds

Digitized by Google

En remarques comme en pensées,
Force sentiments plus profonds,
Nombre d'images plus sensées
En traits plus fins mieux esquissées
De tout ouvrage bien écrit :
J'écris assez mal : bien m'en prit ;
Beau style engage à trop : c'est comme
Un très bel homme sans esprit
Paraît plus bête qu'un autre homme.

Puis... toujours, sans trève, arrimer
Des mots, encor des mots... — rimer ?
A quoi bon s'y rompre la tête
Et dans ce néant s'enfermer !
J'ai ouï-dire, et crois, et répète
Qu'on peut être un très grand poète
Sans avoir jamais fait un vers ;
Que c'est une absurde manie,
Un ridicule et sot travers
De ne chercher flamme et génie
Qu'en des livres, ne faisant cas
Que des systèmes, du fatras,

Digitized by Google

Du grimoire qui s'y rencontre,
Quand la nature à nos yeux montre,
Le cœur au cœur exhibe en nous
Ce qu'à de meilleur, de plus doux,
Le vrai, dont est d'abord saisie
L'âme saine, et qui plaît à tous,
Et qui n'est pas sans fantaisie
Ni sans charme. — Humain et divin ! —
N'est-ce pas un songe assez vain
Que la vie ? Et chose assez brève !
Un art qui, loquace, s'élève
Sur l'aile des mots ampoulés
Et qui heurte aux cerveaux fêlés
Sans atteindre à rien, — fut-ce au rêve,—
Est-il ce *necnon plus ultra*
But transcendant, suprême faîte
Dont, tout compté, son œuvre faite,
L'homme actif s'énorgueillira ?
La vraie éloquence est pensante,
Fait penser, agir, agissante ;
L'autre en est l'ostentation,
L'erreur ou la traduction.

Digitized by Google

Qu'est-ce qu'un agenceur de phrases
Aux plus ou moins feintes extases
Près du poète « en action ? »
Que sont les plus « doctes emphases »
Près du beau trait le moins vêtu
De toute jactance « héroïque ? »
La plus fière strophe, sais-tu ?
C'est une modeste vertu ;
C'est l'indifférence stoïque
Du juste élevant, abattu,
Sa protestation muette.
Un fort bon style de poète
C'est le dernier cri de d'Assas,
Optant, sous des piques levées,
Entre le crime et le trépas :
Voilà des œuvres achevées
Qu'une Iliade ne vaut pas
Et moi, grossier, je trouve exquises.
De ceux qui se les sont acquises
Richelet va-t-il au talon ?
S'il faut agir, quitte à se taire,
Une grande âme en sait plus long

Digitized by Google

Que tous les rhéteurs de la terre.
Ce principe est-il votre loi ?
Et suis-je ou non dans l'hérésie ?
C'est là que commence pour moi
Et triomphe la poésie...
Son domaine a toujours été
Quelque mâle réalité.
Le cri plaintif que Millevoye
Aux échos de la tombe envoie,
Suave et doux gémissement,
C'est lui-même, et c'est son tourment,
C'est sa vie, et sa destinée,
Et s'il est jusqu'à nous venu
Ce chant tant aimé, si connu,
C'est qu'il y met son âme à nu,
Son âme à souffrir entraînée,
A se plaindre, à vivre obstinée :
Le poète en ce morne pleur
Est immortel, malgré la « Parque » ;
Son génie était sa douleur.

Il en fut ainsi de Pétrarque :

Digitized by Google

Son génie était son amour.

Allant au but par maint détour
Quand le ciron même a son heure
Aurai-je à quelque jour mon jour ?
Vivrai-je avant que je ne meure ?
Serai-je poète à mon tour
Par quelque rayonnante joie ?
A de funèbres maux en proie
Aurai-je une aile en quelque azur ?
— L'athlète trop jeune est peu sûr
De son fer, l'auteur de son verbe.
En style plus ou moins superbe
Je l'ai crié, pour mon acquit,
Ne sais trop ou ni bien à qui [1]...
Or, sans être fils de Créqui,
Ni petit cousin de Malherbe,
A l'instar des « preux chevaliers »
Je fais sans hâte et sans alarmes,
En secret, la « veille des armes »,
Par le chemin des « escholiers »

1. Épître à Jules Prior.

Digitized by Google

En chevauchant si je m'amuse
A courtiser cette autre muse
Fille des loisirs et des arts,
Chère aux oisifs, chère aux bavards,
Vous savez trop comment j'en use ;
Combien peu de moments trop courts
Je puis donner à des discours
Et consacrer à mes poursuites.
Aussi « nos rapports » sont « sans suites » ;
Mes pas vers le but où je cours
Ressemblent à certaines fuites
Je suis pourtant l'humble « varlet »
De la dame, et « porte ses chaînes, »
Et « souventes fois » révélai
Qu'elle habite aux forêts prochaines,
Où le muguet, sous les grands chênes,
Égrène dans le serpolet
Ses blanches clochettes de lait.
Son cri sort aux claires fontaines
Du gai babil du ruisselet ;
Elle s'envole du cytise
Avec l'abeille suit la brise,

Digitized by Google

Devient guêpe au corsage d'or
Dans les lueurs, ou guêpe encor
Murmure avec mélancolie
Dans ces conques de l'ancolie
Dont le sylphe se fait un cor.
Elle hante l'air et la flamme,
Avec l'amour entre dans l'âme,
Par la pensée erre en l'esprit ;
Crée un monde avec un atôme,
Du fond d'un rêve nous sourit,
Fait d'un site tout un royaume
Et se blottit sous un vieux chaume
Dont la paille au vent refleurit...
Mais s'est-elle trouvée en face
De quelque noble dévoûment,
D'un sublime renoncement
Dont la grandeur la satisfasse ?
Elle s'incline, elle s'efface
Et dit aux sots de s'effacer,
Et révère, et laisse passer
L'héroïsme qui lutte, tombe,
Et n'a d'autre écho que la tombe,

Digitized by Google

L'oubli muet ou les sifflets
De l'éternelle calomnie ;
Les « subtils » riront, laissons-les.
— L'héroïsme ?... Geffrys, Rolets
Ont toujours prête une avani
Pour le saluer sans délais ;
Mais c'est la preuve de génie
Que j'aimerais fort à donner,
Dût tout mon talent s'y borner...

Quoi qu'il en soit, je vous adjure
De ne me renier, berner,
Éconduire ni condamner,
Et de m'épargner cette injure
Qu'aux autres je sus épargner
Et nulle excuse ne pallie :
Supposant, ami, que j'oublie
« Les nœuds que nos cœurs ont formés,
Quand « au su de mieux informés, »
C'est le seul faisceau qui relie
Les jours que j'attends de la vie
Aux jours morts, qu'eux seuls ont charmés

Digitized by Google

XXVI

A M. HANNOSSET

On ne vit qu'un jour pour mourir toute sa vie.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Radieuse et propice et sublime — à distance —
L'existence nous ment ; l'homme dans l'existence
Ne trouve que mécompte, imposture et douleurs ;
Tout refuge trahit, tout appui se dérobe ;
Savoir au doute mène, espoir conduit aux pleurs,
Et l'araignée à verte robe
Tend ses pièges cruels au sein des douces fleurs.

L'œuvre des siècles croule en néants éphémères.
Nos rêves ne sont pas nos plus vaines chimères.

Digitized by Google

Le vrai, comme le faux, s'exhale en visions ;
Et nous tenons, flottants de mensonge en mensonges,
A la réalité mieux encor qu'à nos songes
Par le nœud des illusions...

En vain la joie enivre et le désir consume :
Le plaisir le plus doux laisse une âpre amertume
Aux sens blasés pour qui jouir devient souffrir ;
Et puisque rien ne dure, à quoi sert de poursuivre
Au prix de jours nombreux ce qu'un jour vient flétrir ?
A peine, vermisseau que l'existence enivre,
L'homme a dit: « c'est à moi de vivre, »
Une voix lui répond : « c'est à toi de mourir ! »

Funeste est le remords, funeste est l'innocence ;
Dans les plus doux berceaux la plus douce naissance
Nous meurtrit, nous irrite et nous arrache un pleur ;
Naître mieux que mourir à souffrir nous convie ;
Soit qu'il entre ou qu'il sorte, au seuil de cette vie,
L'homme se heurte à la douleur.

Digitized by Google

XXVII

Ton funeste silence est-il inexorable ?
André Chénier.

A RISETTON

Ne vous offensez pas, ô ma beauté craintive,
De ce que mon regard s'éclaire ou s'assombrit,
Et ma lèvre joyeuse est tout à coup plaintive
Selon que votre œil bleu se courrouce ou me rit.

Si mon pied suit de loin votre route furtive,
Ne vous offensez pas : c'est un mal qui me prit ;
La vie y trouve un charme et la mort en guérit
Et ma trace à jamais sur la vôtre est captive.

J'irai, je resterai bien loin de votre seuil,
Assis sur quelque banc, l'œil fixe, l'âme en deuil
Et, si vous paraissez, plein d'une joie amère

Je fuirai... car j suis maudit et repoussé ;
Mais reviendrai, cherchant où vos pieds ont passé
Pour revoir leur empreinte, ô ma blonde chimère !

Digitized by Google

Digitized by Google

XXVIII

On est grand sans état, on est riche sans bien :
On n'a qu'à ne rien craindre et ne désirer rien.

HESNAULT.

A UN PUISSANT DU JOUR

Le silence en dit long : sourd qui ne l'interprète ;
Moins qu'un discours limpide à l'équivoque il prête,
Et suffit : — or le vôtre est éloquent, merci.
J'apprends à mes dépens qu'on perd gratis ainsi
Sur sa taille la tête à courber son échine ;
Que devant Dieu, — Dieu seul, — c'est assez qu'on s'incline ;
Et nul, n'ayant recours qu'à soi, d'espoir qu'en lui,
Ne doit, fût-ce en des riens, s'attendre à rien d'autrui.

Digitized by Google

C'est au plus sot espoir qu'un sot sans espoir penche,
Monsieur... mais quand ma plainte avec mon vers s'épanche
Si j'ai jeté vers vous les yeux, non sans émoi,
C'est que vous n'étiez pas un étranger pour moi.
Vous est-elle étrangère, à vous, la poésie
Où, puisant même ivresse à la même ambroisie,
Nous avions rapproché nos coupes? S'il est vrai
Que j'étais sur vos pas en maint champ-clos entré
Qu'importe que ma voix y fut la moins vibrante ?
— J'avais trouvé la vôtre exquise et pénétrante
Puis, sans changer de vœux ayant changé de but,
Vous, allant aux honneurs, moi, tombant au rebut,
Vous, tout à vos devoirs, aux vertus, tout aux armes ;
Moi, sans loisirs, et vous en des loisirs sans charmes
Nous en sommes venus..... au chemin parcouru.
On vous a dit peut-être et — vous n'avez pas cru ? —
Qu'aux moments d'effroyable et lugubre tempête
Où la mort chaque jour planait sur votre tête
Je m'enquis des dangers où mon cœur vous suivait :
Mon œil vous y perdit, mon cri vous retrouvait.
Impuissant et naïf j'enviais votre trace

Digitized by Google

Qui s'approchait de Hoche et s'éloignait d'Horace,
Et troublé j'admirais, non sans angoisse, non
Sans orgueil, attentif au bruit d votre nom...

Aujourd'hui si je suis ou non resté poète,
Si ma voix qu'on étouffe et votre voix muette
Au même appel jadis ont vibré... les jours morts
N'ont rien laissé vivant qu'avortement, remords...
Insensé qui s'attarde et s'acharne sans trève
A vouloir ranimer un rêve, ombre d'un rêve.
Vous ne me devez rien pour avoir essayé
Que je vous aie un jour en passant coudoyé
Et je m'oublie à tort si j'ai de la mémoire.
Puis ce n'est pas qu'en vous qu'il faut cesser de croire:
Je m'annonce en poète... — un titre à contester ? —
Soit : j'en puis être indigne et l'ai pu mériter.
Terre et cieux, l'âme humaine, et nos cœurs, et la vie
Tout change, et tout au monde à changer nous convie:
Des jours que j'ai vécus, des maux que j'ai soufferts,
Mes sentiments, mes goûts, mes instincts, mes pensers
Ont subi l'influence ou propice ou funeste,
Et de ce qui fut moi peu de chose en moi reste·

Digitized by Google

Oui, tout change et nous change, et durer, c'est changer ;
Je me sens en moi-même à moi-même étranger.
Une âme s'est greffée en mes flancs sur mon âme :
La vie encor s'y trouve, absente en est la flamme.
L'ironie et le doute et l'opprobre et l'ennui
M'ont fait autre, et leur souffle et leur ombre m'ont nui,
Mais si sur ces débris surnage un caractère...
— On sait qu'un vil contact, trop fréquent, nous altère ;
Que chacun prend à tous, laisse à chacun de lui,
Et vient à différer de soi mieux que d'autrui...
Mais, n'eût-il plus sur terre un nom dont on le nomme,
L'homme a-t-il tant perdu qui s'est fait, qui reste homme ?

D'aucun secours nanti, d'aucun espoir leurré,
Ne pouvant être grand j'ai tâché d'être vrai.

Bien que le vrai souvent soit l'erreur d'une vie
Rien mieux qu'un homme vrai manque à tout faux génie,
Et l'homme, en un roi-même, et même en un géant,
Est le néant encor moins empreint de néant.
Donc, Monsieur, je suis serf, bouvier, porcher, qu'importe ?
Ai-je un cœur droit et franc ? Une âme simple et forte

Digitized by Google

Qui, toute à ses devoirs, n'en veut rien éluder ?
Peut-être qu'il suffit d'un point à décider
S'il tient à ce point seul qu'on plane au démérite.
Mais ainsi que les chi ns que la détresse irrite
L'homme aboie aux haillons. Avec vous tous ont dit
Que si l'artiste en moi, piteux, reste inédit,
L'homme y doit être nul... — L'artiste? eh! suis-je en somme
Ce que voulut un jour être Dieu même : un homme ?
C' st comme homme que Dante ou Montaigne écrivait.
Pour compter parmi ceux que Platon proscrivait
Il faut être celui que, tenace et caustique,
Diogène, à tâtons, en plein soleil d'Attique,
Cherche et ne trouve pas en Alexandre... il faut
Avoir le peu qui fait qu'on vit, qu'on est, qu'on vaut,
Est tout, ne mène à rien si le prestige manque :
Car nul n'est un héros s'il n'est un saltimbanque...
Et pourtant, — lorsqu'il veut tailler des demi-dieux,—
Dans un Barra trop jeune, un Mathathias trop vieux
Et chez des déchus même il en trouve l'étoffe,
Le doigt qui, récusant bravache et philosophe,
A su d'un rang servile et des reins d'un voyou
Tirer Debergue et mit un César... Dieu sait où.

Digitized by Google

Certe un labeur vulgaire et grossier me sustente.

Heureux quiconque exerce un métier qui le tente !
Nul gagne-pain n'est vil avec honneur rempli.
J'ai su vivre courbé sans en garder le pli,
Mais j'aurais du génie, et beaucoup, mon chef-d'œuvre
Serait encor ceci : trente ans rester manœuvre ;
Sans décroître ou déchoir trente ans languir, luttant
Avec constance contre un mauvais sort constant,
Isolé, morne, en butt en mainte circonstance
A quelque dégradante ou stupide accointance ;
Pur, malgré plus d'un louche ou vénéneux contact ;
Amoindri d'heure en heure et cependant intact
S'il me reste âme, cœur, conscience et pensée...

Quant à ce qu'il advint de ma supplique... osée,
C'est à moi, non à vous, que je m'en prends : je sais
Que l'abandon se rive au flanc des délaissés.
Je sais que le mépris, qui souille et déshonore,
Suit de près la pitié sa sœur, qu'il la dévore ;
Je sais qu'être opprimé, faible, obscur, inconnu,

Digitized by Google

C'est pis qu'être coupable : on est plus mal venu.
Et puis, de m'être utile ayant eu la puissance,
« Vous m'avez dispensé de la reconnaissance »,
Lourd faix, joug dur aux bons, piège où le cœur se prend :
« Vous ne pouviez me rendre un service plus grand »,
Dirais-je, si j'osais enfler ma voix au rôle
Du hobereau qui tint cette fière parole,
Avec lui m'acquittant, comme lui morfondu,
Par un merci superbe... aux rois eux-mêmes dû.

Digitized by Google

Digitized by Google

XXIX

ENVOI

EN COMMUNICATION DE LA PIÈCE QUI PRÉCÈDE

A M. A*** M***

Que m'importe plaire ou déplaire
Aux plus puissants, aux plus altiers !
Ma voie est loin de leurs sentiers.
Je n'attends d'eux aucun salaire.
Leur bienveillance ou leur colère
Ne me trouble d'aucun émoi...
Contre moi que peuvent-ils faire ?
Que peuvent-ils faire pour moi ?
Me rendront-ils ma vie usée
A lutter, objet de risée,
Contre mes instincts et la faim ?
Feront-ils, touchant à ma fin,

Digitized by Google

Que je revive et m'intéresse
A ma fortune, à ma détresse ?
Est-ce que leurs efforts rendront
Sève éteinte et flamme envolée
A mon cœur éteint, à mon front
Où s'entasse affront sur affront,
Où rampe la pensée ailée !
On me navre et je me tairai...
Nul intérêt ne me bâillonne,
Je suis libre et m'interdirai,
A moins d'avoir l'humeur brouillonne,
D'être loyal, sincère, vrai
Envers tel qui rien ne me cache ?
Et je choisirai tout à coup
Pour me river à ce licou
L'heure où de moi tout se détache
Et je me détache de tout...
Ce serait trop bête et trop lâche !

Digitized by Google

XXX

Vade retro

A DES VAINQUEURS

Aux temples entre-t-on comme en un vestiaire ?
Et les seuls attributs soustraits au sanctuaire
Donnent-ils droit au dais, à la chaire, au trépied !
Quand, au lieu du héros, ce n'est qu'un vil comparse
Qui monte au char sacré, la pompe est une farce :
C'est au victorieux que la victoire sied !

Arrière écrivassiers aux banales emphases !
Un factice délire et de feintes extases
Sont-ce là ces ferveurs, promptes à s'exhaler,
Frémissantes d'émoi, nerf de nos périodes,
Choc d'épée ou fanfare et qu'on voit dans nos odes
Passer et luire et faire ou songer ou trembler ?

Digitized by Google

Vous croyer simuler ces dons sacrés, vous dites :
« Tonnons ! » vous remuez vos lèvres interdites,
Vous secouez des mots froids qui retombent morts ;
Faisant rage ils nous font pitié vos ïambes frêles.
Mais où sont les éclairs ? les foudres, où sont-elles ?
Même quand vous hurlez tout brait en vos accords !

Quelques-uns d'entre vous ont dit comme en un rêve :
Sur un rythme moins haut notre alto mieux s'élève ;
Au lieu du lourd clairon prenons flûte ou pipeaux !
Mais au noir flanc du faune il est un souffle vaste :
Que le Nil soit sans borne et féconde ou dévaste
Au lit du ruisseau même il faut encor des eaux...

Ne croyez pas qu'un masque, un grelot mieux vous serve,
Qu'on fait rire ou pleurer sans ris, sans pleurs, sans verve :
Il est sérieux d'être un bouffon excellent ;
Vous à qui rien de bon, rien de vrai n'est possible,
Plaute vous semble en vain mieux qu'Eschyle accessible :
On ne surprend jamais le secret du talent.

Mais quel tort vous auriez de garder le silence !
Vogue, lucre, succès, honneurs, joie, opulence,

Digitized by Google

Sont à vous ; que vos vers n'aient au loin point d'échos,
Votre œuvre avant vous-même entre au gouffre et s'éteigne,
Ne vous suffit-il pas qu'on vous loue, on vous craigne,
La foule vous admire et vous pleurent les sots?

Quant aux poètes vrais, tout à leur but suprême,
Étrangers au succès de leur cause elle-même,
Du beau, du vrai, du juste épris et convaincus,
Ils ont toujours été, comme au siècle où nous sommes,
Les premiers chez les dieux, les derniers chez les hommes,
Recusés et sacrés, indomptables, vaincus.

On dénigre, on repousse, on exècre qui pense.
O médiocrités, c'est vous qu'on récompense !
Un grand mérite offusque, exaspère et se nuit,
Tombe sous le mépris et la haine ou le glaiv ,
Puis sur sa tombe obscure une aurore se lève :
Son œuvre monte au jour quand il entre en la nuit.

J'ai dit ; mais, à travers ma colère assouvie,
Sans pouvoir malgré moi porter aux sots envie
J'étais pris de pitié pour leurs palmes d'un jour ;

Digitized by Google

Des talents sans vigueur le sort vaste et sublime,
Leur orgueil satisfait, qui comble en eux l'abîme,
Le Capitole même, où tous vont tour à tour,

Rien ne supplée au don rayonnant du génie...
Et s'ils n'ont point la verve et n'ont point l'harmonie
C'est qu'Amour, ce foyer qui crée et luit vainqueur,
N'a mis en aucun d'eux sa sève ni sa flamme :
Pour avoir du génie il leur faudrait une âme,
Et s'ils n'ont pas d'esprit, c'est qu'ils manquent de cœur!

Digitized by Google

XXXI

Et c'est un hymne que son nom.
LAMARTINE

A RISETTON

Quand le soleil aux cieux se lève,
Le bois où s'exile la nuit
Frissonne et jase comme en rêve,
La vast mer s'émeut et luit,
La plaine rayonne et murmure :
L'âme immense de la nature
Semble renaître, tout revit.
Il n'est pas un coin de saulaie,
Une touffe d'herbe, un buisson
Qui ne tressaille, ne s'égaie
Et ne fleuronne et ne bégaie
Une pensée, une chanson.

Digitized by Google

L'amour ressemble à la lumière
Et son aube est tout un printemps
Qui hante palais et chaumière,
Resplendit et fait éclatants
Le cœur et l'âme et la paupière
Du plus obscur et du plus sot :
Des plus dénués c'est le lot.
C'est l'unique but où prétendent
Tous les vœux ; le seul pôle où tendent
L'homme en bas, les mondes là haut.
Il vient de Dieu comme la vie.
En toi qui me le refusais
Et l'amour et moi méprisais
Il m'a donné l'amour, Sylvie.
Si tu ne viens à l'éprouver
Tu ne viendras pas à comprendre
Comme en toi j'ai su le trouver
Malgré toi, malgré toi l'y prendre.

Digitized by Google

XXXII

Alma parens

A LA NORMANDIE

Aïeule géante et sacrée,
Mère des géants, nos aïeux,
Illustre et féconde contrée
Mes jours, Normandie adorée,
Ont en paix coulé sous tes cieux.
Soit que je triomphe ou succombe
Dans ton sein s'ouvrira ma tombe
Terre où mon œil s'ouvrit au jour...
— Par tes fils, mes aînés, grandie
Je veux te chanter, Normandie,
Hymne de gloire, lai d'amour !...

J'aime l'émail vif et splendide
De tes grands prés luxuriants ;

Digitized by Google

Tes vergers où la fleur candide
Se mêle aux beaux fruits souriants ;
Ta glèbe aux moissons généreuses,
Tes vastes forêts ténébreuses,
Tes fleuves aux saules mouvants ;
Tes collines du soc fouillées
Et tes grèves ensoleillées
Où luttent les flots et les vents !

L'œil qui remonte sur nos traces
Vers Rome et la Gaule et les Francs
Voit, mêlée à trois fortes races
D'aventuriers, de conquérants,
Surgir une race guerrière
Qui conquérante, aventurière,
Hostile à l'univers entier,
Laisse de rivage en rivage
Un sombre ou lumineux sillage,
S'ouvre un vaste et sanglant sentier.

Qu'ils suivent Roger ou qu'ils montent
La nef d'Ango, tes fils errants,
Tes rudes fils, jamais ne comptent

Digitized by Google

Les dangers, les coups qu'ils affrontent;
Les morts dont s'encombrent leurs rangs.
Leur essor convoite la terre ;
Leur joug s'étend, et l'Angleterre
Et la Sicile l'ont connu...
— Archer sorti d'un toit de chaume
Plus d'un lègue aux siens un royaume
Qui n'hérita que d'un fer nu !...

Aire d'aigle ! nid de blancs cygnes !
S'ils émigrent de tes rochers
Tes orateurs, du Forum dignes,
Tes poètes, rêveurs insignes,
Tes aiglons, soldats ou nochers,
Qu'ils aient nom Guillaume ou Corneille
L'écho de la gloire s'éveille
Au bruit de leurs pas surhumains ;
Leur trace existe, ineffaçable,
Et leur mémoire impérissable
Rayonne en l'œuvre de leurs mains.

H ureuse la cité vaillante
Qui compte un seul de ses enfants

Digitized by Google

Dans la pleïade étincelante
De nos demi-dieux triomphants !
C'est son plus fier titre, son lustre...
— Charlotte, la romaine illustre,
D'un tribun déchirant le sein,
La lionne républicaine,
Est née à Caen ; Dieppe eut Duquesne ;
Les Andelys ont le Poussin !

Tyr au berceau, sœur de Carthage
Dont croîtront l'enceinte et le nom,
Le Havre élève sur sa plage
Que hante une éternel orage
Deux bronzes : tout un Panthéon.
Ce couple d'alcyons protège
La cité qui leur fait cortège ;
L'océan à leurs pieds s'ébat :
Dominant la foul éphémère
Ils ressemblent aux dieux d'Homère
Qui surgissaient dans un combat.

Et combien d'autres que j'admire,
Grands, avec un moindre renom,

Digitized by Google

De Basselin, orgueil de Vire,
Malherbe, Thibaut, de Vernon ;
De Bertaut, Lebrun ; Fontenelle
Jusqu'aux Flaubert aux fiers coups d'aile,
Jusqu'à Bouilhet et Maupassant,
Jouvenet, Géricault, Bocage...
— Il n'a pas de dernière page
Ton livre d'or resplendissant !

O France ! ô faisceau qui défies
L'effort d'un monde et vos fureurs,
Barbares, que tu déïfies
O tourbe des folles terreurs !
Reine des Niobés meurtries,
En toi s'incarnent ces patries
Qui, mortes, revivent en toi !
Ta chute absurde est chose inique :
France, en toi seule, ô mère unique,
Tous mettent leur unique foi !

Plutôt qu'un divorce néfaste
Viennent la ruine et la nuit.

Digitized by Google

Mais à tes richesses, au faste
De ta gloire, qui plane et luit,
Nulle autre terre en dot n'apporte
Une part plus noble et plus forte
De splendeurs en butte aux affronts ;
Nulle sœur qui nous environne
N'a mieux rehaussé ta couronne
De plus de pourpre et de fleurons !

Aïeule géante et sacrée,
Mère des géants, nos aïeux,
Illustre et féconde contrée
Mes jours, Normandi adorée,
Ont en paix coulé sous tes cieux...
Soit que je triomphe ou succombe
Dans ton sein s'ouvrira ma tombe
Terre où mon œil s'ouvrit au jour...
— Par tes fils, mes aînés, grandie
Je veux te chanter, Normandie,
Hymne de gloire, lai d'amour !

Digitized by Google

XXXIII

Qu'ay-je mesfait, distes, ma chère amye ?
Clément Marot.

A RISETTON

Si tu savais combien je t'admire, et combien
Je t'aime, et que toi seule es ma joie et mon bien !
Ton seul aspect me luit, me réchauffe, m'enivre,
Et me fait trouver bon d'être au monde, de vivre,
D'avoir des yeux, un cœur ; en toi seule je sens,
J'existe : tu saisis, tu ravis tous mes sens.
Je tiens à toi par tant d'attaches si secrètes,
Tant d'intimes liens si profonds, si puissants,
Que j'ai souvent pensé que c'est toi qui me prêtes
Ton souffle et que mon être émane en moi du tien.

Digitized by Google

Que t'ai-je donc parlé de fibres, de lien ?
C'est toi qui vis en moi ; mon âme, c'est ton âme.
C'est toi le seul foyer d'où me vient toute flamme,
Le seul flambeau qui verse en mes yeux, en mon sein,
La pensée et le jour ; je n'ai pas un dessein
Qui ne vienne de toi, Risette, ou s'y rattache.
O mon rayon sans ombre ! ô mon doux lis sans tache !
Hélas ! ces biens sans prix qu'en vain j'ai convoité :
Corolle, ta splendeur ; étoile, ta clarté ;
Cette aube, ton regard ; ce parfum, ton haleine ;
Un autre en fait trophée et les convoite à peine ;
A peine il en voulut et n'est qu'à peine heureux...
— Amour seul donne un prix aux trésors amoureux.
Un époux, sans amour possesseur de tes charmes,
En jouit sans ivresse et les perdrait sans larmes...
Vois : s'exilant du seuil qu'à moi seul tu fermais,
Il hésitait, je brûle ; il comptait, je t'aimais !
Mais que t'importe, à toi, belle, encor jeune, ô femme,
Ce feu te laissant froide et consumant mon âme
Qui met avec son trouble une paix en nos cœurs
Et me cause un tourment fait de mille bonheurs ?
Tout œil à ton aspect s'éclaire, et toute bouche

Digitized by Google

Te sourit ; tu souris, mais tu restes farouche,
Insensible et distraite à mes yeux confondus
Si j'ose murmurer quelques mots éperdus...
Que peux-tu reprocher à qui souffre, s'éloigne
Et muet, consterné, par ses pleurs seuls témoigne
De cet amour discret dont tu proscris l'aveu ?
Si peu m'aurait suffi, je demandais si peu !
Respirer près de toi l'air que ta lèvre aspire,
Suivr des yeux tes pas, t'écouter sans mot dire,
Te voir enfin... te voir... — oh, fût-ce un seul moment
Sur ton seuil, dans la rue, au théâtre, à la messe
Te voir... c'était assez pour mon enivrement...
— Tu me l'avais promis... tu fausses ta promesse,
Tu reprends ta parole et m'arraches le cœur.,
O mon doux ange aimé, sylphe étrange et moqueur,
Malgré tes cruautés, malgré ton inconstance,
A toi regrets, désirs, mes vœux, mon existence !

Digitized by Google

Digitized by Google

XXXIV

La campagne n'est belle qu'avec le repos et la solitude quand on y peut goûter les plaisirs innocents que la nature nous fournit dans les bois et auprès des rivières.

Mme de Motteville.

A M. ACHILLE MILLIEN

« On se laisse aller au bien-être,
» On se raidit dans le malheur
» Tel a perdu de trop connaître
» La joie et trop peu la douleur.
» Souffrir fait l'âme plus virile,
» Le plaisir est souvent stérile,
» La douleur porte toujours fruit... »
Dites-moi, par la vie instruit,
Ces discours que les sages tiennent
Et dont ils mènent tant de bruit,

Digitized by Google

Millien, est-ce qu'ils s'en souviennent
Quand en leur corps presque détruit
L'âme souffre ? Leurs propos viennent
De leurs systèmes : un cœur franc
Seul parle en vous : j'étais mourant,
Navré, tous mes amis s'abstiennent
Et vous vous êtes prodigué...
Vous donc que font transir mes transes,
Qui charmez mes désespérances
Et n'êtes jamais fatigué
De ma plainte et de mes souffrances,
Êtes-vous riche, heureux et gai ?
Bénie alors soit votre joie ;
C'était l'avis de Salomon :
Que la douleur flétrit et broie,
Paix et bonheur font l'homme bon.

Moi, — j'en prends le ciel à partie
La Muse et votre sympathie, —
Jeté parmi les plus petits
Dans la lutte des appétits,
Des dénûments, des convoitises,

Digitized by Google

Je n'ai pas fait trop de sottises,
Trop de faux calculs, trop d'efforts,
Trop de courbettes, de feintises ;
Et laissant les plus nombreux torts
Aux scrupuleux, laissant aux forts
Fourbe, succès et violence,
Aux sots le bruit, il m'eût suffi
De la raison et du silence
Dont tant de plus sages font fi...
Je sais souffrir, je sais me taire
Et mon néant me satisfit ;
Mais il m'eût fallu, salutaire,
La liberté, quelque œuvre austère,
Les loisirs, pleins de tant d'appas
Pour tous les assoiffés d'étude
Et vivre à l'écart... — N'est-ce pas,
Ami, douce est la solitude
Quand manque la sollicitude
D'un cœur sûr, à nos maux ouvert ?

En ces chaudes saisons clémentes,
Aux bois que de choses charmantes !

Digitized by Google

Le rocher de ronces couvert,
Mille joyaux épars dans l'herbe,
L'étang, tout à coup découvert,
Sombre, lamé d'argent, superbe
Avec ses grands bouleaux tremblants
Aux lianes échevelées...
Que de surprises récélées
Aux fourrés obscurs, fourmillants
De mille étincelles ailées !
Que d'asiles profonds aux bois !
Que de silence et que de voix !
Partout dans les nids, les tanières,
Sous les plus chétives chaumières,
Dans tous les cœurs, c'est fête aux champs ;
Rien n'y manque : parfums ni chants,
Or ni velours, flot de lumières,
L'amour, ce luxe aux rois coûteux,
Échoit gratis aux souffreteux.
Les tapis amples des prairies,
La haie aux vastes draperies,
Tout chatoie et luit et fleurit ;
Le ciel descend dans l'humble mare,

Digitized by Google

L'étoile s'y baigne, y sourit.
L'arc-en-ciel au vieux saule amarre
Ses splendeurs, où luit, fulgurant,
Le reflet de gloire céleste
Qui du Thabor, — où rien n'en reste, —
Jusqu'à mon seuil, — qui rien n'en prend. —
De cieux en cieux flamboie, errant.

Je reprends un labeur agreste :
Atteint d'un mal lent à guérir
On me voit aux champs raccourir,
Je retrouve aux champs quelque sève ;
Il est presque doux d'y souffrir
Et, soit que je renaisse ou crève,
Je n'ai plus qu'un rêve, qu'un but :
Vivre et mourir, clore mon rêve
Où ma mère est née et mourut.

J'ai pourtant fait ce vœu tenace
Qui me souriait autrefois
Et dès aujourd'hui vous menace :
C'est de troquer pour quelques mois

Digitized by Google

Mes pénates contre les vôtres.
Que vous l'aimez, ce Nivernais,
Que par vos écrits je connais
Et vous faites aimer aux autres !
Qu'ils sont bons, vrais et « réussis, »
Les paysans de vos récits !
Qu'il me tarde de m'être assis
A la veillée, au coin de l'âtre,
Sur vos trébuchants escabeaux,
Tandis que le hautbois du pâtre
Fait tourner la ronde folâtre
Dans quelque bourrée en sabots...
Les voici, vos cimes chéries !
J'y retrouve les métairies
Et j'en reconnais les agres :
Les jarres de cuivre ou de grès
D'huile de faîne ou de noix pleines...
Voici les bœufs rentrés des plaines.
Eux que j'ai rêvés, je les vois,
Les caresse et je sens mes doigts
Moites de leurs chaudes haleines ;
D'un pied lent et le front baissé

Digitized by Google

Ils traînent le soc renversé.
Voici, vos chansons sur les lèvres,
Chevriers ramenant leurs chèvres
Qui du gîte ont pris le souci :
Les abords d'une ruche ainsi
Le soir sont encombrés d'abeilles,
Et vos Nivernaises vermeilles,
Vives, actives, ô Millien !
Femmes fortes au doux visage,
Avec l'insecte au brun corsage,
Aux ailes d'or, ont maint lien.

Je finis là, tant mal que bien,
Ami, cet importun message.
Je repousse toute pitié
Le vrai ment mieux que nos mensonges
Et, désormais, mort à moitié,
Je ne vis guères qu'en mes songes...
— En est-ce un que votre amitié ?

Digitized by Google

Digitized by Google

XXXV

Il était nuit, je sortis seul à travers champs;
mes pensées se heurtaient en mon sein
comme un orage dans les ténèbres.

GOETHE

SYMPHONIE NOCTURNE

O poète morne aux mornes accents,
C'est l'instant d'errer, ombre au sein des ombres ;
Les zéphyrs des nuits de leurs ailes sombres
Creusent les moissons en flots gémissants ;
La nue et ma voix sont de larmes pleines.
Les zéphyrs des nuits aux fraîches haleines
Tourmentent les flancs, à leur souffle ouverts,
Des arbres géants fleuris et tout verts:
Les zéphyrs des nuits aux fraîches haleines
En noirs tourbillons, à travers les plaines,
Roulent comme un fleuve aux grands bruits divers,

Digitized by Google

Et des coups pressés de leurs ailes sombres
Creusent les moissons en flots gémissants...
C'est l'instant d'errer ombre au sein des ombres,
O poète morne aux mornes accents !

O poète, c'est l'heure intime et solennelle
Où tout se tait, où l'homme avec tout se rendort ;
L'heure où je veille, où Philomèle
Ouvre sa gorge, où ferment l'aile,
Ainsi que le passereau frêle,
Et l'albatros et le condor ;
L'heure où les ardentes pensées
Et les étoiles embrasées
Dans l'azur planent, dispersées
Comme un essaim d'abeilles d'or !

Quand le jour luit qui suis-je ? un chétif mercenaire
Dont les valets eux-mêmes ont horreur ou pitié,
Un fou, jouet des sots, hargneux et débonnaire,
Honni pour ses vertus, pour ses talents raillé ;
Une brute servile et proscrite et sifflée
Qui va courbant les reins et rumine, accablée,
Comme un bœuf à son joug par un pâtre lié.

Digitized by Google

Le jour ma voix se noie aux clameurs de la foule,
Ma pensée est oisive, en moi je la refoule,
Je me tais, j'obéis ; je suis un pleutre, un sot :
On me le dit en face et, si je risque un mot,
Ma plainte a pour échos des rumeurs agressives.
Le bruit prête un organe aux frêles voix poussives
Dont retentit l'arène et, si j'aspire au prix,
L'envie accourt, l'envie aux pitiés corrosives...
Mon génie est un mythe au gré des beaux esprits.
« Insensé ! » dit leur tourbe. Insensé ? j'y souscris
Et chante à ma folie un hymne avec Erasme...
— A l'homme, illustre ou non, d'un art sublime épris,
Qu'importe la risée ignare et le mépris
Stupide, et la morsure aux lèvres du sarcasme ?
Enthousiasme ! enthousiasme !
Aile de flamme d'or que sent l'âme à ses flancs
Sourdre soudaine, active, immense en ses élans,
Ton souffle nous soulève aux cieux étincelants :
Viens arracher ma vie aux torpeurs du marasme
Où languit ma pensée, où croupissent mes sens !

Adieu, ma tâche abjecte ! adieu, la lutte atroce

Digitized by Google

Contre l'âpre misère et contre tous mes maux ;
Comme aux jours du Sina, comme aux jours de Pathmos
Une langue de feu m'apporte un sacerdoce
Et dans ma gorge émue elle embrase les mots,
Et vous, hommes, jalouse, inique, absurde race,
Mes pieds qu'en vos sentiers un nœud vil embarrasse,
Libres, sont au niveau des plus superbes fronts,
Et je sens passer sur ma face
La caresse d'en haut qui, radieuse, efface
Ma souillure avec vos affronts !

Enthousiasme, roi qui fais les rois ! Archange
Qui terrasses, vainqueur de nos instincts de fange,
L'âme, rebelle à soi, qui te résiste en vain ;
Oui, quand même, fatal, ton contact magnanime
Devrait tuer en moi ce qui rampe, j'anime
Et ton ardeur consume, éclair, glaive divin,
Que tu sois vie ou mort, hydre, foudre ou tempête,
Déchaîne tes fléaux, tes fureurs sur ma tête :
Le lâche les repousse et moi je m'y soumets ;
Luis, frappe, anéantis : j'expire et resplendisse ;
Fais que je plane, ô monstre, et je grandisse

Digitized by Google

Du sein de la mort même immortel désormais!

C'est toi, trépied d'Alcide, où cette Déjanire
Qu'on nomme la Pensée en traîtresse conduit
Celui qui s'éprend d'elle et dompté cède ou fuit...
— Hercule en vain s'agite, en vain son poing déchire
Et sa robe et ses chairs et sa lèvre à grand bruit
Vomit l'écume avec la plainte et le blasphème ;
C'est en vain défaillant, farouche et consterné,
Que son âme aux abois se replie en soi-même
Et que du but sacré son œil s'est détourné :
Son cœur en vain résiste en son flanc mutiné,
Il frissonne en démence aux horreurs du martyre
Mais revient pantelant, hors de soi, fasciné,
Au bûcher dont l'aspect le repousse et l'attire,
A dompter la nature et soi-même acharné...

C'est l'heure décisive où l'hippogriffe ardente
Qui pousse Orphée au gouffre et traîne Homère et Dante
Vers quelque apothéose aux échelons de feu,
Surgit, monstre évoqué par nos vœux intraitables,
Et pour nous mieux soustraire aux chutes lamentables

Digitized by Google

Nous saisit sur sa croupe aux confins redoutables
Où l'homme en nous fait place au dieu !

Est-il quelque rôle à ma taille
Que Dieu me doive et l'avenir ?
L'instant de la grande bataille
Tant reculé, doit-il venir ?
Entre-t-il en ma destinée
Que ma vie à des riens bornée
De son but toujours détournée
N'ayant rien fait, je me sois tu...
— Partout la nuit où dort mon rêve,
Où ne s'allume éclair ni glaive
Et n'amène pourtant de trève
Pour le crime ni la vertu !

Même au grand jour, ô nuit, tu flottes
Sur nos fronts d'ombres inondés ;
L'œil confond avec les ilotes
Dieux proscrits, rois dépossédés ;
Sous les voiles noirs qui nous couvrent
Le Prétoire et le Forum s'ouvrent

Digitized by Google

Non loin du bouge illuminé ;
L'infâme au pavois se hasarde ;
Malheur au passant qui s'attarde :
Pasquin, qui trébuche, nasarde
Peuple ou César découronné !

Chez qui veut payer tout abonde ;
Tout s'affiche, au marché traîné.
La gloire, en rut et pudibonde,
Est à prix d'or comme Phryné.
On rit des pudeurs disparues ;
Vierge, aux autels tu prostitues
Comme l'hétaïre en nos rues
Ton cœur et ton âme et ta chair ;
Bravoure, audace ou couardise
Rien ne vaut plus qu'on en médise ;
L'art, l'idéal faits marchandise
Vont à l'or, plus vil que le fer !

Ces noires ténèbres factices
Viennent de l'homme, sont les fruits
De ses forfaits et de ses vices...
Affreuses, pleines d'affreux bruits,

Digitized by Google

Je les exècre et les redoute ;
La crainte y plane avec le doute,
La fange y filtre goutte à goutte
Avec un sang mêlé de pleurs ;
La nuit d'en haut, suave orgie,
Nous en console aux cieux surgie
En sa paix, où se réfugie
Le génie au sein des douleurs.

J'y dérobe avec mes études
Mes maux, ma lèpre, mon néant,
C'est un monde ces solitudes
Où je m'installe au dais géant !
J'y bois la céleste ambroisie.
Mes Hébés sont la Fantaisie,
La Pensée et la Poésie ;
Aucun servage, point de loi
Qui me garrotte ou que j'enfreigne ;
Nul maître je brave ou je craigne :
Je suis libre quand la nuit règne,
Quand la nuit règne je suis roi !

Dans l'immensité je m'élance

Digitized by Google

Attentif aux mille rumeurs
Qui montent du vaste silence ;
L'ombre y fourmille de lueurs.
Nul trouble inféconds ne m'assaille ;
L'infini vibre, agit, tressaille,
Les mondes roulent dans les airs ;
Je sens sous mon pied qui chancelle
La commotion, sourde et frêle,
De la secousse ou du coup d'aile
Qui m'entraîne avec l'univers !

Digitized by Google

Digitized by Google

XXXVI

Toutes les causes semblent faites pour être ignorées.

VOLTAIRE (*Physique*).

A UN QUESTIONNEUR

Pourquoi sommes-nous sur terre ?

« Pour lamenter et souffrir »,
A dit Job, « et pour mourir » ;
« Pour souffrir et pour nous taire »,
A dit Zénon résigné ;
« Pour ignorer », dit Voltaire
Au sarcasme involontaire
D'une larme accompagné.
« Pour jouir, nier, maudire »,
Hurle Méphistophélès.
« Pour rire », écrit Rabelais
Qui clôt ses jours et son dire

Digitized by Google

D'un suprême éclat de rire.
Horace affirme qu'on vit
Pour glisser, de songe en songe,
Du néant, d'où tout surgit,
Au néant où se replonge
Tout ce qui nait, souffre, agit.
Descartes et Malebranche
Sont en quête d'un moyen
D'aller au vrai, clé du bien ;
Ni l'un ni l'autre n'étanche
L'âpre soif de mettre à net
Le peu qu'il trouve et connaît.
Au travers de leur dispute
Voici Pascal survenu :
Pascal analyse, scrute,
Sonde, confronte, suppute,
Fuit et poursuit l'Inconnu
Et tremble de mettre à nu
Ce qu'il soupçonne ou découvre.
L'Infini devant lui s'ouvre :
Il recule, inquiet, pris
De vertige ; il est surpris

Digitized by Google

Que tout calcul soit mécompte,
Toute science mépris;
Que la vie, — énigme, — compte
Autant de sens et de mots
Que d'aspects ; quand à nos maux
« La Foi, » dit-il, les affronte,
Dompte, égaie, et sa clarté
Suffit toujours à confondre
Le Doute et l'Adversité
Qui sur nous viendraient à fondre » ;
A quoi maint fait vient répondre
Que Pascal fut hypocondre
Qu'il a souffert et douté
Et connu notre détresse.
La Foi, qu'il vantait si haut,
Fait d'ailleurs un peu défaut :
On sent vraiment qu'elle baiss
Depuis Bossuet, Arnaud,
Port-Royal et son abbesse.
Veuillot à peine la feint ;
Par Montaigne rudoyée,
Du Roy-Soleil fort choyée,

Digitized by Google

C'est un soleil presque éteint.
L'âme humaine et le destin
Mieux que jamais, qu'est-ce ? un livre
Cent et cent fois défriché,
Dont le sens, âpre à poursuivre,
Reste obscur, latent, caché ;
La vie aux vivants se livre
Comme l'Amour à Psyché.
Mieux que jamais l'existence
C'est un chaos indistinct
Où la Pensée et l'Instinct
Errent, tenus à distance
Du secret qui livrerait
A nos âmes tout secret ;
Et rentrant dans l'ombre épaisse
Chaque génération
A celle qui la suit laisse
Intacte la question :

Pourquoi sommes-nous sur terre ?

Ce « pourquoi ? » tient au « comment ? »
Qui n'est qu'un plus noir mystère.

Digitized by Google

Le vrai lui-même nous ment...

Et la soif du vrai dévore !

Le moins à plaindre est-ce encore
L'ignorant qui, jeune ou vieux,
Sage ou fou, soupçonne mieux
A quel point tout homme ignore,
Et marche étranger à soi,
A l'univers, à ce doute
Qui nous ronge, à cette foi
Qui n'éclaire plus la route ;
Et ne sait ce qu'il en coûte
De ne pouvoir s'arrêter
Plus à croire qu'à douter...
— Gouffre où tout un monde enfonce :
Les pas s'y perdent, pressés,
La plainte, les cris poussés
Y demeurent sans réponse
Et les sages, harassés,
S'y heurtent aux insensés...
Tous sont là hargneux, perplexes
Et s'embrouillent le cerveau

Digitized by Google

En déductions complexes
Sans débrouiller l'écheveau
Où s'enchevêtrent les choses :
Lents à démêler les causes,
Prompts, déraisonneurs parfaits,
A confondre les effets...
Ce problème des problèmes
Que tous veulent, malgré tout,
Résoudre à coup de systèmes
Sans qu'un seul en vienne à bout,
La vie, à l'insu d'eux-mêmes,
En eux-mêmes le résout...
Vivre dispense d'apprendre ?
Vivons ! A quoi bon comprendre
Si vivre en tient lieu ? Mieux vaut
Vivre et regarder en haut.
Peut-être la lettre immense
Qui manque au terrestre mot
S'y trouve, et que c'est démence
De la chercher autre part
Qu'à l'endroit où tout commence,
Qu'à la source d'où tout part.

Digitized by Google

Ce nœud de tous nos principes
Dans la vie il semble abstrait,
Mais le tombeau, sphinx distrait,
Dévore tous ses œdipes
Et garde aussi son secret...
Le cri donc reste et surnage
Que Pascal a d'âge en âge
Jeté vers les derniers jours :
« L'énigme est une, et toujours
Le mot en paraît multiple...
L'erreur est le grand sentier... »

Darwin, dont un siècle entier
S'est fait émule et disciple,
Darwin sait pertinemment
Qu'Ève, le Serpent, la Pomme
Ne sont qu'un mythe assommant
Et que la Genèse ment...
— On en convient presque à Rome ; —
Mais Darwin ne sait comment
Nous sommes venus, ni comme
Il est lui-même arrivé

Digitized by Google

Du singe, ébauche de l'homme,
A l'homme, singe achevé...
Si la plus subtile étude
Conduit le plus clairvoyant
A l'aveugle incertitude
A quoi bon labeur si rude ?
Heureux est l'inconscient
Qui demeure insouciant
Et rien n'étonne ou consterne,
Ce crétin dit en raillant
Que le jour lui semble terne ;
Si la science est clarté
Que trop de lumière blesse
Et folie est la sagesse :
Quand l'aura-t-on réfuté ?

A mes jours le jour s'ajoute,
Toujours j'hésite et je doute :
Les ans ne m'ont rien appris ;
Je me suis cent fois mépris
Sur ce que vaut et que coûte
Plaisir ou douleur, au prix

Digitized by Google

Que je les tiens de la vie ;
A l'oubli tout me convie,
Tout me convie au mépris...
Et cependant j'ai compris
Et je sens qu'il est au monde
De douces choses vraiment ;
Tout n'est pas absurde, immonde,
Et bien vivre en bien aimant,
Laisser ses jours comme une onde
Avec ses pensers couler,
Son cœur battre et s'exhaler
Est chose aisée et féconde.
Le ciel pur, le beau soleil,
Le grand air aux souffles vagues,
Les soupirs des tièdes vagues,
Rêverie, amour, sommeil
Pour n'être que choses vaines
Ont quelques douceurs fort saines.
Tout n'est pas amer ni vain
Dans nos plus amères peines.
Miel pur, lait chaste, un pur vin,
Les pleurs eux-mêmes, le rire,

Digitized by Google

Les loisirs, les gais repas
Sont-ils ou ne sont-ils pas
Biens qui font penser et dire
Qu'il fait bon voir clair, sourire,
Aimer et ne mourir pas ?
Ils ne savent nous instruire
Ou ne peuvent publier
Le « secret du grand mystère »,
Mais tout s'obstine à nous taire,
Rien ne nous fait oublier
Pourquoi nous sommes sur terre...

Digitized by Google

XXXVII

Le vent a parlé bien haut à la terre cette nuit.

SHAKSPEARE.

LA POÉSIE DE L'ORAGE

En sursaut je me dresse, une plainte à la lèvre
Et les flancs secoués d'un lourd frisson de fièvre :
Les maux, qui de mes jours sont le faix et l'ennui,
Se font noirs cauchemars et m'obsèdent la nuit.
L'aube tarde, il est vrai, mais la plaine est couverte
De fraîcheur et de paix dont ma fenêtre ouverte
Laissera jusqu'à moi le baume pénétrer :
Ame en peine debout et, fût-ce pour ta perte,
Pense et vis ; c'est l'instant de gémir et d'errer :
L'homme encor est oisif, la terre encor déserte.

L'approche du jour radieux
Rend plus diaphanes tes voiles,

Digitized by Google

Nuit aux voiles silencieux !
L'essaim des sereines étoiles,
Qui fourmille et flamboie aux cieux,
Entraîne vers les quiétudes,
Mon âme, ivre des solitudes,
Avide d'espace et cherchant
Une aurore, une extase, un champ
Et de rêverie et d'études ;
Un secret d'où s'exhale un chant
Dont les harmonieux préludes,
Plein d'un charme exquis ou touchant,
Emportent toutes mes pensées
Sur leurs traces vite effacées,
Loin, bien loin des traces laissées
Par le stupide ou le méchant...

Mais quoi ! le ciel lui-même est instable et tout change :
Frangé d'or, le voici qui d'ombre au loin se frange.
La nuit au lieu du jour renaît à l'orient ;
Un nuage y gravit et ressemble, effrayant,
Au chaos en travail de quelque monde énorme
Qui d'un rêve confus a l'indécise forme.

Digitized by Google

Le ciel est obscurci de lourds entassements
Qui croulent du zénith en noirs éboulements :
L'ouragan y mugit, y creuse et bouleverse ;
Y construit d'une haleine et d'un souffle renverse
Maint horizon géant, fantastique, imprévu,
De noirs monstres hanté, d'affreux spectres pourvu :
C'est quelque Thessalie errante, aux monts étranges,
Où, pour s'en prendre à Dieu, luttant contre les anges,
Les démons dans la nue et la foudre, à tous vents,
Juchent sur cent Ossas, cent Pélions mouvants ;
Par leurs pieds secouée et par leurs poings étreinte
L'arène montueuse, où survit leur empreinte,
Change à toute minute et de forme et de lieu :
Masse immense où la nuit se heurte avec le feu.
Un val béant s'y creuse, un pic géant s'y lève,
L'éclair, comme un fouet s'y détend, comme un glaive
Y vole, y tranche, y mord et siffle en y mordant...
Le fer rouge ainsi pousse un cri rauque et strident
S'il plonge au Styx glacé sortant de la fournaise.

Là glisse un soufre vert sur la pourpre et la braise.
Soudain, frappant muet, éclatant après coup,

Digitized by Google

Le tonnerre bondit en allongeant le cou
Comme un Python qui sort en rampant de son antre
Et des fureurs d'en haut revêt l'aile à son ventre.
C'est un dragon : il plane ; un lion : il rugit ;
Dard il s'élance, ardent ; et pensée, il agit ;
Vaste bras surhumain, il atteint sans poursuivre,
Tue et sans menacer, sûr de vaincre et survivre,
Puis soulage un courroux — trop longtemps muselé —
Par quelque horrible cri brusquement exhalé ;
S'apaise enfin, sinistre, et grondant par saccade,
Se blottit en sa nuit comme en quelque embuscade...

S'en est-il retourné vers Dieu même ou Satan ?
Meurt-il ou s'il s'endort ? — Au souffle d'un autan
Voici qu'à l'occident la nue amoncelée
Se déchire et découvre une berge étoilée
Où le flot moutonneux s'émiette dans l'azur.
La lune en paix y berce un disque immense et pur
Et, rayonnant au loin sur la nue orageuse,
Y semble quelque nef céleste et voyageuse...

Ailleurs, c'est le désert immobile, étendant
Ses dunes d'un roux fauve et là bas, débordant,

Digitized by Google

Une chaîne d'Etnas, éparse en sombres mornes,
Dresse ses rocs ardents, creuse ses gouffres mornes.
Un fleuve lumineux s'ouvre en leurs profondeurs
Une arche ténébreuse où croulent ses splendeurs ;
Son flot de flamme et d'or, dont la pourpre est l'écume,
Noie, embrase, dévore et la nuit et la brume :
C'est l'astre qui surgit ; c'est le jour qui reprend
Sur l'orage et la nuit ses droits en conquérant.

O foyer où la vie et le jour étincellent !
Tout avec lui s'éveille et renaît avec lui...
De tes flancs, ô soleil, joie, amour, paix ruissellent ;
Tout s'éteignait, voyez : tout rayonne : il a lui !
La sève dans les troncs et le sang dans ma veine
Ont leur source en ses feux ; la brise est son haleine ;
Dans l'homme et l'univers il répand la clarté.
La pensée, indécise et ténébreuse et vaine,
Devient à son contact aube et réalité.
Tout en lui dut germer et tout lui doit d'éclore ;
Sans lui, tout reste informe et rien ne se colore :
Il donne l'existence, il prête la beauté...
— C'est l'âme de notre âme et c'est celle du monde,

Digitized by Google

Qui crée et renouvelle et ranime et féconde
Dans les cieux la lumière, en nous la vérité.

Que les cieux et la terre et la vie ont des charmes !
Tout chatoie à travers la rosée et mes larmes...
O spectacle ! pourquoi devant toi m'absorber
Ailleurs qu'en toi ? Pourquoi, trébuchant, retomber
Du sublime, étalé devant mes convoitises,
Vers les hommes ? descendre au fond de leurs sottises,
M'astreindre au trivial, y croupir, y ramper,
Et de choses de rien pour des riens m'occuper !

Digitized by Google

XXXVIII

D'un cygne il ne peut jamais
Tomber que des plumes blanches
V. Hugo.

A Mlle C***

Oui, vous êtes un ange et votre bonté rare
A deviné mes pleurs et voulu les tarir ;
Oui, n'étant de secours ni de larmes avare,
Vous savez sans haïr ni vous plaindre souffrir ;

Je ne sais que maudire, outrager ; je m'égare
A vouloir me venger ou je songe à mourir ;
A moi-même en horreur, je suis railleur, bizarre,
Et j'ai l'âme ulcérée à n'en jamais guérir.

Vous me trouvez affreux et j'entends y souscrire :
Avec grâce il faudrait rendre grâces, sourire,
La douleur et la haine ont aigri mes esprits ;

Mon cri lasse, désole et me brise et m'énerve,
Mais lui seul vient de l'âme, exhale quelque verve
Et seul vaut le peu d'encre ou de fiel dont j'écris.

Digitized by Google

Digitized by Google

XXXIX

Omnia sicuti est

A M. PAUL NOEL

Ivre d'espoir, vous essayez la vie,
O mon cher Paul ; jeune âme inassouvie,
Cœur franc, loyal, fier, aimant, généreux,
Vous méritez d'être aimé, d'être heureux :
Tout vous y pousse et Dieu vous y convie.
Il faut pourtant ne compter qu'à demi
Sur les succès, le bonheur et l'estime :
Ils vous sont dus ; or c'est là tout un crime ;
Vous l'expiez ; l'homme à l'homme ennemi,
L'homme entre vous et votre but se jette :
Il n'admet pas qu'on me traite en poète,
Il lui déplaît que vous soyez savant ;
Et vous voyez qu'un grigou, votre maître,

Digitized by Google

Suspecte en vous quelque rival à naître
Qui, mieux que lui, sache aller plus avant
Vers des secrets qu'il voudrait seul connaître...
— C'est là tout l'homme ; égoïste et sans frein,
Qu'un fiel jaloux et corrosif travaille,
Monstre et goujat, ladre et sot, rien qui vaille,
Pion fait de chair, froid, dur comme l'airain ;
D'être à l'étroit, s'il n'est seul, il a crainte;
Craint, s'il n'est seul, de n'être le premier,
Et trop restreint pour sa case restreinte
Rêve d'avoir terre et cieux pour damier...

Et dire, ami, qu'en cette engeance humaine
Tous sont pareils : le meilleur est maudit.
Rien n'est plus vain qu'une nature vaine
Où, sous les yeux du penseur interdit,
Tout est contraste et tout se contredit :
Vaste est l'orgueil : il est fait d'étroitesses,
Aspire au grand et vit de petitesses ;
Rampe pour croître et baver sur nos fronts,
Mais se résigne à d'ignobles affronts
Pour mieux gravir, au prix d'efforts ignobles,

Digitized by Google

A des grandeurs moins hautes et moins nobles
Qu'indépendance, exil et liberté...
L'amour, qu'envie et nous dispute l'ange,
L'amour, extase, ivresse et volupté,
Où Dieu mit tant de joie et de clarté,
L'homme s'en sert comme d'un piège étrange.
Qu'y trouve-t-il ? Débauche, obscénité,
Honte, douleur, le fiel, la nuit, la fange...
Et qu'en fait-il ? un opprobre, un affront,
Un ridicule, un ulcère, le crime,
Le vice... L'homme est sa propre victime,
Puis se plaint, — lui qui nuit, rampe et corrompt, —
Qu'on le dépravе, on le souille, on l'opprime !

L'homme... voyez que la société
Est exécrable et faite à son image !
— « Paix à quiconque a bonne volonté ! »
A dit d'en haut la voix parlant au mage...
« Paix » ont redit rois et peuple après eux.
Soit ; mais en fait, les brouillons, les hargneux,
Le fourbe armé, quelque reître, un corsaire,
Ont seuls la paix, aux bons seuls nécessaire,

Digitized by Google

Et la raison devant la force a tort.
Le droit est nul, resté faible étant fort ;
La fraude est reine et, quant à la justice,
C'est Marchangy, Cauchon, Laubardemont
De leurs abois escortant au supplice
Urbain Grandier, Jeanne d'Arc, Michel Ney ;
C'est Barnevelt à l'échafaud traîné.
La loi, tournée et retournée, et fausse,
Faussée, absurde, impuissante, la loi
Aide à pousser John Brown à sa fosse :
Contre Socrate Anytus l'eut pour soi ;
Contre Jésus elle était pour Caïphe ;
Elle serait contre vous, et toujours
Pour les puissants fait patte de velours
Où les petits sentent d'abord la griffe...
Frein pour le peuple et rênes dans les mains
Des oppresseurs du troupeau des humains.

Vous souriez ? A votre aise ! Le rire
Aux jeunes gens va bien : je dirai mieux,
C'est leur parure et le joyau des vieux.
Riez ami, mais laissez-moi tout dire

Digitized by Google

Et, disant tout ce qui vous tient à cœur,
Objectez-moi « que j'ai l'âme farouche ;
Que le « Progrès » luit et règne, vainqueur,
Et touche à tout, guérissant ce qu'il touche
Ainsi qu'un roi les écrouelles »... Soit !

Ah! le Progrès !... C'est un mot vaste et louche.
C'est un appât mystique et qui déçoit ;
Ce siècle y mord en parfait gobe-mouche.
Mot qui n'est rien qu'un mot, mais qui fit souche,
Il veut tout dire et se résume... à rien :
Rêve et néant ! Le mieux distrait du bien.
De mal en pis tout va, tout mal s'aggrave,
Et Lamartine à dit : « ôtez l'entrave
Aux boucs rétifs, aux taureaux furieux,
Ils deviendront doux, satisfaits, joyeux.
Aux loups du lait ! plus de jougs arbitraires !
La liberté ! l'égalité ! des frères !
Ni frein, ni hache ! et ceux, ne valant rien,
Qui font le mal vaudront mieux, feront bien. »

Quatre-vingt-neuf ! Vous en rêvez peut-être ?

Digitized by Google

C'est votre christ et vous dites : J'y crois!
La liberté, « marraine de nos droits, »
Fantôme-dieu, vous en seriez le prêtre ?
Prenez-y garde : il vous mettrait en croix !

Je l'ai vu, moi, naître, ou plutôt renaître.

Le serf fait libre et l'esclave fait maître,
Noble ou vilain, payant ou non le cens,
Né de nos rois ou né de paysans,
Docte et profès, sot marchand, rustre ignare,
Tout occupant du sol, jusqu'aux passants,
Fut citoyen : Proudhon seul cria : « gare ! »
Les plus nombreux étaient les plus puissants;
Mais le civisme en devint-il moins rare ?
En eut-on plus d'équité, de droit sens ?

Ces affranchis... de quelque nom qu'on nomme
Leur tourbe, c'est un grand peuple ? Parfait.
Mais ils se sont conduits... on a vu comme :
En foule avide et qu'un rien satisfait.
— Spartacus seul se souciait à Rome

Digitized by Google

De la victoire ; aussi fut-il défait ;
Sans le dessein qu'est le bras ? qu'est l'épée ?
Qu'est le comparse ? un héros contrefait.
En rapsodie avorta l'épopée,
Et Lamartine... est poète resté !

La France avait deux cents villes fermées ;
La gloire et l'or, vingt flottes, vingt armées,
Et ce trésor faux ou vrai : liberté !
Quelqu'un surgit, jusqu'au pavois porté
Par son nom seul et d'oiseuses fumées ;
Tout il convoite et de tout s'empara
Pour perdre tout... — Qui cède et lui délaisse
La proie immense afin qu'il s'en repaisse ?
C'est en poussant un servile hourra
Les citoyens d'une nouvelle espèce
Dont j'ai parlé... — l'Histoire en parlera.
— Remords ni honte... en masse ils abdiquèrent
Entre les mains d'un seul, d'un inconnu :
L'homme qu'on sait, on ne sut d'où venu...
Puis aux meilleurs d'entre eux ils s'attaquèrent,
Débarrassés d'être hommes et d'avoir

Digitized by Google

Des sentiments et des droits, un devoir.
Baudin voulut mourir : ils s'en moquèrent ;
On l'outragea... puis il eut des autels !

Les voilà bien, Monsieur : vils, toujours tels ;
Lâches souvent, sots toujours, fous quand même,
Fiers et couards, bravaches et valets...
— Ne pensez pas que je raille ou blasphème, —
Altiers, cruels, mesquins : connaissez-les !

Que fallait-il au temps de nos ancêtres
Pour qu'un ramas de robins et de prêtres
Mît à quelqu'un fers aux pieds, corde au cou ?
Que faudrait-il aujourd'hui pour qu'un fou
Proscrive un sage et pour qu'on vous tracasse
Vous, innocent ? Par Platon rapporté
Un seul propos à Socrate prêté
Du bon Dolet fit flamber la carcasse ;
Or vous savez, quand nous nous emballons.
Trois siècles c'est trois pas à reculons,
Et la distance, — en est-il bien quelqu'une ? —
Que met la foule à courir, fer au poing,
De Coligny, criblé dans son pourpoint,

Digitized by Google

Au traquenard où l'on égorge Brune...

Raisonnons donc ; ne disons plus : « nos mœurs,
Les temps... nos pas faits dans la bonne voie...»
Et n'allons pas, tout délire et tout joie,
Nous étourdir de nos propres clameurs.

On n'a rien vu d'affreux qu'on ne revoie.
Vous naissez presque et moi quasi je meurs,
Mais ce qui heurte et renverse, et qui broie,
Heur ou malheur, il faut bien qu'on y croie.
Les jours affreux que Josèphe a décrits
Sont revenus à vingt siècles de date.
Meurtres sans nombres ont dépeuplé Paris.
Vos yeux ont vu la flamme et les débris
Tendre nos cieux d'un linceul d'écarlate,
Joncher la terre, où les morts n'avaient plus
Assez de place en d'atroces tueries...

Touchez du doigt : rien n'est flux et reflux
Nos mœurs se font pacifiques, fleuries,

Digitized by Google

Changeant sans cesse, il n'empire jamais
Ce loup-cervier nommé l'homme ?... J'admets !

Quelques recours, pensez-vous, nous demeurent :
Sauf les baisers de Judas, l'amitié ;
Sauf le mépris, nous avons la pitié ;
Ils sont méchants, les hommes, mais ils pleurent,
Et quand ils sont une fois attendris
Leur cœur touché parle et pousse des cris :
La voix du cœur en l'âme retentisse
Tout y renaît: la bonté, la justice...

Oui, jusqu'à l'heure où la réflexion
Éveille en eux et stimule et relance
Leur égoïsme, actif dans le silence,
Instinct bien froid, bien noir : leur passion,
Qui remet vite un dessein en balance.

« Mais, — direz-vous, — la conscience est là,
Qui venge tout, tout redresse et ne laisse
Rien d'impuni : violence ou faiblesse ;
Elle suffit... » — Soit : examinons-la.

Digitized by Google

La conscience aux mouvements sublimes,
Fier tribunal aux sentences intimes,
Incorruptible, infaillible, retors,
Juste envers tous, plus sévère aux plus forts,
N'en a pas moins d'étranges défaillances,
Des impudeurs qui semblent des vaillances
Tant que souvent l'homme, sans grands efforts
En vient, candide, à choisir en ses torts
Ceux qu'il lui plaît de noyer d'oubliances,
Ceux dont il veut se faire des remords.

Digitized by Google

Digitized by Google

XL

A Me V****

APRÈS UNE CONVERSATION SUR UNE CHATELAINE

Oui, vous avez raison, Madame, et l'opulence
Ne vaut pas un bienfait sur nos traces semé ;
Être envié n'est rien, c'est beaucoup d'être aimé
Malgré l'envie, aimé sans réserve, en silence ;

Par le bonheur d'autrui c'est beau d'être charmé,
De suivre sa pensée au but sans défaillance ;
C'est un rare trésor qu'un cœur plein de vaillance
Qui, tout aux maux d'autrui, reste à ses maux fermé.

Être ainsi le rayon qui, consolante flamme,
Vient luire aux sombres yeux, luire aux fronts abattus,
Songer du sein du luxe aux souffrants mal vêtus,

A de suaves dons, charme exquis de la femme,
Joindre un si frais bouquet de si douces vertus...
C'est sentir qu'un vrai luxe est la noblesse d'âme.

Digitized by Google

Digitized by Google

XLI

Et je disparaîtrai du milieu de la fête.
Victor Hugo.

Victor Hugo m'avait dit : « Chante !
« Ton œuvre ingénue est touchante
« Tes accents m'ont empli d'émoi ! »
Mais je n'eus pas dit deux paroles
Qu'avec des haussements d'épaules
Cent crétins m'ont crié : « Tais-toi ! »

Au moment où sa voix immense
Se tait, où pour elle commence
Le morne silence éternel
Est-ce à ma voix grêle et chétive
A troubler d'une hymne plaintive
Un deuil muet et solennel ?

Puisqu'en ma nuit, puisqu'en ma fièvre
Je n'ai trouvé que sur sa lèvre

Digitized by Google

De cri répondant à mon cri,
C'est le moins qu'en revanche, à l'heure
Où son tombeau s'ouvre, je pleure
Sur celui qui m'avait souri !

Et d'ailleurs qui m'entend, si ce n'est lui peut-être :
Qui, connaissant tout mieux, en mon cœur mieux pénètre
Depuis que devant lui tout voile se leva ;
Lui qui m'avait rendu le salut, l'accolade,
Et tout attendri mit en marge à ma ballade
Une larme et son nom paraphant un vivat !

Aussi, — tant qu'a duré là bas, son agonie, —
Au chevet de son lit de lutte et d'insomnie
Ma pensée inquiète et pieuse a veillé.
Attentif j'ai gémi, sous l'angoisse plié,
Morne et me retraçant les scènes douloureuses
Dont j'épiais les bruits pendant ces nuits affreuses ;
Et de l'affliction des siens je m'affligeais,
Et de pleurs aveuglé, le front bas, je songeais :
Quand l'hiver partout s'offre en mille aspects funèbres,
Que les cieux et nos cœurs se voilent de ténèbres,

Digitized by Google

Qu'en nous comme au dehors tout paraît se flétrir
L'homme, avec moins d'effroi, moins de pleurs, se résigne
A ce trépas dont tout porte à ses yeux le signe ;
Mais en mai, quel moment, quand les lis vont s'ouvrir,
Pour sentir du trépas l'ongle affreux nous étreindre !
Quand tout chante et jouit, lamenter et souffrir !
Quand tout aime et rayonne en blasphémant s'éteindre !
Partir quand tout revient ! quand tout renaît mourir

Digitized by Google

Digitized by Google

XLII

Leurs cœurs sont français
(Paroles attribuées au prince de BISMARCK)

A. M. E. SIÉBECKER

UN CHŒUR D'EXILÉS

La terre d'Alsace vue une dernière fois d'une crête des Vosges par un convoi d'émigrants en France

Inspiré par le remarquable tableau du Salon de 1873

UNE VOIX DANS LA FOULE

Quand du sol paternel s'exile la patrie
Heureux qui peut la suivre, avec elle proscrit !
A défaut de leurs pieds, à la terre chérie.
Le cœur reste attaché ; nul joug ne les flétrit.

Digitized by Google

Infortuné celui qui malgré soi demeure,
Pleure, appelant sa mère absente qui le pleure,
Et, contraint d'endurer le baiser qui meurtrit
De l'autre... l'ennemie : une marâtre en joie,
En meurt, s'il peut mourir, ou,devenu sa proie,
S'étiole et porte envie au fiévreux qui périt.
J'ai laissé sur mon seuil un père infirme, un frère
Dont la fuite eut été le convoi funéraire ;
Pour vous dire « au revoir » j'ai monté jusqu'ici.
A Dieu qui nous voit tous, criez pour moi merci !
Partez, amis, je reste et ma tâche finie,
La fosse ouverte, et close, et du prêtre bénie,
Mon aïeul, — il lui tarde ! — au ciel rapatrié,
Libre alors d'un devoir, aux autres mieux lié,
Je pourrai dire : « Enfin, c'est à mon tour !...» — Espère,
Nous viendrons délivrer ta cendre un jour, ô père !
Et lui reconquérir une patrie aussi !
— Frères ! en vous suivant, en s'éloignant d'ici,
A défaut de nos pieds, à la terre chérie
Le cœur reste attaché, nul joug ne nous flétrit...
— Heureux qui peut partir, avec elle proscrit,
Quand du sol paternel s'exile la patrie !

Digitized by Google

UNE FEMME

O mes fils trébuchants dont les genoux chancellent,
Cramponnez-vous, mes fils, à ma robe, à mes pas !
Venez et souriez, et ne demandez pas
Pourquoi gémit ma lèvre et mes larmes ruissellent :
Vous le saurez trop tôt, mes fils infortunés ;
Souriez, hâtez-vous, allons mes nouveau-nés !
C'est un lait bien amer celui dont mes mamelles
Humectent votre lèvre, ô mes chers innocents !
La haine et la douleur l'ont aigri dans mes flancs,
Et la mort l'eût tari,—sœur qui marche après elles, —
Si ne m'apparaissant en mes transes cruelles
Votre aspect n'apaisait ma fièvre et mes élans...
— N'appelez pas un père à l'heure où je succombe :
On le dit mort, mes fils, mais retenez vos cris ;
Peut-être il est vivant car il n'a pas de tombe...
Le pauvre franc-tireur, il est mort s'il fut pris !
Inconnue à son père, en ces jours de souffrance,
Une fille m'est née et je l'appelle « France ! »
— Enfant, tu grandiras ! Elle t'adoptera,

Digitized by Google

Celle-là que j'ai fait ta marraine ! Espérance !
Peut-être vivrons-nous quand on nous vengera !

UNE VIEILLE

Femme, résigne-toi. Comme toi je fus mère,
Comme toi je suis veuve et... tous mes fils sont morts !
Nul espoir de vengeance à ma douleur amère
Les ulhans ont tué le dernier sans remords.
Nos champs sont dévastés, ma chaumière est en cendre,
La flamme et les rôdeurs m'ont tout détruit, tout pris.
De mon rêve et des monts il me faut redescendre.
Je voudrais ne trouver ni de pain, ni d'abris,
Pour avoir une excuse à finir ma torture,
Pour retourner sans crime au père de mes fils
En ce lit nuptial si froid : la sépulture !

DES CONSCRITS

Nous devenir Prussiens ! nous de nos adversaires
Revêtir la défroque et, pour comble d'affronts,
Du casque visigoth couvrir, souiller nos fronts !
Non ! Plaignons qui souscrit aux hontes nécessaires !

Digitized by Google

Celui dont le fardeau pour la force est trop lourd !
Celui qui par devoir au devoir reste sourd !
Si jamais la revanche aux trahisons succède,
Nous, sûrs de leur concours, eux certains de notre aide,
Au propice moment ceux-là nous reverront,
Et, reconnus par nous, ils nous reconnaîtront !
— La haine couve aux cœurs, l'éclair dort dans la nue.
La terre où naquit Ney prussienne est devenue
Depuis mil huit cent quinze[1] ! Aujourd'hui c'est Kléber
Qui perdant sa patrie en change au gré du fer...
Kléber ! — Prusse, c'est là ce qu'aux fils tu demandes?
Dans le fond de notre âme, à la face des cieux,
Tu veux nous voir Prussiens ! — Mais rends donc allemandes
Les ombres de Kléber et de Ney, nos aïeux !

UN CITOYEN

Il ne sont plus les jours où, repliant leurs tentes ;
Les nations en deuil, du désert habitantes,
Pleurant sur leurs destins avortés, disparus,
Ou suivaient un Moïse ou fuyaient un Cyrus !

1. Sarrelouis.

Digitized by Google

Lionceaux orphelins en quête de repaires,
Loin de leur sol conquis des peuples tout entiers,
Emportant et leurs dieux et les os de leurs pères,
Allaient en gémissant chercher d'autres foyers...
Et nous près du berceau, tourbes enracinées,
Il faut errer, mourir, vivre où nous sommes nées,
Et trouver, poursuivis d'un sort non moins fatal,
Les saules de l'Euphrate aux bords du Rhin natal !
— Contraints de délaisser notre mère, contrainte
De repousser d'un bras sanglant nos bras meurtris,
Arrachés de son sein, qui nous avait nourris,
Chassés de son foyer, sevrés de son étreinte,
Membres coupés du tronc, de sa sève privés,
Nous allons vivre encor, à cette mort rivés.
Vivre?... Languir ! souffrant deuil, servage, ténèbres,
Tous les tourments accrus des mutismes funèbres,
Des mutismes forcés, et qui font éclater
Le cœur trop plein du cri d'amour, du cri de haine
Qui n'en pourront sortir et n'y peuvent rester !
— Mais ce qui monte aux bords de la coupe trop pleine
C'est qu'ils ont prétendu qu'on fût libre d'opter...
— Sarcasme de la force, outrageante ironie

Digitized by Google

Contraignant d'insulter aux droits qu'elle renie
Celui-là dont ces droits sont la religion,
Pour lui mieux dire après que rien d'eux ne subsiste,
Puisqu'il y renonça, libre en son option !
— Libre... — O Machiavel, souris, fantôme triste!
Souris cherchant des yeux, spectre, un contemporain,
Le proscrit de l'Arno, le Dante, au front d'airain !
— Si le sort inconstant, arbitre des batailles,
A nos ressentiments offrait des représailles
Et notre cœur s'enflait, aux vengeances s'ouvrant,
De telles options, en nous déshonorant,
Pourraient rendre français jusqu'à Berlin lui-même.
Ce serait votre tour de crier au blasphème...
D'aiguiser votre fer pour les rébellions...
— Pervers, le ciel est juste, il veille... et nous veillons!

DES ENFANTS

Qui sur nos fronts joyeux a fait notre ciel morne ?
Quelle main dans l'espace ouvre un désert sans borne
Et ferme sur nos pas comme un Éden perdu,
Le val où labourait notre père éperdu ?

Digitized by Google

— Quel ouragan funèbre à nos jeux nous arrache
Et jonche de débris le sol et les tombeaux ?
Arbre de Noël, plein de rubans, de flambeaux,
Quel démon, quel pervers à ton pied met la hache ?
Pourquoi, toi dont les bras pliaient sous les cadeaux,
N'as-tu, flétris et nus, que stériles rameaux ?
— Un jour la foudre ardente à terre est descendue,
Des hommes ont passé comme des tourbillons,
Les nôtres devant eux fuyaient dans l'étendue,
Puis se sont arrêtés, là bas, vers ces sillons...
Ce fut tout un long jour un horrible vacarme,
Nous, nos mères, nos sœurs tremblantes et sans voix,
Étions cachés, muets, dans les antres des bois...
Tout se tut vers la nuit ; alors un père en larme
Nous fit voir, accouru, le feu couvrant nos toits.....
Des corps morts et sanglants semaient dans les ravines
Le chemin qui conduit au village en ruines...
Puis nous avons manqué de lit comme de pain,
Et depuis ce soir-là nous avons froid et faim.....
La tristesse et la crainte oppressent nos poitrines,
Car nos mères n'ont plus dans leurs regards si doux,
Le rire d'autrefois si charmant sur leur lèvre ;

Digitized by Google

De l'eau des yeux trempés, de baisers on nous sèvre ;
On ne nous parle plus qu'en pleurs ou qu'en courroux...
—Est-ce qu'on nous punit?—Et quel mal faisons-nous?
— Qui sur nos fronts joyeux a fait notre ciel morne ?
Quelle main dans l'espace ouvre un désert sans borne
Et ferme sur nos pas, comme un Éden perdu,
Le val où labourait notre père éperdu ?

DES JEUNES FILLES

Nous avions tout là bas un chaume sur ces crêtes,
Un nid qu'on voit d'ici dans la gorge, en ces monts,
S'il faut changer de foi, s'il faut changer de noms,
Nos pères veulent fuir : à les suivre étant prêtes
Nous partons... près de nous marchent nos fiancés
Mais nos pieds sont déjà par la fuite lassés.
Pour que l'exil moins lourd sur nos fronts d'enfants pèse.
La plaine, à ce qu'on dit reste terre française.....
Oh ! n'allons pas plus loin que la France ! — Le soir
Les sourires du jour mourant sur nos demeures,
A nos yeux paraîtront ceux mêmes de l'espoir.....
Et les ailes des vents, dans les funèbres heures,

Digitized by Google

Jusqu'au foyer en deuil porteront comme un chant
Les accents désolés de la cloche connue,
Voix sublime d'en haut, qui remplira la nue
Du cri de la patrie absente et nous cherchant :
Appel de la couveuse à ses poussins venue...
— Les moussons du printemps, quand le buisson fleurit,
Aux pins du bois natal parfumant leurs haleines
Dans l'air que nous boirons, mêleront en ces plaines
Les lointaines senteurs des fleurettes d'Avril...

CHŒUR D'EXILÉS

Adieu ! nous te laissons en garde à qui demeure,
Noble terre d'Alsace ! Adieu ! sombres sommets,
Où l'aigle se recueille et ne s'endort jamais !
De qui peut t'oublier la mémoire en nous meure,
Alsace ! — Adieu ! Strasbourg, dont on voit au lointain
Le Munster comme un mont dans les feux du matin !
Adieu, lacs ombragés ! O forêts séculaires !
Pins altiers que des vents n'agitent les colères !
Flots du Rhin ! noirs rochers lavés des vertes eaux,
Adieu ! Sous tous les cieux nous suivront vos tableaux:

Digitized by Google

— A défaut de nos pieds à la terre chérie,
Le cœur reste attaché, nul joug ne nous flétrit ;
Heureux qui peut la suivre, avec elle proscrit,
Quand du sol paternel s'exile la patrie !

Digitized by Google

Digitized by Google

XLIII

Si je t'interroge me répondras-tu ?

CHATEAUBRIAND

A Me M.-C. QUILLET

AUTEUR D' « ÉGLANTINE SOLITAIRE »

La marguerite est du mystère
Reine, elle est reine des amours.
Qu'ai-je besoin de ses secours ?
Elle n'a plus rien sur la terre
A m'apprendre et rien à me taire ;
Mais plein d'espérance j'accours
Pour un poétique recours
Vers l'*Églantine solitaire.*

Tant bien que mal, — plus mal que bien, —
J'ai fait mot à mot, lettre à lettre,

Digitized by Google

Un livre où tout rime et peut-être
Que ce livre ne rime à rien...
Fera-t-il seulement comprendre
Que je me souciais d'apprendre
A penser juste et parler net ?
Certain ami, qui s'y connaît,
Trouve le ton que j'ai su prendre
Très sérieux : s'il advenait
Que vous vous prêtiez à me lire,
Je ne suis orgueilleux ni vain :
Si tout dans l'œuvre et l'écrivain
Ne vous paraît prêter qu'à rire,
J'entends me prêter à vos ris :
J'écris comme je sais écrire
Mais ne sais pas comme j'écris,
Et si vous acceptez la tâche
De me renseigner, d'un seul mot,
Et je vous paraisse un grimaud
J'en deviens un si je m'en fâche...
— Car l'homme d'un sens net et haut
Dont le mérite est plus notoire
Est le moins certain de son lot :

Digitized by Google

Qu'on lui dise qu'il est un sot,
Il a moins de peine à le croire.

Si mon livre, ô docte Quillet,
Portait à son premier feuillet
Un nom maintenant ou naguère
Sublime, et désormais connu ;
Que la pensée y fût vulgaire,
Le fonds absurde ou saugrenu,
Le public, d'abord « prévenu »,
Séduit n'y regarderait guère :
Le public ne regarde à rien
S'il s'agit d'auteurs qu'il préfère ;
Tant est vrai le proverbe ancien :
Qu'on est dispensé de bien faire
Dès qu'on passe pour faire bien...

Présumez-vous, ô Muse illustre,
L'accueil que fera « l'univers »
A mon recueil de petits vers,
Signés qu'ils sont du nom d'un rustre ?

Digitized by Google

Digitized by Google

XLII

A M. JOSEPH AUBRY, CAPITAINE DE VAISSEAU

Tout m'y parle de moi, tout m'y connaît, tout m'aime.

LAMARTINE

AUBEVOIE

L'ennui fait du repos la fatigue suprême.
Tel quitte son foyer qui mieux rentre en soi-même.
Voyager, c'est apprendre; et c'est vivre, savoir ;
Et le meilleur moyen de connaître est de voir.
Allant vers l'inconnu, souvent l'homme découvre
Son néant, mieux visible en l'infini qui s'ouvre.
Mille contacts changeants, le contraste des mœurs,
Rendent le méchant pire et font les bons meilleurs.
Quant à vous, chaque jour votre sagesse augmente ;
Et tandis que d'un rien quelque sot se tourmente

Digitized by Google

Vous, calme en maint orage où la mort tient à peu,
Des dangers, notre effroi, vous vous faites un jeu.

Allez, et Dieu vous garde, ami, je vous rends grâces,
Vos écrits m'ont permis de suivre au loin vos traces.
Ma pensée et mon cœur, errants de cieux en cieux,
Ont retrouvé vos pas qu'avaient perdus mes yeux.
Je vois votre vaisseau tendre au vent sa voilure
Comme un oiseau son aile, et sa double encâblure
Ramener lentement ses deux ancres du fond.
Déjà Minorque sort de l'horizon profond,
Voici Cadix! voilà les colonnes d'Hercule !
Votre essor se poursuit, l'espace en vain recule,
Ténériffe apparaît, confus, pyramidant
Dans les cieux et les flots, sous les feux d'occident.
A toi, Madère, adieu! Salut aux Canaries!
Terre ! l'Assomption et ses plages flétries.
Sainte-Hélène aux sommets de nuages voilés.
Terre encor! sous des cieux en plein jour étoilés
Surgit, venant vers nous, un joyau d'émeraude
Où brise de ces mers la vague bleue et chaude.
Comme les feux du jour en tièdes réseaux blonds

Digitized by Google

Flottent, clairs et dorés, des coteaux aux vallons !
C'est l'Ile Fortunée et ses splendeurs épiques.
Entendez-vous frémir aux moussons des tropiques
Bananiers, tamarins, lentisques, lataniers ?
Ces parfums dans les airs sont ceux des citronniers,
Ce doux murmure ailé, c'est celui des fontaines
Tombant aux flots amers en cascades lointaines,
Ce bruit, comme la foudre en éclats s'exhalant,
C'est tout un fleuve au gouffre en poussière croulant...
Que ces lieux ont gardé de prestige et de charmes !
Le Tasse en a menti : tout entière à ses larmes,
Tout entière à sa rage, Armide, poursuivant
Au gré de ses fureurs, sur l'abîme mouvant,
L'amant qui subissait et fuit ses artifices,
A se venger mettant ses plus noirs maléfices
Oublia de détruire et laissa sur tes bords
De ses enchantements le faste et les trésors,
O Juan Fernandez ! ô mirage ! ô merveille !

Mais que vois-je ! Déjà votre esquif appareille !
Au moment où j'appris qu'Aubry se préparait
Etayé d'un palmier, quelque ajoupa discret,

Digitized by Google

J'avais cru qu'à jamais, dans l'étrange cabane
La papaye et l'arec, la mangue, la banane
Le retiendraient au pied des jaqs, des cocotiers :
Poincillades de flamme, agathis et dattiers
Ont un si vif éclat ! tant de senteurs suaves !
Mais vous avez depuis, sans y trouver d'entraves,
Aux champs d'Otaïti des bords chiliens porté
Goûté de l'arbre à pain l'ombre et le fruit vanté
Car, ô cœur de héros, âme avide et jalouse,
L'inconnu qui fascine et trahit Lapeyrouse
Vous attire, et Poret mort au pôle et glacé,
Ni le spectre de Cook, sanglant et fracassé,
Ni le sort plus récent, déplorable et sublime
De tant d'autres martyrs, ô pionnier magnanime !
Ne vous font hésiter, vers leur gloire courant.
Dans l'archipel malais on vous suppose errant ;
On dit que le vaisseau qui vous emporte enfonce
Sa quille vacillante au lit de pierre-ponce
Qui, venu de Java, jusqu'aux Indes atteint,
Et, nouvel Empédocle, au volcan mal éteint
Qui trancha l'an dernier trente mille existences,
Vous comptez vous hisser aux plus courtes distances.

Digitized by Google

Après m'avoir dépeint les mœurs et les beautés,
Jour par jour, des climats pas à pas visités,
Vous voulez qu'à mon tour, du recoin où j'habite
En normand casanier, en rustre, en cénobite,
J'offre un tableau fidèle à vos regards ravis
De s'arrêter de loin sur le site où je vis,
Et qui vous intéresse à l'autre bout du monde
Autant que les splendeurs de la terre et de l'onde.

Eh bien, sachez, ami, que du bassin géant
Où des monts de Bourgogne aux bords de l'Océan
La Seine en longs circuits se creuse, obstrué d'îles,
Un lit dans les grands prés et les glèbes fertiles,
Nulle vallée aux yeux n'étale en ses plis verts
Plus d'espace et d'aspects, ravissants et divers,
Et n'a mieux conservé tant d'empreinte et de traces
Des peuples et des rois, des faits, des jours, des races...
— Tombeaux du celte, autels du druide, camp romain
A mille souvenirs on s'y heurte en chemin.

Voyez ces murs croulants où rampent les lianes :

Digitized by Google

C'est là le « Vieux-Château » célébré par Fontanes.
Il y venait errer seul et triste, à pas lents.
Que ces lieux désolés ont de fastes sanglants !
Chassé par un normand et prenant Dieu pour juge
Un roi vint aux Normands y demander refuge ;
Une reine y trouva des geôliers, des bourreaux.
Le Béarnais, Lahire et cent autres héros
Dans ces rocs, sur ces tours où le lierre s'incruste,
Ont guerroyé. Richard, avec Philippe-Auguste,
Y fit assaut vingt fois de vaillance et d'ardeur.....
— Le moyen âge alors était dans sa splendeur ;
Sous ces deux fiers champions, titans du moyen âge,
Un preux, de mes aïeux, déploya son courage,
Puis rentra dans l'oubli : sa trace y disparut.

Ici naquit Poussin, un Corneille y mourut :
On y mit son tombeau non loin du lit funèbre
Où gît Lacalprenède, — un « oublié » célèbre ; —
Et c'est près d'eux que dort la femme qui donna
Son amour et des fils à l'auteur de *Cinna*...

Sous ce toit surplombant les vignes vernoniennes

Digitized by Google

Quinze ans vécut heureux l'auteur des *Messéniennes ;*
Et voici devant nous les hauteurs des Rotoirs
Où, sur un seuil voilé d'aunes touffus et noirs
Dont octobre empourprait les teintes monotones,
L'auteur de l'*Ane Mort* venait tous les automnes.
Aujourd'hui ce domaine, où mon regard flottant
Ne s'arrête jamais sans un émoi constant,
Porte un nom moins connu mais cher à ma mémoire ;
Il n'a pas dérogé : la vertu vaut la gloire.

Voyez vers le couchant ce versant attiédi
Qui verdoyant s'étage et descend au midi :
C'est la maison superbe, aujourd'hui mal hantée,
Que Panurge a bâtie et longtemps habitée ;
C'est là qu'il s'éteignit, dévoré par l'affront
D'avoir vu la tiare arrachée à son front.

O prés, champs et vergers, ô coteaux d'Aubevoie !
Bois où tant de lumière à tant d'ombre se noie,
Frais étangs endormis sous les troncs chevelus,
Gais ruisseaux y portant leur murmure et leur flux,
Grottes par la nature au flanc du mont creusées,

Digitized by Google

Vieilles tours vers les cieux par les siècles dressées,
Contre l'oubli de l'homme un souvenir d'enfant
En mon cœur qui vous aime à jamais vous défend !
De ce point culminant, l'œil saisit au passage
Dans la vaste étendue un double paysage :
Venable et son essaim de gais hameaux bruyants
Dans la plaine et les bois dispersés, souriants ;
Muids, rive heureuse et chaude en plein soleil assise ;
Tosny, ses verts îlots où la vague indécise
En son cours insensible hésite et jase et dort ;
Bouaffles tout vis-à-vis et Courcelle et Portmort,
Son vieux moutier croulant sur la tombe sacrée
D'un saint abbé ; Portmort dominant la contrée
Avec son clocher svelte aux carillons joyeux.
Villers où je risquai, quand mon cœur et mes yeux
Pour la première fois se tournaient vers les filles,
Et mes premiers aveux et mes premiers quadrilles...
Que ces beaux jours sont loin ! que nos bonheurs sont courts !
Redescendons : voici, trève de vains discours
Le Roule qu'on oublie et qui pourtant rappelle
Tes traces, Bachaumont, et la tienne, Chapelle ;
Cadoc s'y mit à table ; on y fêta Boursault ;

Digitized by Google

L'ancien monde à l'étroit cinq cents ans prit d'assaut
Cette berge où s'assied l'habitant solitaire.
Alors mettaient en foule en ce lieu pied à terre
Moines, reîtres armés, rois, prélats, paladins,
Plus tard ce fut paniers, poudre et vertugadins ;
La bure y coudoyait hermine et pourpre altière,
Marquise à falbalas, Gottons à panetière,
Estaffiers, histrions, petits abbés galants,
Humbles gens de mérite et gandins insolents.
Tous encombraient, épars, la tortueuse rue
Et la montée agreste où grouillait leur cohue,
Puis se hissaient en selle et changeaient de chemin.
Fantômes aujourd'hui... que serons-nous demain ?

A deux pas Tournebu : c'est un fief militaire
Du saxon Cornwallis un instant tributaire
Qui vint des Perceval à ce Bayard ancien.
Turnèbe en prit le nom ou lui donna le sien
Qui tour à tour échut aux pairs de deux royaumes.
Mais tout à l'heure, Aubry, j'ai parlé de fantômes ;
Que de fois Marillac, ce soldat sans défaut
Que ma pitié suivit des camps à l'échafaud,

Digitized by Google

En ce séjour paisible, une tempête à l'âme,
Vint renouer les fils de cette obscure trame
Qui, dénoncée en cour, mit en si triste lieu
Sa tête et son honneur aux mains de Richelieu !

Voyez de blancs pommiers ce champ rectangulaire
Où çà et là s'émiette un granit tumulaire :
Là s'élevait un cloître, autrefois renommé ;
Lesueur, trente mois en ce cloître enfermé.
Y peignit d'une main exercée et fervente
De l'ermite Bruno l'humble vie émouvante ;
Et c'est non loin du chaume où j'existe et naquis
Qu'en un modeste abri de ses deniers acquis
Un vieux moine expulsé, pauvre et proscrit lui-même
Mais qui veut récolter et sait qu'il faut qu'on sème,
Accueillit, tint caché comme eut fait Jésus-Christ,
Au péril de ses jours certain vieillard proscrit,
Suspect aux proconsuls, aux excès réfractaire,
Poète et philosophe, un ami de Voltaire,
Un lauréat d'Isaure, un hôte de Geoffrin :
L'auteur de *Bélisaire* et des *Incas* ; serein
Mais chétif et muet dans sa retraite obscure,

Digitized by Google

Lui qui parla si haut trente ans dans le *Mercure !*

Tels sont les souvenirs, éclatants ou discrets,
Que ma pensée évoque instructifs, pleins d'attraits,
Et partout je retrouve, Aubry, dans ces campagnes
Où la Muse et mes fleurs sont mes seules compagnes.
Sans changer de destins, de gîte ou d'horizons,
Là je suis jour par jour chaque pas des saisons
Et n'aurai, pour le temps qui me demeure à vivre,
Qu'un soin, qu'un vœu, qu'un but: feuilleter comme un livre
Ma pensée et ma vie et mon âme et les cieux ;
Tendre l'oreille à tout, ouvrir à tous les yeux ;
Épier, attentif à leurs métamorphoses,
Les transformations des êtres et des choses,
Sous les mornes forêts en hiver surveillant
Le réveil de la sève, aux troncs nus sommeillant ;
Enivré des splendeurs que déroulent, funèbres,
Les glaces, pluie et vents, éclairs, neige et ténèbres;
Le premier à revoir courir aux verts sillons
Vers les premières fleurs les premiers papillons
Quand Mars qui, grelottant, foule aux pieds les pervenches
Pend aux noirs prunelliers quelques étoiles blanches.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTES

A François DEBERGUE (page 59).

Quelques personnes savent que le jardinier Debergue coupait avec son sécateur le fil télégraphique des Prussiens occupés à faire le siège de Paris; que, soupçonné, puis inculpé, dénoncé peut-être, il convint du fait sans difficulté et tout simplement, comme on conviendrait d'une espièglerie ; qu'enfin l'ennemi n'exigeait de lui que la promesse de ne pas recommencer et qu'il ne voulut pas donner sa parole. Il répondit aux Allemands que son devoir de citoyen français l'obligeait à entraver leurs opérations tant qu'ils seraient sur le sol français. Ce refus, c'était la mort ; Debergue le savait : il

Digitized by Google

y persista. Arrivé sur le lieu de l'exécution, il se trouva qu'on n'avait pas de mouchoir pour lui bander les yeux. Debergue offrit de s'en passer et finalement proposa le sien, qui fut accepté. Les Prussiens avaient tout intérêt à faire connaître en France cette mort et à en taire les détails héroïques, aussi ne laissèrent-ils transpirer de l'exécution que ce qu'il fallait pour donner « une salutaire leçon » comme ils disaient. Les journaux anglais ne parlèrent du fait que comme un trait blâmable de plus parmi ces révoltes de paysans que persifflait le *Times*. On applaudit çà et là en France, puis, comme toujours aussi, en France, on oublia. L'indignation que j'éprouvai de cet oubli, qui se prolongeait, se traduisit par cette ode.— Depuis, une statue fut élevée à Debergue, après quoi on se tut mieux que jamais et on continua à s'en ressouvenir aussi peu qu'auparavant.

1. Ce travailleur vulgaire et ce martyr sublime
Qui n'obtint qu'un renom douteux, presque anonyme ...
Page 61.

Arrêtez au hasard un passant dans la rue et deman-

Digitized by Google

dez-lui ce que c'est que Debergue, ce qu'il a fait, comment et de quoi il est mort, quatre-vingt-dix-neuf personnes sur cent vous répondront qu'elles n'en savent rien. A Lacédémone on eût condamné à mort le Spartiate, esclave ou citoyen, qui eût fait sur un pareil sujet une réponse pareille, tenue à bon droit pour infamante au pays de Lycurgue et qui n'est pas même ridicule à Paris.

A UN TOURISTE (page 94).

2. C'était la marchande d'oranges,
D'œillets, de grenades, trônant
Comme une Saison en fontanges
Peinte à Marly...

Pages 100 et 101.

« J'ay esté, mon cher marquis, l'objet d'une bien
» précieuse et bien enviée faveur : il s'agit de la bonne
» fortune d'avoir esté désigné par le Roy pour l'ac-
» compagner avant-hier au chasteau de Marly, qui
» n'est pas encore achevé... Au-dessus de l'attique du

Digitized by Google

» grand salon, on admire les Quatre Saisons, qui sont
» des brunes superbes, superbement peintes. L'une
» d'elles, dont un ruban ceint la tête, à la manière ac-
» coutumée de la défunte favorite du Roy, a quelque
» ressemblance avec celle-cy, à ce que trouvent cer-
» taines personnes, et avec la favorite actuelle, au ju-
» gement de quelques autres : or, vous n'ignorez pas
» que ces deux dames ne se ressemblent nullement, au
» grand détriment de l'esprit de la première et de la
» beauté de la seconde, qui n'est point laide pourtant,
» tant s'en faut, bien qu'un peu mûre. Enfin le comte
» de ***, sentimental à ses heures, prétendait que le
» peintre avait voulu « flatter » la douleur que le
» « Roy esprouve à part soy « de la mort de la feue
» Reyne, en remettant sous les yeux de Sa Majesté des
» Saisons espagnoles comme Marie-Thérèse, brunes il
» est vray comme elle ne fut jamais, mais comme est
» la veuve Scarron. C'est peut-être pour un motif ana-
» logue que l'une de ces « Saisons » est coiffée du dia-
» dème de la duchesse de Fontanges ».

Lettres du duc de *** (juillet 1694.)

Digitized by Google

On nous a laissé des « Saisons » du château de Marly, des descriptions qui ne répondent guères à celles-ci. Peut-être la chevelure et la coiffure de ces déesses allégoriques ont-elles été modifiées sur les avis de celle qui, dame d'honneur de la dauphine Victoire de Bavière, savait seule peigner l'opulente tignasse de la princesse, sans lui donner ces tressaillements nerveux restés historiques. Quoi qu'il en soit, Madame de Maintenon, ennemie née de l'ostentation et surtout de celle qui confine au scandale. Madame de Maintenon s'effarouchait à moins.

Le duc de *** est un des ancêtres maternels du voyageur à qui cette épître était adressée, et l'auteur a lu et relu avec lui les lettres du spirituel aïeul, lesquelles sont des joyaux littéraires en même temps que d'inappréciables reliques.

VERNON. — VINGT MINUTES D'ARRÊT (page 167.)

Ici j'habite,
3. Des murs bien nus de cénobite ;
Mes jours y rayonnent, cachés.
Page 178.

Digitized by Google

C'est un asile à peu près gratuit que j'ai occupé dix années et que je devais à l'affectueuse hospitalité de feu Monsieur Morel-Infray, un des meilleurs hommes de bien qu'il m'ait été donné de rencontrer. La faveur octroyée par lui me fut continuée par ses enfants tant que j'ai été en mesure d'en user.

4. Là, tout parle un langage austère
A l'âme en muette oraison ;
Nul jamais sans y faire taire
Son pas, son rêve, sa chanson
Ne hante ce lieu solitaire
Et jamais le pâtre attardé
Sur l'inscription tumulaire
Sans frisson ne s'est accoudé.

Pages 176-177.

Je laisse à de plus compétents le soin de faire l'éloge de l'œuvre de M. Jal, architecte, ou de la critiquer ; ce que je puis dire, c'est que la décoration magistrale, sobre et de bon goût, du monument de l'avenue de l'Ardèche à Vernon justifie les deux premiers vers ci-dessus; c'est que la pyramide qui le surmonte, — emblème sur les pages lapidaires et sur les papyrus du

Digitized by Google

rayon remontant d'où il est venu, — s'élève vers le ciel selon l'expression de Lamartine :

« Comme une haute pensée
Qui s'isole pour prier ».

5. Dans son moins bienséant chapitre,
Dont Voltaire a transcrit le titre
En laissant aux choses leur nom,
Rabelais a vanté Vernon
Pour sa « septembrale purée.... »

Page 178.

Gargantua, chapitre XIII, page 48, édition dite de la « Bibliothèque Nationale » 1878. Voyez en outre Voltaire, œuvres, préface de la Pucelle.

PIÈCE XXXIX

A M. PAUL NOEL.

C'est Marchangy, Cauchon, Laubardemont
De leurs abois escortant au supplice
Urbain Grandier, Jeanne d'Arc, Michel Ney.....

Nous ne confondons nullement le premier de ces

Digitized by Google

trois hommes avec les deux autres mais, à tort ou à raison — et plus à tort qu'à raison peut-être, — son nom est devenu l'emblème de la violence et de la passion dans un magistrat accusateur.

Nous n'ignorons pas davantage que Marchangy ne remplit pas l'office d' « Attorney, » — comme disent nos voisins, — au procès du maréchal Ney, lequel se déroula devant la chambre des Pairs ; mais l'auteur de la « Gaule Poétique » dans ses fulminants réquisitoires revenait souvent aux défections envers la monarchie héréditaire et c'est, comme on sait, en qualité de traître au roi légitime que l'héroïque soldat fut poursuivi et condamné.

AUBEVOIE, page 291.

6. Le Tasse en a menti...

Page 293.

On a voulu voir les Canaries dans ces îles que le Tasse, dans sa *Jérusalem délivrée*, désigne sous le nom

Digitized by Google

d'Iles Fortunées, j'ai le droit de voir l'une d'elles dans Juan Fernandez, parce que Juan Fernandez mérite cent fois mieux que les Canaries un si beau nom.

7. Et Poret, mort au pôle et glacé.

Jules Poret de Blosseville, fils du contre-amiral Alphonse, Charles Poret, comte de Blosseville. On sait que Jules de Blosseville se perdit dans les glaces du pôle en 1833, avec le brick *La Lilloise*, qu'il commandait.

8. Eh bien, sachez, ami, que du bassin géant
Ou des monts de Bourgogne aux bords de l'Océan.
La Seine en longs circuits se creuse, obstrué d'îles,
Un lit dans les prés verts et les glèbes fertiles...

Page 295.

La vallée qui s'étend de Vernon par les Andelys aux portes de Louviers, accidentée et pittoresque, renferme cette chaîne de coteaux rocheux dont parlent les *Guides* et qui donnent en cet endroit aux rives de la Seine tout le charme particulier aux bords du Rhin.

9. Nulle vallée aux yeux n'étale en ses plis verts
Plus d'espace et d'aspects, ravissants et divers,

Digitized by Google

Et n'a mieux conservé tant d'empreinte et de traces
Des peuples et des rois, des faits, des jours, des races...
Page 296.

On montre dans la plaine de Bernières un mouvement de terrain qui serait un des vestiges du fossé de circumvallation du camp de Philippe-Auguste assiégeant la forteresse des Andelys. Il y a à Portmort un menhir célèbre et dans la forêt de Bray un autel celtique très connu sous le nom vulgaire de la Table. Enfin des fouilles ont mis à nu aux Andelys l'emplacement d'un camp romain et on retrouve aux environs de Vernon les traces de trois autres de ces camps. On sait aussi qu'il y avait encore un autel celtique près de la fontaine si anciennement révérée dite de Sainte-Clotilde, aux Andelys.

10. C'est là le Vieux Château célébré par Fontanes :
Que ces lieux désolés ont de fastes sanglants !
Page 296.

C'est en effet le château de la Roche-Gaillard, près des Andelys, que Fontanes a célébré dans son élégie *le Vieux Château* et dont il se plaisait à parcourir les

Digitized by Google

ruines en rêvant à tous ceux qui les avaient hantées : de Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre et duc de Normandie, qui bâtit, habita et défendit cette forteresse, à Nicolas Poussin et à Pierre Corneille, lesquels tous deux en ont très certainement parcouru souvent les débris ; le premier dans son enfance et le second à diverses dates de son âge mûr.

Le Château-Gaillard soutint un siège de neuf mois contre l'armée du roi Philippe-Auguste. Disputé pied à pied, il fut enlevé d'assaut et, dans le courant des siècles suivants, pris et repris après des fortunes diverses par les armées des deux peuples et les partis belligérants de nos luttes civiles, il serait demeuré malgré les dévastations des guerres et celles du temps un des spécimens les plus complets et les mieux conservés des fortifications au moyen âge, si Henri IV et Louis XIII n'en avaient autorisé la destruction, sur la proposition des États de Normandie. Le donjon presque entier et la plupart des défenses de la seconde enceinte restent encore debout et font l'admiration des visiteurs et la joie des archéologues.

Digitized by Google

11. Chassé par un normand et prenant Dieu pour juge,
Un roi vint aux Normands y demander refuge.

Page 296.

En l'an 1338, dit Froissard, en 1334, selon le continuateur de Guillaume de Nangis, en 1332, selon plusieurs autres chroniqueurs, David Bruce, roi d'Écosse, fils de Robert Bruce, vint se réfugier en France et dans la suite habita le Château-Gaillard, que le roi Philippe de Valois avait mis à sa disposition, lui laissant le choix entre toutes les résidences royales d'alors. Édouard de Bailleul, d'une famille normande, soutenu par le roi d'Angleterre, s'était emparé du patrimoine de ce roi de treize ans.

12. Une reine y trouva des geôliers, des bourreaux.

Page 296.

La veille de l'Ascension, en l'année 1315, des sicaires envoyés par le roi de France, Louis le Hutin, pénétraient dans le cachot où sa femme, la reine Marguerite de Bourgogne, était renfermée au Château-Gaillard et l'étranglaient « de par le Roy ». Le même jour, « de par le Roy », Enguerrand de Marigny, mi-

Digitized by Google

nistre disgracié, était suspendu à une potence « jusqu'à ce que mort s'ensuyve » ; coup double comme on voit. Enguerrand et Marguerite gênaient le fils du bourreau des Templiers : bon chien chasse de race. — La jeune reine lâchement assassinée avait vingt ans.

13. ... **Richard avec Philippe-Auguste**
Y fit assaut vingt fois de vaillance et d'ardeur.

Page 296.

La forteresse du Château-Gaillard ne fut arrachée aux rois d'Angleterre que sous Jean Sans Terre : tant que Philippe-Auguste eut à lutter contre son rival de Saint-Jean-d'Acre, il fut presque constamment malheureux et ses efforts restèrent stériles. C'est à peu de distance de là que se trouve le champ de bataille de Gamaches, où « ceulx du Roy de France » furent si complètement battus à plate-couture et les prés de Courcelles où Philippe tomba dans une embuscade. Il y laissa presque toute son escorte et fut poursuivi jusque sous les murs de Gisors par l'ancien prisonnier du duc d'Autriche, qui faillit à son tour s'emparer de son suzerain. A Gisors, une mésaventure plus cruelle encore

Digitized by Google

attendait Philippe-Auguste. Tandis qu'il ferraillait à la tête des siens, il se trouva tout à coup entouré d'ennemis acharnés et nombreux et ne parvint qu'à grand'peine à se dégager, en frappant d'estoc et de taille, après quoi il lui fallut battre en arrière de toute la vitesse de son cheval. C'est alors qu'il tomba dans l'Epte, où il faillit se noyer, et c'est à la suite de cette escarmouche que Richard écrivit à son frère, régent d'Angleterre en son absence, la lettre railleuse et triomphante où se détache ce passage narquois : *Rex francorum caput aqua et copiosa bibit.*

14. Sous ces deux fiers champions, titans du moyen âge,
Un preux de mes aïeux déploya son courage.

Page 297.

Il est de tradition dans la famille que les Vard, dont le nom s'écrivit aussi Ward, Ysart, Hiarwart, descendent d'un anglo-saxon d'une très ancienne famille originaire de la Scandinavie, et l'étymologie indéniablement anglaise de notre nom confirme cette tradition. — Dans un temps où le fils d'une lavandière de la Bouille devenait roi d'Angleterre à Hastings, les ar-

Digitized by Google

chers du pays de Northumberland, vaincus aux Andelys avec les petits-fils d'Arlette, pouvaient se faire chevriers à Boisemont.

15. Ici naquit Poussin, un Corneille y mourut ;
On y mit son tombeau non loin du lit funèbre
Où gît Lacalprenède, un oublié célèbre ;
Et c'est près d'eux que dort la femme qui donna
Son amour et des fils à l'auteur de *Cinna*.

Page 297.

On sait que le Poussin naquit au hameau de Villers, dépendant des Andelys ; que Thomas Corneille mourut aux Andelys et y fut inhumé dans l'église Notre-Dame et que la femme de Pierre Corneille repose aussi dans cette église ainsi que ses père et mère. L'auteur de *Cassandre, Cléopâtre*, *Faramond* et quelques autres romans en dix ou douze volumes, y fut aussi enterré ; et si quelqu'un, après avoir été très célèbre est devenu très oublié, c'est ce Lacalprenède que prisait Madame de Sévigné et dont Despréaux s'est tant moqué.

16. Sous ce toit surplombant les vignes vernoniennes
Quinze ans vécut heureux l'auteur des *Messéniennes*.

Page 298.

Digitized by Google

C'est le château de la Madeleine, bâti à mi-côte sur l'arête d'un escarpement dominant la Seine. Le château de Saint-Just, patrimoine de la famille d'Albuféra, s'élève de l'autre côté du fleuve, sur le flanc de la colline opposée, et tout en face, et c'est assis sur un banc rustique, sous les tilleuls de cette demeure, où il recevait l'hospitalité du vétéran des guerres d'Espagne, que le poète, malade et les yeux fixés sur le nid qu'il avait été forcé de vendre, écrivit sa touchante élégie : *les Adieux à la Madeleine.*

17. Et voici devant nous les hauteurs des Rotoirs
Où, sur un seuil voilé d'aunes touffus et noirs
Dont octobre empourprait les teintes monotones,
L'auteur de l'*Ane-Mort* venait tous les automnes
Page 298.

L'omnipotent et ventripotent critique des *Débats*, venait en effet aux Rotoirs, chez Monsieur le président Huet, son beau-père, passer chaque année les derniers jours de la belle saison. Aujourd'hui ce superbe et vaste domaine, agrandi et embelli considérablement par son propriétaire actuel, est la résidence d'été de M. l'ingénieur Desbrière, administrateur des chemins de fer de

Digitized by Google

l'Ouest, — à qui l'auteur de ces vers a de très grandes obligations. — Les Rotoirs sont peut-être le plus beau point de vue de toute cette contrée, si fertile en aspects pittoresques.

18. C'est la maison superbe aujourd'hui mal hantée
Que Panurge a bâtie et longtemps habitée.

Page 298.

Bon nombre de commentateurs de Rabelais ont voulu reconnaître le Panurge de Pantagruel dans le cardinal Georges d'Amboise, et c'est le cardinal qui, comme on sait, bâtit, — avec la rançon des Génois révoltés puis soumis, — le magnifique palais de Gaillon, lequel fut, jusqu'à la Révolution, la résidence princière des archevêques de Rouen. On sait encore de combien peu il s'en fallut que Georges d'Amboise ne devînt pape. Le cardinal était ministre tout-puissant du roi de France et les troupes du roi de France occupaient Rom . Chacun des membres du Sacré-Collège isolément saluait le candidat français du titre envié : un italien fut élu. Retiré au palais de Gaillon et frappé au cœur par la déception éprouvée, l'oncle du maréchal

Digitized by Google

de Brézé ne cessait, dit-on, de répéter à un religieux nommé frère Jean, qui le servait : « Ah! frère Jean, frère Jean, mon ami, que n'ai-je été toute ma vie frère Jean ! »

On admire dans la cour du palais des Beaux-Arts, à Paris, un débris du palais de Gaillon. La somptueuse demeure de Georges d'Amboise est devenue une maison centrale de détention où l'on tient enfermés un millier et demi de malfaiteurs ; il est vrai que le cardinal lui-même, sous la plume de l'impartiale histoire, est de venu un ministre prévaricateur et concussionnaire et que, pour surcroît, on a découvert qu'il s'était mis aux gages d'un principicule italien. (Voyez Michelet. *Histoire de France*).

19. Portmort

Son vieux moutier croûlant sur la tombe sacrée
D'un saint abbé...

Page 299.

Saint Ethbin, moine d'origine écossaise.

C'est M. le comte de Graville, châtelain de Port-Mort et dont les aïeux étaient aux croisades, qui fit élever entièrement à ses frais la très jolie église neuve sur-

Digitized by Google

montée de l'élégant clocher d'où se répand très loin l'harmonieuse sonnerie dont il est question dans les vers qui suivent.

20. Le Roule qu'on oublie...

Page 299.

Le Roule, en latin Rotulus, est un hameau fort ancien sur les bords de la Seine, au pied de collines très élevées et escarpées. Quand la Seine était la principale et presque la seule artère de la circulation entre Paris, la Normandie, ses ports et ceux d'Angleterre, une foule de gens de toute qualité mettaient journellement pied à terre en cet endroit. On y venait du côté de Rouen en selle ou à haquenée, suivant le sexe, sur des « mazettes » et on y prenait un bateau traîné au câble par des chevaux et qui remontait la Seine vers Paris. Aujourd'hui le Roule, ce coin de terre privilégié, est resté sur le passage de l'une des artères internationales les plus fréquentées de l'univers, mais, hélas ! les trains du chemin de fer du Havre ne font que glisser à toute vitesse au niveau des toits de la bourgade presque déserte : « Sic transit gloria mundi ».

Digitized by Google

21. Cadoc s'y mit à table, on y fêta Boursault.

Page 299.

Il s'agit ici de Cadoc, ce fameux chef de routiers dont Philippe-Auguste tira tant de secours aux heures difficiles des premiers temps de sa lutte avec Richard Cœur de Lion. La bande de Cadoc formait l'extrême droite de l'armée française : elle occupait les bois qui s'étendent de Bernières jusqu'au Roule, sur le territoire de trois communes, bois faisant partie de la magnifique terre de MM. de Séguin, à Tosny. C'étaient d'inopportuns voisins pour les paysans, nos ancêtres, que ces routiers, ces « irréguliers », et Cadoc lui-même « oublia » souvent sans doute de payer son écho aux buvetiers du Roule.

Ce même Cadoc devint plus tard seigneur d'Aubevoye et de Gaillon, puis tomba en disgrâce pour avoir emprunté au fisc une somme qu'il ne vint pas à bout de rembourser, n'ayant pu se faire à l'économie.

Ainsi Philippe-Auguste combla de ses faveurs un chef de voleurs, bien qu'il sût que celui-ci avait pour métier de faire curée du bien d'autrui, et il lui retira ses bonnes grâces parce qu'il ne se montra pas suffi-

Digitized by Google

samment ménager d'un bien qui lui appartenait par à peu près, à lui, Cadoc. C'est là une de ces piquantes contradictions de l'être humain qu'il faut ajouter à celles que relate si curieusement Montaigne. — Il est vrai que Philippe-Auguste n'avait plus besoin de Cadoc quand il se dégoûta de lui.

Boursault était très lié avec les seigneurs du Roule et fut, à diverses dates, hébergé par eux.

22. A deux pas Tournebu ; c'est un fief militaire
Du saxon Cornwallis un instant tributaire
Qui vint des Perceval à ce Bayard ancien.

Page 300.

« Au moment de la grande invasion anglaise de 1418, » disent MM. Charpillon et Caresme [1], Henri V, ayant conquis la Normandie, donna à Perceval de Lindlay le manoir de Tournebu, avec d'autres biens ayant appartenu à Jean de Menilles, à la charge d'un fer de lance à la Saint-Georges... Le nouveau seigneur ayant été tué dans un combat contre les Français, Henri donna tout ce qui avait appartenu au défunt, le

1. *Dictionnaire historique de toutes les communes du département de l'Eure.*

Digitized by Google

6 novembre 1420, à son sergent Bryan Cornwalis, à la charge de lui remettre chaque année un fer de lance au château de Rouen, à la Saint-Jean. »

23. Que de fois Marillac, ce soldat sans défaut
Que ma pitie suivit des camps à l'échafaud,
En ce séjour paisible une tempête à l'âme...

Page 266.

Le maréchal de Marillac était en train de faire bâtir un château superbe dans le style de l'époque sur l'emplacement de la demeure féodale des Tournebu, quand le coup de hache de Richelieu vint arrêter à la fois la construction du manoir et la vie du châtelain. Le pavillon du nord seul était achevé. M. Hébert, ancien maire du IIIe arrondissement de Paris, abattit ce pavillon dans la reconstruction qu'il fit du château, patrimoine de sa famille, dont les tombeaux sont renfermés dans une chapelle attenante, isolée et qui s'aperçoit de tous les points de la vallée.

24. Voyez de blancs pommiers ce champ rectangulaire
Où çà et là s'émiette un granit tumulaire.

Page 295.

Digitized by Google

Un verger de pommiers s'élève en ceinture verdoyante dans l'enclos de la Chartreuse d'Aubevoie et marque l'emplacement du cloître qui se composait de trente-deux cellules. Quant aux tombeaux que ce cloître renfermait, les principaux étaient : celui du cardinal de Bourbon, fondateur, qui fut un instant roi de France sous le nom de Charles X et dont on voit l'effigie, en cette qualité, sur de rares pièces de monnaie que recherchent les numismates ; celui de son neveu, Charles de Bourbon, qui fut, après lui, archevêque de Rouen ; celui de Charles de Bourbon-Soissons qui s'était signalé à la bataille de Coutras, en 1587, et de sa veuve Anne de Montafié. On voyait près de ces tombeaux ceux de Charlotte et Marie de Bourbon ; de Louise-Christine de Savoie-Carignan ; d'Eugène-Maurice de Savoie et de sœur Anne-Marie-Françoise de Savoie, dite Mlle de Dreux ; de Louise de Bourbon-Soissons, duchesse de Longueville ; de Louis de Bourbon-Soissons, père de la duchesse, qui gagna la bataille de Sedan contre l'armée du roi et qui y périt. On y voyait encore les sépultures de Marie de Bourbon-Soissons, veuve de François de Savoie, prince de Cari-

Digitized by Google

gnan; de Françoise d'Orléans-Longueville, deuxième femme de Louis de Bourbon, prince de Condé et celle de Jeanne de Coësme, veuve de Louis de Montafié. La charrue passe sur l'emplacement de tous ces tombeaux et remue avec leurs débris les poussières royales et princières qu'ils renfermaient.

25. Lesueur trente mois en ce cloître enfermé
Y peignit d'une main exercée et fervente
De l'ermite Bruno l'humble vie émouvante.

Page 222.

C'est à la Chartreuse « d'Aubevoie » que Lesueur peignit une partie de la célèbre galerie de vingt-deux tableaux représentant la vie de saint Bruno et dont toutes les pages sont des chefs-d'œuvre. On prétend que le peintre fut appelé en Normandie pour reproduire par le pinceau, sur ses toiles, les traits d'une statue du fondateur de l'ordre des Chartreux que possédait l'église du monastère ; quant aux tableaux, ils étaient destinés au cloître des chartreux de Paris. La statue dont il s'agit est dans l'église d'Aubevoie, on la place au premier rang dans la statuaire religieuse ; elle représente l'ermite Bruno en prières, agenouillé,

Digitized by Google

les mains croisées sur sa poitrine et un crâne à ses pieds. L'expression de ferveur, d'humilité, de componction, de recueillement et d'austérité que revêt le visage du solitaire des montagnes de Grenoble fait une profonde impression sur les visiteurs les moins initiés aux connaissances artistiques, ce qui est peut-être le secret et la consécration de la valeur de l'œuvre au point de vue de l'art.

26. Lui qui parla si haut, trente ans, dans le *Mercure*.

Page 222.

Le religieux expulsé de la Chartreuse qui recueillit Marmontel fugitif et proscrit, en 1793, s'appelait dom Honorat : il habitait à Aubevoie avec un autre moine, nommé dom Dorothée, une maison assez confortable dans un vaste enclos nommé, on ne sait pourquoi, *la Créquinière*. Marmontel avait commencé par la poésie ; il avait vu ses premiers essais encouragés au concours des Jeux-Floraux, à Toulouse, et le succès « sans précédent » de ses *Contes moraux*, publiés dans le *Mercure de France*, l'avait amené jusqu'à la direction de cette feuille, oracle des gens de science et des lettrés de

Digitized by Google

l'époque. On voit par un passage des *Confessions* de J.-J. Rousseau la terreur qu'inspirait le personnage aux plus indépendants, aux plus puissants, et la susceptibilité, un peu obtuse, qui l'inspirait. Voltaire lui écrivait à propos de la chute de sa tragédie de *Cléopâtre* : « ce public, qui vous a sifflé, est un sot et un barbare. » Mais Robespierre, comme le public en question, ne s'inclinait pas volontiers devant qui que ce pût être et ce fut à Marmontel de se faire petit. Après la tourmente révolutionnaire l'auteur des *Incas* ne put se détacher du pays où il avait trouvé asile. Son rôle était joué ; d'autres étaient montés sur les tréteaux de la publicité ; il avait vieilli et était resté atterré. Paris avait perdu tout son prestige pour lui ; le site où il avait passé les jours néfastes de la Terreur le ravissait. Il se fixa au hameau d'Abloville et il y mourut le 31 décembre 1799, ayant survécu à son influence et à la plus grande partie de sa réputation, finissant ainsi sa vie avec le siècle dont il avait été un des cerveaux les plus actifs et l'une des voix les plus répandues et les plus accréditées.

FIN

Digitized by Google

TABLE

Pages

PRÉFACE..... I

I. AU JARDINIER PHILOSOPHE JEAN LABÊCHE..... 1

II. A M. EUGÈNE NOEL..... 5

III. L'envie a demandé pour me fermer la bouche... 17

IV. A RISETTON. Puisqu'ainsi ton cœur dur, etc..... 21

V. LE PHALÈNE ATROPOS..... 23

VI. A FRANÇOIS DEBERGUE..... 27

VII. UNE VOIX DES NUITS..... 33

VIII. Anges enluminés des gothiques missels.....

IX. LES DEUX MUSES..... 53

X. UNE RÉVOLUTION A ATHÈNES..... 61

XI. A UN TOURISTE..... 67

XII. A RISETTON. Ce n'est que par hasard si, etc.... 81

XIII. LE CRI DU POÈTE OBSCUR..... 83

XIV. A JULES PRIOR, LE TONNELIER-POÈTE DE BEAUMONT-LE-ROGER..... 89

XV. HYMNE A LA PENSÉE..... 101

XVI. IMPROVISÉ AU RETOUR DU CONVOI FUNÈBRE DE MONSIEUR LEBLANC, DIRECTEUR DE LA MAISON CENTRALE, ET MAIRE DE GAILLON..... 109

XVII. A RISETTON. Elle n'est plus aimante, etc..... 113

Digitized by Google

XVIII. LA BALLADE DU MOT..... 115
XIX. O mes illusions, combien vous m'êtes chères.... 121
XX. A MM. LES RÉDACTEURS DU JOURNAL *l'Avant-Garde*. 123
XXI. A RISETTON. Ton souvenir en ma mémoire... . 129
XXII. UNE PLAINTE..... 133
XXIII. VERNON — VINGT MINUTES D'ARRÊT..... 137
XXIV. A LOUISE ***..... 147
XXV. REPONSE A M. M***..... 149
XXVI. Radieuse et propice et sublime à distance..... 159
XXVII. A RISETTON. Ne vous offensez pas, ô ma beauté, etc. 161
XXVIII. A UN PUISSANT DU JOUR..... 163
XXIX. Que m'importe plaire ou déplaire..... 171
XXX. A DES VAINQUEURS..... 173
XXXI. A RISETTON. Quand le soleil aux cieux se lève.. 177
XXXII. A LA NORMANDIE..... 179
XXXIII. A RISETTON. Si tu savais combien je t'admire, etc. 185
XXXIV. A M. ACHILLE MILLIEN..... 189
XXXV. SYMPHONIE NOCTURNE..... 197
XXXVI. A UN QUESTIONNEUR..... 207
XXXVII. LA POÉSIE DE L'ORAGE..... 217
XXXVIII. A Mlle C***..... 223
XXXIX. A M. PAUL NOEL..... 225
XL. A Me V*** APRÈS UNE CONVERSATION SUR UNE CHATELAINE..... 237
XLI. Victor Hugo m'avait dit: chante!..... 239
XLII. UN CHŒUR D'EXILÉS..... 243
XLIII. A Me M.-C. QUILLET..... 255
XLIV. AUBEVOIE. A UN CAPITAINE DE VAISSEAU..... 259
NOTES..... 271

Châteauroux. — Typ. et Stéréotyp. A. MAJESTÉ.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

M. DE BRUNHOFF, Éditeur, 16, rue des Vosges, PARIS

LES

Premières illustrées

CINQUIÈME ANNÉE

Le plus artistique des journaux illustrés s'occupant de questions théâtrales. Paraît régulièrement les 1er et 15 de chaque mois. Chaque fascicule, renfermé dans une élégante couverture, contient: 1° un compte rendu de la pièce à succès, comprenant une analyse de l'œuvre nouvelle; 2° des croquis, des décors, des scènes, des costumes et des portraits des acteurs; 3° une magnifique gravure hors texte, eau-forte ou taille-douce. — Chaque année complète forme à la fin de la saison théâtrale un magnifique volume de bibliophile, constituant le souvenir le plus précieux de l'évolution dramatique contemporaine.

Collaborateurs :

Bernard-Derosne, Blavet, F. Bourgeat, Claretie, Henry Fouquier, J. Lemaître, Camille Lemonnier, H. de Lapommeraye, F. Sarcey, Vitu.

Musique : Léo Delibes, Saint-Saëns, Widor.

ABONNEMENTS

Un an	24 fr.
Six mois	14 fr.
Trois mois	8 fr.

AVIS. — Moyennant un franc en timbres-poste envoi franco d'un numéro spécimen choisi dans les livraisons ci-dessous.

1re Année
HENRY MEILHAC

Lili.
Serge Panine.
Le Petit Faust.
Odette.
Les Rantzau.
Boccace.
Quatrevingt-treize.
Françoise de Rimini.
Othello.
Les Mille et une Nuits
Le Jour et la Nuit.
Madame le Diable.

2e Année
LUDOVIC HALÉVY

Tête de Linotte.
Madame Thérèse.
Le Truc d'Arthur.
Fanfan la Tulipe.
Le Cœur et la Main
Le Roman parisien.
Gillette de Narbonne.
Le Roi s'amuse.
Fœdora.
Mam'zelle Nitouche.
Henri VIII.
La Princesse des Canaries.
Lakmé.
L'As de trèfle.

3e Année
VICTORIEN SARDOU

Ma Camarade.
Madame Boniface.
Le Roi de carreau.
François les Bas bleus.
Severo Torelli.
Simon Bocannegra.
La Farandole.
Le Maître de Forges.
Trois Femmes pour un Mari.
Manon.
Baboliu.
Le Train de plaisir.
Sapho.
Les autres pièces.

4e Année
HENRY BUGUET

1, 2, 3, 4. Théodora.
Denise.
Le Voyage au Caucase.
7. Messalina.
8. Messalina.
Clara Soleil.
Une Nuit de Cléopâtre.
Les Petits Mousquetaires.
Le Grand Mogol.
Le Prince Zilah.
Sigurd.

NUMÉROS PARUS DE L'ANNÉE COURANTE.

N° 1. Antoinette Rigault. — N° 2. Mon Oncle.
N° 3 Le Petit Poucet. — N° 4. La Fauvette du Temple. — Nos 5 et 6. Le Cid. — N° 7. Sapho.

SOUS PRESSE

Socrate et sa femme. — Les Jacobites. — La Mission délicate. — Le Fiacre 117. — Martyre! Bigame. — Les Noces improvisées. — Serment d'Amour.

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 19218.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

42557.10.9
Vernon;
Widener Library
003759715
3 2044 087 052 254